



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ex libro Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Luggdunensis
Camillos de Neuville Collegio SS.
Trinitatis Patrum Societatis JESU
Testam̄enti tabulis attribuit anno 1693.

807157

EXTRAORDINAIRE DU MERCURE GALANT.

QUARTIER D'AVRIL 1684.

TOME XXXVI.



Imprimé à Paris; & vendu
A LYON,
Chez T. AMAURY, Rue Mercière,
au Mercure Galant.

M. DC. LXXXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

SS2S:S2S:SSSSS S2S

TABLE DES MATIERES contenues dans ce Volume.

Traité de la Lecture par M. de la Févrerie,	3
Le Trésor découvert, Conte mis en Vers par M. Chesnon de Tours,	75
Le mesme Conte mis en Vers par M. de la Barre, aussi de Tonrs,	84
Billet sur les qualitez qu'on doit souhaiter à une Amie,	96
Explications en Vers sur les Enigmes de Mars, dont les Mots estoient l'Enigme & le Fuscau,	109
Sixième Partie du Traité des Lunettes,	
109	
Sentimens en Vers sur toutes les Questions du XXV. Extraordinaire,	164
De l'Origine des Jeux,	176
Si l'Eau minérale, en quelque maniere qu'elle soit prise, est utile, ou dangereuse,	201

- Explications en Vers sur les Enigmes du
mois d'Avril, dont les Mots estoient
un Rabat, & une Medecine,* 230
- Reflexions sur les changemens de la sur-
face de la Terre, & la facile construc-
tion de toute sorte de Cadrans Solaires,* 251
- Sonnets sur le retour de M. le Duc de
S. Aignan en son Gouvernement du
Havre,* 285
- Explication d'un Chiffre employé dans le
XXII. Extraordinaire,* 289
- Explications de l'Enigme en Prose du
dernier Extraordinaire,* 302
- Explications en Vers de la première
Enigme du mois de May, dont le Mot
estoit la Cendre,* 310
- Questions à décider,* 332

*La Figure estant déployée, doir re-
garder la page 162.*



EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT.
QUARTIER D'AVRIL 1684.
TOME XXVI.



E vous invite à mon
extraordinaire le Recueil des
Ouvrages du Public, que
je vous ay promis tous
les trois mois. Vous en trouverez sur
des matières proposées il y a déjà quel-
que temps ; mais, Madame, vous
vous souviendrez que je me suis pres-

Q. d'Avril 1684. A

Extraordinaire
crit en cela l'ordre d'ancienneté , &
que je vous ay dit plus d'une fois , que
ce qui ne se trouveroit point dans un
Extraordinaire , seroit employé dans
l'autre . Celuy . cy est assez agreable-
ment diversifié , & je ne doute point
que vous n'en commenciez la lecture
avec plaisir , quand vous y verrez
d'abord , ainsi que dans le dernier , un
Traité sur la Lecture , & que je vous
auray appris qu'il est de M^r de la Fé-
vrierie . Les deux Comœs qui le sui-
vent ont esté faits par deux Person-
nes d'esprit , qui ayant ouy conter l'a-
vanture dans une Assemblée où la con-
versation fut réjouissante , ont tra-
villé à la mettre en Vers , comme à
l'envy l'un de l'autre , sans s'estre
pourtant communiqué leur dessein .

22.22222555252252
25252:555225.52552

DE
LA LECTURE.

LA Lecture est le canal des Sciences. C'est par là qu'elles coulent, & qu'elles s'insinuent dans l'esprit des Hommes. Elle donne les connoissances acquises, & elle perfectionne les habituelles. Sans la Lecture, le meilleur fond d'esprit est stérile, & la plus forte contemplation n'a que de la secheresse. L'ame reçoit par elle les connoissances qui luy sont nécessaires; & quoy que l'instruction & l'expérience

A ij

4. Extraordinaire

luy fournissent quelques lumières, elle en tire tous les jours de grands avantages, outre qu'il luy faut du temps pour profiter de l'expérience; & qu'il est peu d'instruction sans lecture. L'ame y trouve en tout temps des lumières, à toute heure des exemples, & par un seul coup d'œil, elle voit & elle sait ce qu'elle ne pourroit apprendre en plusieurs Siecles; car souvent dans la lecture, les yeux agissent pour les oreilles, & nous lissons bien plus pour entendre; que pour voir. Il n'y a que dans les Poëmes & dans les Romans, où nos yeux trouvent quelque satisfaction. Par tout ailleurs, nous lissons pour écouter. Les Orateurs & les Philosophes, la Sainte Ecri-

du Mercure Galant.

ture même, ne sont lus que pour estre entendus ; & de là , soit qu'on lise, ou qu'on écoute , Ja, Science & la Foy nous sont véritablement communiquées par l'ouye, *Fides ex auditu.* Enfin nous concevons en vain de belles pensées, nous avons inutilement de beaux sentimens , il faut que la lecture les appuye & les fortifie; mais elle est encore comme une semence qui les fait naître , & comme une habile Gouvernante qui nous règle , & qui nous conduit dans la recherche des Sciences. Les Livres nous font comprendre dans un moment, ce que la Nature a de plus secret & de plus curieux , ce que le Ciel a de plus noble & de plus grand, ce que la Terre a de plus

A iij

beau & de plus rare. Par eux, les Terres & les Mers nous sont découvertes. Ils nous enseignent la Religion, la Morale, & la Politique, le Culte des Dieux, & l'Art de gouverner les Hommes, & de se conduire soy-mesme. Rien n'est plus agreable que leur occupation ; car en un mot, on trouve dans la Lecture un Conseiller fidelle & desintéressé, un Medecin doux & charitable.

Combien mérite de louanges celuy qui par le moyen de l'Impression nous a facilité cette lecture ! C'est luy qui a donné véritablement la vie aux productions de l'Esprit. L'Ecriture leur avoit donné quelque corps & quelque confiance, mais c'e-

A

du Mercure Galant.

7

toit un corps informe & grossier, que l'Impression a poly & rendu agreable aux yeux & à l'esprit mesme, qui luy est redévable en quelque façon de nos Ecrits; car si l'Ecriture leur a donné la naissance, l'Impression les redresse, les corrige, leur donne la perfection, & les met au jour. C'est donc une chose fort utile & fort agreable que la Lecture; mais elle ne doit pas estre continue, si l'on en veut recevoir quelque utilité & quelque divertissement. Elle rebouche l'esprit, elle offusque l'imagination, & luy ote tout son feu & toute sa vivacité. Les Livres n'ennuyent pas, mais ils étourdissent & fatiguent bien souvent, & l'on en fait des indigestions aussi dangereuses à l'ame,

A iiiij

8. *Extraordinaire*
que celle des Viandes est nuisible
au corps. Celle du Pain, qui est
le soutien de la vie, est la plus à
craindre. Celle de la lecture, qui
est l'aliment de l'esprit, se doit le
plus éviter. Tous les Hommes
ne sont pas propres à devorer les
Livres comme le Prophète; &
tous les Livres ne ressemblent
pas à celuy que l'Ange luy pré-
senta. Il est des Esprits caeoche-
mies comme des estomachs, & il
est des Livres comme le Fer, qui
ne se digèrent jamais. La nature
des alimens qu'on prend, cor-
rompt souvent la santé, si on ne
regle l'usage des Viandes selon
les estomachs. Il faut donc aussi
regler l'usage des Livres suivant
la force des Esprits, & prendre
garde à la lecture qu'on fait,

du Mercure Galant.

9

choisir bien les Livres, n'en prendre trop, ny trop peu. Estre trop longtemps sans lire, dessèche & amaigrit l'esprit; lire trop souvent, l'accable & l'étouffe. Il se fait une trop grande replétion.

La mémoire, quoy qu'excelente, & mesme divine en quelques-uns, est neantmoins limitée, & ne peut agir que selon la bonté des organes, ny se remplir que selon leur capacité. Lors qu'on met dans un Vaisseau plus de liqueur qu'il n'en peut contenir, il faut qu'il crève, ou qu'elle se répande. Non seulement les organes s'usent & s'affoiblissent; il se fait encore une si étrange confusion dans la mémoire, par la foule & par la diversité des images qui s'y rencontrent, qu'

elle se dérule, & mesme qu'elle trouble le jugeinent. Je sçay bien que nous avons une faculté, qui est comme un garde meuble, si j'ose parler ainsi, qui place & qui dispose ces images ; mais leur trop grand nombre l'accable & l'embarasse. On me dira peut-être, qu'il importe peu de perdre nos vieilles connoissances , lors que nous en acquérons de nouvelles. Mais croit-on que ces images se fassent place ainsi dans nostre mémoire ? Nostre ame qui ne veut rien perdre, qui tâche de garder ce qu'elle a , & d'acquérir toujours quelque chose, affoiblit extrémement nos organes par ce moyen , & nous peut causer un dérèglement d'esprit. D'où vient qu'on voit tant

de Foux par la lecture, si ce n'est la continue application & l'affaiblissement des organes? Mais quand on les auroit de fer, & que nostre cervelle seroit la mieux timbrée du monde, on ne seroit pas exempt de cette confusion de mémoire qui embrouille les plus beaux Esprits; & il faudroit toujours avouer que nous perdons plus de connaissances que nous n'en acquérons; & en vérité nous serions bien empêchez dans le choix, des choses que nous avons oubliées, & de celles que nous avons apprises.

On peut assurer que les Livres font tort aux Esprits naturels, & à tous ceux en qui le bon sens domine. Les Esprits vifs & brillans d'imagination,achevent de-

se gaster par les Livres, parce que le plus souvent la folie est le fruit de leur lecture. Les Esprits solides & de jugement, s'altèrent & se corrompent par les Livres. La réflexion & la méditation est leur partage, & la seule Bibliothèque qu'ils doivent consulter en toutes choses. Ces Gens là doivent tout scavoit par recit & par conversation, & étudier comme les anciens Druides, qui n'enseignoient & n'apprenoient les Sciences que de vive voix, par tradition, & par mémoire. Si faire des Livres est une maladie, je crois que les lire est une espece de contagion, qui laisse une grande démangeaison d'écrire, ou du moins de racôter ce qu'on a lû; & comme cette sorte de

maladie est de celles que Petrarque nomme publiques & incurables, il semble qu'il y ait quelque infamie attachée à ce mal, & qu'on devroit séparer ou distinguer les Autheurs & les Lecteurs, comme on faisoit autrefois les Ladres. Et en effet, ajoute Petrarque, un Homme infecté de cette maladie, en infecte beaucoup d'autres, & le nombre des Malades croist de plus en plus. Le Sage dit qu'il n'y a jamais de fin pour les perpétuels Ecrivains ; & je pense qu'il n'y en a jamais pour les perpétuels Lecteurs. Ce Sophiste qui composa six mille Volumes, en avoit lû peut-être un plus grand nombre.

Ceux qui ont plus de sens que

34 Extraordinaire

d'esprit, lisent peu, sont délicats en Livres, & ne les aiment guére; mais ceux qui ont plus d'esprit que de sens , lisent beaucoup, sont grands amateurs de Livres, & s'accommodeent de tout Ecrit, soit bon ou mauvais, pourveu qu'il en ait figure. Ces Gens-là préfèrent les Livres aux Compagnies , & la Lecture à la Conversation. Vous leur entendez dire sans cesse, *mes Livres sont bien plus raisonnables.* Il est vray qu'il y a des Livres bien raisonnables, mais il y en a de bien impertinens ; & je ne scay si le nombre des Sots & des Ignorans , n'est point aussi grand dans les Bibliothèques que dans les Assemblées publiques , & dans la Société civile, où l'on en voit souvent deux

ensemble, celuy qui parle, & l'Autheur qu'il cite. Il est encore vray qu'on gagne quelquefois de quitter les Compagnies pour s'entretenir avec les Livres; mais enfin ce qui oblige à préférer les bons Livres aux honnestes Gens, & aux beaux Esprits même, c'est que les Autheurs de ces bons Livres, sont là dans leurs bons momens, & incapables de changement; au lieu que hors leurs bons Livres, ils nous paroistroient peut-estre plus insupportables que les autres Hommes. Leurs Ouvrages ont fixé leur belle humeur, leur agrément, & leur complaisance; ou du moins, s'ils y paroissent autrement, & avec leurs foiblesses, ils leur donnent du relief & de l'é-

clat. Leurs coleres, leurs haines, leurs amours, y sont justes & raisonnables. Tout y plaist, mesme jusqu'à leur fureur & à leur emportement. Mais s'il y a des Compagnies & des Conversations dangereuses, il y a des Livres & des Lectures fort préjudiciables à la beauté de l'esprit, & à la bonté des mœurs. Si les grandes Bibliotques sont des Boutiques d'Apoticaires, comme les appelloit un Roy d'Egypte, il y a des Poisons aussi bien que des Remedes, & il est facile de s'y méprendre, & de faire d'étranges *qui pro quo*. Lire de bons Livres, & d'Auteurs d'un grand sens, & d'une profonde doctrine; cela donne de la force, de l'élevation, & de la noblesse dans les

pensées , dans les sentimens , &
dans les expressions. On est Phi-
losophe avec Socrate & Platon.
Mais lire des contes & des baga-
telles , cela inspire la badinerie ,
la faâaise , & la turlupinade. On
voit bien dans l'entretien de ceux
qui lisent , qu'elles lectures ils font ,
& par là , le caractère de leur es-
prit ; car comme il y a des Gens
qui prennent plaisir à parler de
leur table , & de ce qu'ils man-
gent , par où l'on reconnoist leur
goust & leur délicatesse , il y en
a aussi qui parlent toujours de
certains Autheurs , & qui font
toujours de certaines Histoires .
On remarque bientôt le génie
de ces Lecteurs , mais encore
comme on voit bien ceux qui
sont délicatement , ou grossière-

Q. d'Avril 1684.

B

ment nourris, on discerne aussi facilement ceux qui ont commerce avec les bons ou les méchans Autheurs. Cependant il faut demeurer d'accord, que comme il y a des choses qui pour être contraires à la santé, ne laissent pas de nous estre agréables, & de nous flater le goust, de mesme il y a des Livrés qui sont propres à réjouir & à divertir l'esprit, qui le délassent & le recréent ; semblables à la Salade, qui nous réveille l'appétit.

Bien que la Lecture plaise & soit utile en tout temps, il y a néanmoins des saisons & des conjectures, où elle est plus profitable, & où elle donne plus de plaisir. Dans la jeunesse, elle bouche l'esprit, elle appesantit

& altere le corps ; dans la vieillesse, elle lasse & fatigué. Dans la jeunesse, on lit sans choix & sans jugement ; dans la vieillesse, avec dégoût & avec chagrin. Un Moderne appelle la Lecture, une oisiveté laborieuse ; ce qui a fait dire à un autre, que quelque honnête que soit le commerce qu'on a avec les Livres, c'est déterrer les Morts, & s'enterrer avec eux, par une profonde méditation ; que lire, c'est travailler aux Mines, & qu'on y court la même fortune & les mêmes accidens, puis qu'on en rapporte toujours un visage pâle, & des yeux enfoncez ; car pour dire après Cicéron, que les Livres nous font passer la vie innocemment & sans déplaisirs, il faut en

Bij

scavoir faire un bon usage, autrement nostre lecture n'est pas sans peine & sans crime ; elle a ses chagrins, ses veilles, & ses i-quiétudes ; elle a aussi ses pa-
sions, ses dérèglements, & ses er-
reurs. Et puis enfin, si par eux
on est scavant, qui acquiert la
Science, dit l'Ecclésiaste, ac-
quiert du travail & du tourment,
tours que cette Science est vaine,
curieuse, & criminelle ; car la
bonne Science apporte la paix &
le repos à l'esprit. Je veux que
cette occupation soit honnête
& instructive, & qu'elle nous
prépare même à l'action, elle
nous en détourne bien souvent,
& si elle nous donne la science
& la sagesse des Siecles passéz,
elle ne nous rend pas toujouors

plus sages & plus savans. Il semble encore que la Lecture ne soit utile qu'à ceux qui n'ont pas le loisir de s'étudier eux-mêmes; car qui se connoist & s'observe, n'a pas besoin d'autre modèle pour estre prudent & sage dans sa conduite, si ce n'est que l'exemple d'autrui nous touche davantage. Mais y a-t-il rien qui nous soit plus présent & plus sensible, que ce que nous ressentons en nous-mêmes? Ce qui nous est arrivé, peut encore nous arriver. Voyons donc ce que nous avons fait, & disons-le hardiment, il vaut mieux estre obligé de nostre habileté à nostre esprit, qu'à nos Livres. Tous ces grands Auteurs qu'on ramene au Collège, bien loin de nous instruire dans

nostre jeunesse, ne nous laissent ny amour ny estime pour eux, & il faut que l'âge & l'expérience nous les fassent rapporter au Cabinet, pour en profiter & pour nous plaire. Ils nous laissent mesme peu de teinture de leur Langue; & ces Poëtes & ces Orateurs, sont les Tyrans de nostre enfance, comme parle M^r Ogier, & nous font haïr le Grec & le Latin, avant que de nous le faire aimer.

Mais tous les Hommes ne sont pas comme les Tartares, qui semblent avoir mangé, & s'estre nourris des Livres, c'est à dire, qu'ils sont scavans sans lecture, & sans étude. Il faut des Livres pour estre sage, mais il en faut beaucoup pour estre scavant.

Qu'on distingue tant qu'on voudra la Science en spéculative & en pratique ; l'une & l'autre a besoin d'un grand nombre de connaissances, que l'expérience & le naturel ne nous peuvent donner. Si l'on est jeune, peut-on étre docte sans Livres ? Et la Philosophie du College peut-elle faire un Sage & un Scavant ? Je ne dis pas un Docteur, car les Enfans en sortent tout fourrez. Mais peut-elle faire un habile Homme à l'âge de quinze ou seize ans ? Mais dequoy peut-on étre capable dans la vieillesse ? Si la vie a été partagée entre la solitude & les affaires, le bon sens naturel, & ce qu'on a veu, ne suffit pas pour étre sage & Scavant. Ce n'est pas assez que

de belles réflexions & de fortes méditations. Il manque des exemples aux Solitaires, & même l'art de penser ; & l'Homme public & politique, a besoin de la théorie & de la spéculation, pour sçavoir bien faire ce qu'il fait heureusement & au hazard. Mais outre cela , il manque à tous les deux, mille choses à sçavoir pour leur salut & leur conduite, qu'ils ne peuvent avoir en eux-mêmes, & par les lumières naturelles. Tout ce qui regarde les Sciences & les Arts , ne s'acquiert point sans Livres. Du génie, de l'invention, de l'industrie, tant qu'il vous plaira ; de la communication avec les Sçavans & les Maîtres ; il faut encor avoir recours aux Livres , pour estre pleinement

pleinement instruits des choses. Le Sage des Stoïciens suffisroit à soy-même; mais encore avoit-il eu besoin de Livres, avant que d'estre en état de mépriser tout ce qui estoit hors de luy; & peut-être sans eux, n'auroit-il pas fait tant de bruit; & voila, dit-on, le mal que font les Livres. Ils donnent avec ce mépris de toutes choses, une suffisance arrogante, qui rend les faux Sages insolens & ridicules. Mais si les Livres ont perdu quelques Pédans, qu'ils ont fait Roys de la Férule, n'ont-ils pas fait des Philosophes & de véritables Sages, qu'ils ont élevé sur le Trône, & entre les mains desquels ils ont mis un Sceptre d'or, pour l'ornement & la protection des belles Let-

Q. d'Avril 1684.

C

Par le moyen des Livres, toute la sagesse des plus habiles devient la nostre ; & si les Sages n'ont pas moins vescu pour nous que pour eux, c'est là que nous profitons de leur vie ; & sans la lecture, tout ce qu'ils ont dit, & tout ce qu'ils ont fait, seroit ensevely dans leurs Tombeaux. Les Grecs & les Romains ont fait de grandes choses, & nous ont donné de grands exemples ; mais ils ont perdu tout cela, & nous aussi, si nous ne l'apprenons dans les Livres ; & c'est par le moyen de l'Histoire, dont la connoissance nous est si nécessaire pour nostre conduite, afin de regler les évenemens présens sur les évene-

mens passez. Ce qui arriva hyer, peut estre plus différent de ce qui est arrivé aujourd'huy, que ce qui s'est passé il y a mille ans; & alors l'expérience & la sagesse ne servent de rien. La relation qui se tire de là, est toujours imparfaite & défectueuse. Il faut joindre la lecture à l'observation, pour en bien juger. Le Chancelier Bacon dit qu'il arrive tous les jours, par un caprice de la Nature, que les Enfans ressemblent à leurs Grands-Peres, & mesme à leurs Bisayeuls, & n'ont aucun trait de leurs Peres. De mesme, continuë-t-il, les affaires par un caprice de la Fortune, auront du rapport avec ce qui se sera fait dans les Siecles les plus éloignez, & n'en auront point du

C ij

tout avec ce qui vient d'estre fait. Il compare agreablement toutes les connoissances que la lecture peut donner aux Trésors publics, à l'Epargne, & aux Finances d'un grand Prince, & tout ce qu'un bel Esprit peut produire de son propre fond, aux richesses d'un simple Particulier. Il est aisé d'en voir la diférence, & de conclure, que l'expérience a besoin des Livres, pour rendre un Homme véritablement sage & prudent ; ce qui a fait dire qu'un grand Politique, ou un grand Ministre sans étude & sans lecture, est un Empirique d'Etat, qui tuë plus de Malades qu'il n'en guérit, parce qu'il se conduit par une fausse pratique qui n'a point d'exemples.

L'Histoire peut donc s'accommoder avec les évenemens qui nous arrivent, & nous estre utile, par rapport à trois choses, parce que dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare, ce qui les détermine, & ce qui les fait réussir. Or l'Histoire, qui est le récit d'une chose passée, a ces trois mesmes circonstances ; & il en est ce que Mademoiselle de Gournay a dit des Essais de Montaigne, que c'est le dernier bon Livre qu'on doit prendre, comme le dernier qu'on doit quitter; car hormis les Fables & la Chronologie, qu'il est nécessaire de faire apprendre aux Enfans, parce qu'ils ont en cet âge là plus de mémoire, & que cela leur donne le gouft des Livrés, je ne crois pas

C iii

qu'on leur doive abandonner l'Histoire & la Politique. Un jeune Homme doit aller par degréz dans sa lecture ; car ce n'est pas assez d'avoir le jugement avancé, & l'intelligence vigoureuse, il faut un jugement formé, & une intelligence consommée. On peut entendre ces choses dans la jeunesse, quand on a de l'esprit, & une heureuse naissance ; mais pour les bien digérer, & en faire son profit, on ne le peut que dans un âge plus meûr, & apres une longue expérience. Les Livres qui regardent les mœurs, ne se doivent lire que quand on est sage, comme les autres ne se doivent lire que lors qu'on est jeune.

Comme il y a des Gens qui

sont insupportables avec leur lecture, & qui dans les affaires & le commerce du monde ne sont pas fort habiles, on a douté si les Livres estoient nécessaires dans la Politique, & si un grand Lecteur pouvoit estre un grand Homme d'Etat. Il y a icy quelque différence à faire, & quelque tempérament à garder. Traiter les affaires sans Livres, c'est ignorance. Traiter les affaires par les Livres, c'est simplicité. Ceux qui n'ont que l'expérience, se trompent grossièrement dans les affaires; car pour juger sainement des choses, il les faut connoître parfaitement, & cette connaissance ne peut venir de l'expérience seule, qui n'est qu'un effet de l'occurrence des évènements.

C iij

mens, parce qu'on ne sait qu'après qu'ils sont passés, si l'on a bien ou mal fait, de les laisser passer ainsi. De plus, il faudroit vivre l'âge des Patriarches, pour voir pendant sa vie plusieurs événemens semblables. D'autre côté, ceux qui n'ont que la lecture, ne sont pas moins sujets à faillir. Ils règlent toutes choses selon leurs idées, & jugent plutost par mémoire que par jugement. Ils s'amusent à compasser les événemens passés avec les présens, & sont si longtemps à en faire les parallèles, que le mal arrive avant que de le pouvoir empêcher, & qu'il se rend incurable avant que d'y apporter le remède. Les affaires, comme nous avons dit, ont toujours quelques

circonstances qui les diversifient. Si deux choses qui arrivent en même temps à une même personne, sont si dissemblables, c'est bien pour qu'il y ait encore plus de différence entre le présent & le passé. Ceux qui n'ont que la lecture, n'ont point l'art de joindre ces deux extrémitez, & de comparer les affaires par où elles se ressemblent dans la théorie & dans la pratique. Ils les voyent venir de loin, & s'accoutument à cette veue; mais ils ne peuvent s'en démêler, parce qu'ils n'ont point d'expérience. Les autres ne les apperçoivent point, qu'elles ne les touchent, & s'épouvantent à leur abord, parce qu'ils n'ont ny lecture, ny étude. Mais pour dignement se débarasser

des affaires, il faut remplir cet entre-deux, & confondre ces deux choses. C'est le moyen de faire un habile Homme, & un grand Homme d'Etat.

Mais il faut estre sçavant & éclairé, pour bien juger des Livres, & pour faire un bon usage des vieux & des nouveaux. Pour peu qu'un Homme ait d'éloquence & de teinture des belles Lettres, il luy est facile de faire des Livres, & de remplir de gros Volumes, de la maniere que l'on compose aujourd'huy. Ce n'est pas que nous foyons plus sçavans que nos Peres, mais nous sommes plus intelligens & plus intelligibles. Plus ils vouloient penetrer le fond des Sciences, plus ils y rencontroient d'obscurité; &

ce qu'il y a de brillant & de lumineux dans leurs Ecrits, vient seulement de la superficie. Ils ont affecté mesme de paroistre tenebreux, pour paroistre doctes ; ce qui fait la rudesse de leur language, & le galimathias de leur style. Cependant nous leur sommes redevables de nous avoir défriché, & mâché les Sciences ; mais on nous doit pardonner, si nous n'allons pas plus avant que leurs lumières nous peuvent conduire, par la briéveté de nostre vie ; & l'on nous doit sçavoir quelque gré, d'avoir plus d'ordre, plus de discernement, & plus d'appropriation qu'eux, dans nos Ouvrages, qui sont des choses essentiellement nécessaires pour plaire & pour instruire, lesquelles.

neantmoins ils ont négligées, par ignorance, ou manque d'application. Nous ne disons pas de meilleures choses, mais nous les disons en meilleurs termes. Je parle icy des Autheurs qui ont écrit en nostre Langue. La facilité & l'agrement de nostre expression, valent bien la fécondité de leurs pointes, & l'artifice de leurs figures. Ce qu'il y a de précieux dans leurs Livres, sont des Diamans bruts, mal polis, & en chasséz en cuivre ; tout le monde n'en voit pas l'éclat, & n'en connoist pas le prix. Il est vray qu'on dit que les Ecrits d'apréſent sont comme les faux Diamans, qui brillent davantage que les veritables ; mais on avouera que cet éclat, & l'art de les mettre en

œuvre, vaut mieux que cette sombre obscurité, qui couvre dans les vieux Livres les Pierries les plus rares, dont leur éloquence est parée. C'est une éloquence ridée, qui à la vérité a des muscles & des nerfs, mais qui rebute les Lecteurs, & qui plaist bien moins que la politesse & la pureté du style d'aujourd'huy. Ces ridicules ornemens de la vieille Rhétorique, & cette doctrine tenébreuse, sont-ils préférables à un ordre & à un arrangement naturel, qui débrouille & qui dispose les matieres les plus confuses & les plus embarrassées? A une diction si claire & si intelligible, que les plus grossiers par son moyen pénétrent les choses les plus sublimes

& les plus relevées ? Avoüons donc que nos Autheurs modernes l'emportent sur tous les anciens qui ont écrit en hostre Langue ; & bien loin de donner le titre de Reyne à une vieille Dame chargée de Médailles de cuivre & de Chaînes de laton, comme parle M^r Pascal, soumettons-la aux pieds de l'illustre Académie Françoise , qui doit avec justice regner dans l'Empire des belles Lettres.

Cependant comme la plûpart des Livres nouveaux ne sortent pas de cette Source d'éloquence & de politesse , on les lit seulement pour dire qu'on les a lûs; car la lecture de ces sortes d'Ouvrages fait aujourd'huy une partie de l'esprit de bien des Gens

devant lesquels on ne paroistroit que grossièrement sçavant, si on on ne citoit que les anciens Au-
theurs , & si on n'avoit pas la connoissance de tous les petits Livres de Vers & de Prose, que les Cavaliers & les Dames por-
tent dans leurs poches, comme une marque de politesse & de galanterie. On est persuadé que si la lecture des Livres nouveaux ne nous rend pas plus habiles, elle nous donne l'esprit du temps, sans quoy nous ne sçaurions plai-
re, ny estre à la mode. J'en con-
nois de si délicats en cela , qu'ils feroient scrupule de citer le Plu-
tarque d'Amiot , pour celuy de l'Abbé Tallemant, & les Satires de Regnier pour celles de Boi-
leau. C'est pourquoy afin de

scavoir les choses anciennes par-
my les nouvelles, on a traduit la
plûpart des vieux Livres qui ont
quelque réputation. Mais enfin
soit qu'on lise les vieux ou les
nouveaux Autheurs, ceux qui
écrivent doivent prendre garde
à l'usage qu'ils font de leur le-
cture; car s'il faut avoir lu pour
bien écrire, il ne faut pas écrire
pour montrer qu'on a lu. C'est
neantmoins la folie de beaucoup
de Gens. Leurs Ouvrages ne
sont que des Copies imparfaites
des Originaux qu'ils ont pillez.
Ils ressemblent à ceux qui s'enri-
chissent du bien d'autrui. Ils
subsistent de leur vivant, mais ils
ne laissent à leurs Heritiers qu'
une Succession qu'il faut rendre,
ou que l'on ne conserve qu'en se

ruinant. Que demeureroit-il à tant d'Autheurs, s'ils rendoient aux Anciens ce qu'ils leur ont pris ? Il ne leur resteroit qu'un peu d'ordre & de mémoire ; bien du papier blanc , & beaucoup de temps perdu. Tels sont ceux qui ne composent que par mémoire, & qui n'ont de l'invention que pour arranger des lieux communs , & les placer bien à propos. Ils écrivent avec facilité sur toutes sortes de sujets, parce qu'ils ont une idée générale de toutes sortes de matières, & de pleins Magazins de passages & de recherches. Si on leur dit qu'ils ne font rien de nouveau, & que leur abondance vient de leur grande lecture, ils répondront que ce sont des nôtre.

Q. d'Avril 1684.

D

tions générales & communes à tous les beaux Esprits , & qu'ils font honneur aux Autheurs qu'ils alléguent. Cependant, je conseillerois aux grands Lecteurs & aux jeunes Gens, qui ne composent encore que par imitation, & qui ont besoin de guide, de ne se flater point de cette pensée, & d'éviter comme un écueil de pareilles compositions ; car c'est le vray moyen de ne faire jamais rien de soy-mesme, & de s'attirer le mépris & l'indignation des Scavans ; mais sur tout, ceux qui écrivent, & ceux qui lisent, doivent prendre garde d'avoir de mauvais sentimens. On les prend insensiblement dans les méchans Livres, & on les communique apres aux autres. L'Homme est

naturellement idolâtre de ses opinions, & particulierement dans ses Ecrits, qui les immortalisent. Plus ses opinions sont foyables, plus il s'efforce de les soutenir; & l'on diroit mesme que son opiniâtreté s'augmente, à mesure qu'elles tombent en ruine; & c'est pourquoy il y a si peu d'Auteurs qui se retractent:

Il y a des Gens qui lisent toutes sortes de Livres, & qui ne lisent que pour lire, & pour dire qu'ils ont lu; & ceux-là sont aussi habiles que s'ils n'avoient jamais veu de Livres. Il y en a d'autres qui à la vérité lisent touz, sans s'attacher à aucun Auteur particulier; mais ils profitent de tout, & sont comme les Abeilles, qui composent leur miel du suc

Dij.

de diverses Fleurs. Ce sont des Esprits qui ne veulent point de guide dans l'étude des belles Lettres, & qui cherchent par tout la science & la vérité. Je crois aussi qu'un Homme qui a pris la voie de la Lecture pour estre savant (car on le peut estre par la méditation & par la réflexion, mais qui est une étude plus sèche & plus ennuyeuse;) je crois, dis-je, qu'un grand Lecteur doit tout lire, pour estre satisfait, & pour estre docte. Il ne doit pas seulement éfleurer & parcourir les Livres, il doit lire entièrement un Ouvrage & avec application, & presque toujours les Originaux, & dans leur propre source, afin d'en bien juger; mais il doit encore lire tous les

bons Livres du temps, s'il veut être un souverain Arbitre en fait de Littérature. Il y en a qui ne s'attachent qu'à un certain nombre de Livres choisis, qui font toute leur étude & toute leur application. Je ne blâme point ceux qui ne lisent que les Livres qu'ils entendent, parce qu'ils n'ont pas assez d'intelligence & de capacité pour lire des Autheurs d'une plus grande force; mais ceux qui pour faire parade d'une sorte & ridicule suffisance, lisent Platon & Aristote, où ils n'entendent rien; qui ne lisent jamais que les grands Autheurs, pour faire croire qu'ils ont un grand commerce avec eux, & pour montrer l'élevation de leur génie; ceux-là, dis-je, méritent bien d'être banni des Scavans.

qu'ils fréquentent. Il faut avouer ingénument nostre ignorance, & ne citer pas si hardiment des Autheurs qu'on n'a veus qu'à la marge d'un Livre, ou entendu nommer qu'au Sermon. On ne peut pas cōnoistre à fons tous les bons Autheurs; la vie de l'Homme est trop courte, pour faire habitude avec tous; c'est bien assez d'en connoistre quelques-uns de nostre portée, & à nostre usage. Ce qui me fait souvenir de ce que répondit plaisamment un Cavalier de mes Amis à quelqu'un qui luy parloit de Scaliger; qu'il ne le connoissoit que de veuë, pour l'avoir rencontré quelque part, mais qu'il ne scavoit pas de quel Païs il estoit. Que dirons-nous encore de ceux qui n'ont jamais veu ces grands

Autheurs, qu'en masque, travestis, & déguisez, & qui cependant ne jurent que sur la vérité & la fidélité de leurs paroles? Il les faut mettre au nombre de nos Dames Lectrices, qui citent Scarron & Dassoucy, pour Ovide & Virgile. Il y a d'autres Sçavans, qui par inclination ou par caprice, ne s'attachent qu'à de certains Autheurs d'une doctrine extraordinaire & chimérique, ce qui les rend fort singuliers & fort attachés à leurs opinions. Il se- roit à souhaiter pour le repos de l'Eglise, & de la société civile, qu'ils n'eussent jamais lu que leur Almanach; mais il est une amour aveugle pour les Livres & pour les Autheurs, aussi bien que pour les autres choses, & cette folie

nous porte quelquefois jusques à choquer la bonté & l'honnêteté. Comme les productions de l'esprit sont plus nobles que celles du corps, l'amour que chacun a pour ses Ecrits est plus raisonnable que celuy que nous avons pour nos Enfans. Il est aussi plus fort & plus solide, je diray même qu'il est plus tendre; car s'il est rare que nos Enfans nous ressemblent, nos Livres nous ressemblent toujours. Ce sont les vives images de nostre esprit & de nous-mêmes. Il y a deux amours pour les Livres, un amour de Père, & celuy-là, c'est l'amour des Autheurs pour leurs Ouvrages. Il y a un amour d'Amant, & c'est l'amour que nous portons aux Ouvrages des autres.

tres. Tous deux sont aveugles, & vont à l'excés. Ils font sujets à faire bien de faux jugemens; & tous ceux qui se font mêlez de faire le discernement des Livres, soit anciens ou modernes, ont toujours manqué en cela, par préoccupation & par entestement. Que de ridicules Bibliotèques dans le monde, par le choix mesme de Gens scavans ! Je pardonne ce fol amour de Pere dans un Autheur ; mais je ne puis pardonner à un Lecteur cette amour bizarre, qui le rend idolâtre de certains Livres indignes de son estime, & qui luy font perdre sa réputation ; car rien ne décrie plus un galant Homme, que le mauvais goust en toutes choses. On feroit un

Q. d'Avril 1684.

E

Roman de tous ces plaisans Lecteurs, & j'ay veu des Devots contester jusqu'à l'aigreur & à l'emportement, pour la préférence de la Guide des Pecheurs, & de la Cour Sainte; du Pensez-y bien, & des Pensées Chrestiennes ; de Philothée, & de l'Horreur du Peché. Il n'y a si petit Docteur qui n'épouse un Pere de l'Eglise, & qui ne se fasse le Palladin de son éloquence & de sa doctrine. Nous avons vu depuis quelques années un Prédicateur si amoureux de Tertulien, qu'il ne s'est pas contenté de prescher par la bouche de ce grand Homme, il l'a fait prescher par la sienne, & a intitulé trois ou quatre gros Volumes de Sermons, *Tertullianus prædicans.*

Pour les Autheurs profanes, S. Augustin s'attendrissoit sur l'Eneïde de Virgile ; & S. Jérôme fut fouetté par les Anges, pour avoir lu Cicéron avec trop d'attache. Je ne parle point des Philosophes & des Autheurs qui ont fait Secte ; l'Ecole & le Païs Latin, retentissent encore tous les jours du bruit qu'on fait pour soutenir de si vaines & de si ridicules affections. Mais on ne trouvera jamais la vérité tant qu'on s'amusera à contester sur le mérite de ceux qui l'ont cherchée. Je ne dis rien non plus des fausses Clélies, des faux Cyrus, & des fausses Cléopatres ; car il y a des Cavaliers & des Dames aussi fous de ces Romans, que de Pédans entestez de Platon & d'A-

E ij

ristote. J'ay un Amy si prévenu en faveur des Pensées de M^r Pascal, qu'il a rompu vingt fois avec moy, parce qu'il s'imaginoit que je n'estimois pas assez cet Auteur. J'ay connu un illustre Prélat, qui n'estoit pas moins passionné pour les Lettres Provinciales qu'on luy attribuë. Il les avoit de trois ou quatre sortes, pour la taille & pour l'impression; mais sur tout il les avoit en petit dans un Sac de cuir musqué tres propre, qu'il portoit toujours sur soy. Ce Prélat estoit neantmoins du Party contraire, & grand Amy des Jésuites; mais tout cela n'avoit pu diminuer l'amour qu'il portoit à ces Lettres agreeables & spirituelles.

Ces belles Réflexions de M^r

le Duc de la Rochefoucaut, n'ont-elles pas fait autant d'Idolâtres qu'elles ont eu de Lecteurs ? Je connois encore des Gens qui sont fous de Montaigne, de Charon, & de M^r de la Haguete ; mais ces trois Auteurs se ressemblent si fort, qu'on ne peut en aimer l'un sans aimer l'autre. Cet amour aveugle pour quelques Livres, nous en fait haïr d'autres avec aussi peu de raison, & on feroit de plaiſans contes de ces sortes d'aversions, mais on ne diroit rien que tout le monde ne sçache. Enfin cette Sympatie & cette Antipatie partagent tous les jours les Lecteurs, & de là naissent ces agréables Disputes, & ces sçavantes Dissertations, qui font

E iij

paroistre les beaux Esprits, & gagner les Libraires. Il est d'autres Lecteurs qui ne s'attachent à personne, & qui lisent tout sans dégoût & sans passion, pourveu qu'il soit vray, ou qu'ils le croient tel; car autrement ils feroient conscience de leur lecture, & n'oseroient pas voir dans l'Almanach quel temps il doit faire, s'ils l'ont une fois reconnu menteur.

La verité est bien aimable, & mérite bien qu'on la cherche par tout où l'on peut la trouver; mais il ne faut pas la chercher où elle ne fut jamais, & où l'on se doit contenter de la vray-semblance, qui pour n'estre pas si forte, ne laisse pas d'estre souvent & plus utile, & plus agreable.

Les fixions des Poëtes ne sont pas des mensonges criminels, & on n'a point fait de Loix pour les punir. Ce sont des tromperies innocentes & spirituelles, qui n'apportent aucun préjudice à la société civile. Il y en a même d'instructives & de profitables pour les bonnes mœurs. La vray-semblance est quelquefois plus propre à nous éloigner du vice, & à nous porter à la vertu; & dans les choses indiférentes, elle est préférable à une vérité odieu-
se, lors qu'elle ne choque ny la Foy historique, ny la Crédence humaine. Ces Amateurs de la vérité, que je comparerois volontiers à ceux qui cherchent la Pierre Philosophale, devroient s'attacher au sens, & non pas aux

E iiiij

paroles, qui n'en sont que l'écorce. Lors que N. Seigneur enseignoit ses Disciples, il le faisoit par des paraboles, qui étoient souvent fausses quant à la chose, mais si veritables quant au sens, qu'ils n'en pouvoient douter. Il estoit la vérité même, mais il se servoit de ces paraboles comme d'un véhicule, pour faire entrer sa doctrine dans leurs esprits, qui auroit pu les éblouir & les effrayer, en sortant toute claire & toute pure de cette source de lumiere & de sainteté. Aucun de ses Disciples ne luy dit ; si les exemples que vous nous proposez étoient veritables, nous les suivrions ; mais les choses que vous nous contez étant fausses, nous ne devons pas nous regler

là dessus. Au contraire, ils étoient charméz de ses recits, & cette maniere de les enseigner leur fai-
soit comprendre, & les persuas-
doit des veritez les plus incroya-
bles ; au lieu que lors qu'il leur
dit naïvement, & sans paraboles,
qui ne mangera pas ma chair, & qui
ne boira pas mon sang, n'aura point
la vie éternelle, ils se récrient &
se scandalisent de cette vérité.
Moïse, dit Philon, a été ennemy
des Fables, parce qu'il a toujours
voulu marcher sur les vestiges de
la vérité. Cependant il est plein
de paraboles & d'allégories, &
il n'y en a pas moins dans l'Ancien
Testament, que dans le
Nouveau. Il y a apparence mes-
me que le Fils de Dieu ne s'est
servy de cette maniere d'ensei-

gner, que parce qu'elle estoit du
goust & du génie des Juifs. D'où
vient donc cela ? C'est qu'il y a
cette différence entre la Fable &
la Parabole , que celle-cy con-
tient la vérité sous la figure de la
vray-semblance , & celle-là sous
la figure du mensonge. La Fable
est toujours extraordinaire &
merveilleuse ; la Parabole , tou-
jours simple & naturelle ; & voila
pourquoy Moïse s'est éloigné de
la Fable dans ses Ecrits ; mais au
reste il en est comme de la Pein-
ture & de la Sculpture , que ce
Législateur défendit au Peuple
de Dieu. Ces ingénieuses fixions
ont eu leur utilité chez tous les
autres Peuples , & nous tirons
encore tous les jours de grandes
instructions des Fables d'Esope,

dont l'Histoire est si opposée au bon sens & à la raison, mais dont la morale est si juste & si raisonnable. Ce sont des Bestes qui parlent; cela est incroyable, mais ce qu'elles disent est la vérité même. Lisons donc les Poëtes en Poëtes, & les Historiens en Historiens. Ce n'est pas dans les choses profanes que la vérité est si nécessaire pour nostre instruction. C'est dans les choses saintes, encore y faut-il de la précaution & du discernement; car la Lettre tuée, & la Bible renferme des vérités plus capables de nous scandaliser, que de nous édifier. Je parlerois icy de la lecture de l'Ecriture Sainte, & des Saints Peres, & du mauvais usage qu'on en fait, car il ne faut pas croire

qu'il n'y ait que les mauvais Livres qui soient nuisibles. On abuse des bons plus dangereusement que des autres; & il faut avoir de grandes lumieres pour cette sorte de lecture, mais ces lumieres doivent estre douces & tempérées. Si les Livres profanes se lisent d'ordinaire aux Flambeaux, ceux-cy se doivent lire à la Lampe, je veux dire dans le Cabinet & dans la Solitude, avec soumission, avec simplicité, avec application, avec recueillement, & non pas dans l'éclat & le bruit du grand monde; par curiosité, par suffisance, par mépris, par raillerie. Mais où vay-je m'embarrasser? Je dois laisser cette matière aux Maistres de la Vie spirituelle, & aux Peres de l'Eglise,

qui nous ont appris eux-mesmes
comment nous les devons lire.

Il faut donc faire distinction
des choses qu'on lit, & de l'usage
qu'on en peut faire. Si je lis une
Fable, je ne m'attache qu'au
sens, & j'en examine la vérité,
par le rapport que j'en fais à la
Philosophie, ou à la Théologie,
à la Nature, aux Mœurs, ou à la
Religion. Si c'est quelque récit
plaisant, je m'en divertis, sans me
mettre en peine si la chose est
fausse, ou véritable ; si elle est de
l'invention de l'Auteur, ou s'il
n'en est que l'Historien ; parce
que cette circonstance ne fait
rien à mon divertissement. Si
nos Ignorans véritables lisent les
Métamorphoses d'Ovide, ou les
Contes de Bocace, ils feront

une heure à dire, *Cela est faux,*
Cela n'a jamais été, Si cela estoit
vray. Belle considération! Com-
me s'il leur importoit beaucoup,
qu'un tel ait fait telle chose, que
Daphné ait été changée en
Laurier, ou Aracné en Araignée.
Si on leur fait un Conte, en vain
il est ingénieux & plaisant ; ils ne
vous écouteront pas, si vous ne
leur donnez Caution Bourgeoise,
de la vérité du Fait pour l'His-
toire. On peut y estre scrupu-
leux, parce que la vérité des éve-
nemens dépend des paroles de
l'Historien ; mais il faut l'exami-
ner en honneste Homme, & ne
pas démentir les Gens pour des
vetilles & pour des bagatelles.
Haut laisser au Maréchal de
Bassompierre ces Remarques

Cavalieres sur Duplex, C'est un Sot, C'est un Ignorant, Il en a menty. On soufre cela d'un Maréchal de France, encore que dans l'Empire des belles Lettres il n'y ait si petit Copiste, qui ne croye estre grand Seigneur. Je connois un fort honneste Homme, & bel Esprit, qui a cette plaisante habitude, de donner en lisant des chiquenaudes à tout ce qui ne luy plaist pas. Si je lis quelque Traité de Physique ou de Medecine, & que j'y trouve une expérience surprenante, ou une cure merveilleuse , je considere si cela peut faire naturellement ; & s'il est ainsi, je donne ma créance à ce Philosophe , & à ce Medecin, aussitost qu'à un autre. Il est encore ici permis de douter, & de

dire, *Cela seroit-il vray?* parce qu'il est facile de se laisser tromper sur les secrets de la Nature, dont les nouveaux Philosophes ont fait la découverte. Tout le monde n'a pas la capacité d'en bien juger, & il vaut mieux être ignorant en Physique, que ridiculement scavant. Enfin si je lis quelque Ouvrage de Théologie, ou de Pieté, c'est avec une soumission entière de ma raison, sacrifiant à la Foy tous les doutes que je pourrois avoir. Je croy que la vérité y est, & ne m'amuse pas à l'y chercher. Je m'en repose sur le soin & la fidélité de ceux en qui Dieu a mis son esprit & sa doctrine.

Mais de tous ceux qui lisent mal, les plus méchans ~~lecteurs~~

sont ceux qui font lire mal les autres. J'entens parler des Pé-dans, qui par ignorance, & manque de discernement, nous donnent dans nostre jeunesse une méchante teinture des Livres. Ils corrompent le sens, & défigurent l'expression des meilleurs Autheurs ; & à peine d'un si grand nombre qui font leur lecture continue de Cicéron & de Virgile, s'en trouve-t-il un feul qui les puissent dignement expliquer. Il faut pour cela une netteté d'esprit dont ils ne sont pas capables, une imagination noble & relevée , & une profonde connoissance de l'Antiquité. Si ces Autheurs pouvoient souffrir quelque chose en cette vie, ce seroit de se voir déchirez

Q. d'Avril 1684.

F

par un si grand nombre d'Ignorans qui se mêlent tous les jours de les expliquer. En effet, les Autheurs les plus polis nous paroissent barbares entre leurs mains ; & jamais quelqu'un en a-t-il fait ses delices pendant qu'il a esté sous la discipline de son Pédant ? Au contraire, jusqu'à ce qu'on soit hors de cet ignorant esclavage, on préfereroit Tabarin à Térence, & Jean de Paris à Cicéron. Ce n'est point la jeunesse qui fait cela, c'est la méchante instruction qu'on nous donne.

Ce n'est pas assez que la Lecture nous rende sçavans & habiles ; il faut encore qu'elle nous rende bien faits & polis, qu'elle forme nos mœurs & nostre juge-

gement , qu'elle fasse nostre es-
prit , & donne à nostre naissance
une élévation que la Fortune
nous avoit refusée ; c'est à dire,
qu'elle se fasse voir aussi bien
dans nos sentimens que dans nos
paroles , & que nous devenions
par elle encore plus nobles que
fçavans,

*Et que par le travail d'une longue
lecture,*

*L'Art achieve les traits qu'ébauche
la Nature.*

Que de Gens ont lû, qui ont
les sentimens aussi bas, & les ma-
nieres aussi grossieres, que ceux
qui ne connoissent pas les lettres
de l'Alphabet ! Que de Gens
ont lû, qui ne font pas plus ver-
tueux , & qui de toute leur le-
cture n'en tirent pas la moindre

F ij

consolation dans leurs disgraces! Cela s'appelle lire en Pédant, & par une folle curiosité d'apprendre. Ils se remplissent du fatras des Livres, incapables qu'ils sont de connoistre ce qu'il y a de bon, de le choisir, & d'en profiter. Le temps qu'ils employent à la lecture , est un temps perdu , & quelques-uns ont raison de s'en confesser.

Il y en a qui s'accusent de leur lecture comme d'un grand péché , & qui croyent que hormis la Bible & la Legende , tous les Livres sont défendus. Leur conscience scrupuleuse leur a renversé le sens commun , en sorte qu'ils s'accusent du bien comme du mal. Je connois des Devots, qui se sont accuséz d'avoir lû.les

Quatrains de Pibrac, & des Directeurs qui ont défendu de lire la Cour Sainte. Ce n'est pas toujours ignorance & simplicité, il y a de la bizarrerie, de la passion, & du faux zèle. Mais ceux qui par la corruption de leur nature, se souillent, & se gâtent à tout ce qu'ils approchent, ne sont-ils pas indiscrets & teméraires, d'accuser de leur desordre des Autheurs innocens, & de les nommer en confessant leurs crimes ? Quoy, un Autheur celebre par son mérite & par sa vertu, sera déclaré infame, & chassé de la société civile, & mesme de l'Eglise, parce qu'un Débauché abusera de ce qu'il a écrit pour le divertissement des honnêtes Gens ? Et s'il est défendu de nommer les

Complices de nos crimes au Tribunal de la Penitence, nous serait-il permis d'y estre les Délateurs de tant d'illustres Ecrivains, qui ne nous connoissent pas? Que ces pernicieux Lecteurs s'accusent simplement du mauvais usage qu'ils font des Livres, & ne s'en prennent pas à leurs Autheurs. Que ces faux Directeurs ne confondent pas l'Innocent avec le Coupable, & ne se vantent pas, sous prétexte de l'intérêt de l'Eglise, pour contenter leur passion & leur caprice. Ils livrent au Bras séculier de la Servante, comme parle l'Historien de Dom Quichote, les plus celebres Autheurs. Quelle hôte! quelle infamie! ou plutost quel emporelement! quelle injustice!

Le feu P. E. terminoit toutes ses Missions par un semblable sacrifice, auquel il apportoit la passion d'un Tyran, plutost que le zèle d'un Apostre. Là dans un amas confus de Livres qu'il avoit excroquez de ses Devots, on voit Porta, Bellot, Agrippa, & quelques Autheurs d'une réputation un peu scabreuse ; mais ce qui faisoit le plus grand nombre, on voit d'un autre costé, les Scudery, les Gomberville, les Calprénede, les Moliere, & les Corneilles mesme ; & ce que les plus éclairez ne pourroient voir sans frémir, les Ecrits du fameux Evesque du Bellay, n'étoient pas respectez de ces flâmes impures.

Je me souviens toujours du

pauvre Poléxandre, qu'une Dame de cette Province conserve curieusement dans son Cabinet, depuis qu'elle le tira de cet indigne Bucher, où une autre Dame l'avoit lâchement abandonné. Il porte plusieurs marques de cette infamie; mais la Dame l'en estime davantage, & elle dit merveille de ses prouesses en cette rencontre, & de la bonté de ses Armes dorées, qui résistèrent aux flâmes, & qui aidèrent à l'en sauver. Elle entend par là une bonne Couverture de Maroquin de Levant, dorée, & ajustée, dont ce Livre estoit relié. Enfin elle raconte cette aventure d'une maniere si naturelle & si touchante, que ce ne seroit pas la moins belle partie de ce Roman,

man, si on la vouloit ajouter aux infortunes du brave & généreux Poléxandre.

Je l'avoue ingénument, quand je considere avec une sérieuse réflexion le bien & le mal que fait à la Jeunesse la lecture des Romans & des Poëtes, je n'oserois ny en approuver, ny en condamner l'usage ; mais quand je me souviens que je les ay lis dans mon enfance, & mesme dans un âge plus avancé, sans la moindre émotion, & que je leur dois ce que j'ay d'éducation & de teinture des belles Lettres, qu'ils m'ont ouvert la Porte des Sciences, & donné le goûst des Livres, je suis forcé de dire qu'on les peut lire sans danger du costé de l'âme, & avec utilité du costé

Q. d'Avril 1684. G

de l'esprit; car enfin, je le répète encore apres M^r de Balzac, il doit y avoir des Livres pour occuper, & pour instruire. Il doit y en avoir pour délasser & pour plaisir; les uns sont utiles, les autres agréables; & l'Homme a besoin des uns & des autres. Si on veut suivre ce partage, & ne rien confondre, on fera toujours un bon usage de la Lecture.

DE LA FEVRERIE.



SSEZS2: SSEZSS:S2SS

LE
TRESOR DECOUVERT.
CONTE

Mis en Vers par M^r Chesnon
de Tours.

*A vant qu'Amour, ce Dieu volage,
Eust sous les Loix du Mariage
Asservy le pauvre Turpin,
Il estoit plus heureux qu'un Prince;
Tous les Amans de sa Province
Portoient envie à son destin.
Sa présence inspiroit la joye:
Ses plus passionnez desirs
Estoient d'inventer des plaisirs
Ausquels il se donnoit en proye.
Quand par la colere des Cieux
Il vit la charmante Sylvie,*

G ij

Extraordinaire

*Et vaincu par de si beaux yeux,
Perdit le repos de sa vie.*

*La Belle avoit bien des appas;
Mais c'estoit toute sa richesse;
Hé! Turpin, ne scavois-tu pas
Que le plus ardent amour cesse,
Et que la faim suit à grands pas?*

*Silvie voyoit le beau monde,
Et n'alloit pas à petit train;
Mais pour comble de tout chagrin,
Elle estoit grandement féconde,
Et rendit Turpin dans six ans
Pere de six petits Enfans.*

*Il ne voit plus dans sa Silvie
Les appas, la mesme beauté,
Qui rendit son cœur enchanté,
Et tint sa liberté ravie.
Elle a dissipé tout son bien;
Il envisage sa misere,
Et hors six Enfans, & la Mere,
Le Malheureux voit qu'il n'a rien.
Il soupire, il se désespere.
A qui doit-il avoir recours,
Et de qui dans son sort contraire*

Peut-il reclamer le secours?

*Quand l'impitoyable Fortune
Répand sa colere sur nous,
Plus d'Amis, ils nous quittent tous,
Et nostre abord les importune.*

*Ah! dit Turpin dans ce revers,
Puis que la malice des Hommes
Est si grande au temps où nous sommes,
Priez le Dieu de l'Univers.
C'est à luy que je dois mon estre,
Il a soin des petits Oiseaux,
Des Poissons qui sont sous les eaux,
Et voudra m'exaucer peut-être.*

*C'estoit parler en bon Chrestien;
Turpin fit comme beaucoup d'autres;
Ils ont recours aux Patenostres,
Quand ils n'ont plus d'autre moyen.*

*Alors feuilletant son Breviaire,
Il y rencontre une Priere,
Qui promet un certain secours
A qui la dira trente jours;
Elle est d'une vertu si grande,
Qu'on obtient tout ce qu'on demande.
Il baise cent fois l'Oraison,*

*Et verse des larmes de joye;
Il croit que le Seigneur l'envoye
Tout exprès pour sa guérison.*

Dans un mois, dit-il à Silvie,
Tous nos maux feront écoulez.
Dites-moy ce que vous voulez,
Choisissez des biens de la vie,
Dieu satisfera vostre envie;
Mais nos vœux, pour estre exauciez,
Doivent avoir quelque limite;
Que la demande soit licite,
Chere Silvie, & c'est assez.
Desirez-vous en Souveraine
Régner d'icy jusques au Rhin?
Non, la demande seroit vaine,
Il en coûteroit au prochain,
Et Dieu pourroit avec justice
A nos vœux n'estre pas propice.
Mais que demander donc? de l'or?
Demandons un riche trésor,
Il en est tant dessous la terre,
Que l'Avaricieuse enferre,
Et qu'elle dérobe à nos yeux;
Nous ne pouvons demander mieux.

Personne ne pourra s'en plaindre,
Et partant nul refus à craindre;
Mais comine on ne peut de l'ennuy
Que traîne apres soy la misere,
Trop diligemment se défaire,
Je commence dés aujourd'ho^y.

Son espoir chaque jour augmente;
Il voit approcher son secours,
Il compte exactement les jours,
Et parvient enfin jusqu'à trente.

Demain finiront tous nos maux,
Et les chagrins de nostre vie.

Allons, dit-il, chere Silvie,
Allons prendre un peu le repos
Dont la douceur nous fut ravie,
Il se coucha sur ce propos,
Et s'endormit, dans l'assurance
De voir remplir son espérance.

Il ènend environ minuit
Proche sa Chambre un petit bruit,
Et voit qu'on en ouvre la Porte.
Sa surprise fut bien plus forte,
Quand il apperçut sur le seuil
Une épouvantable figure,

*Et d'une excessive stature,
Qu'envelopoit un grand Linceuil,
Mais le Phantôme le rassure.*

Turpin, *luy dit-il*, ne crains rien,
Le Ciel exaucé ta priere;
Pour te montrer un si grand bien,
Il me force à quitter la Biere.

Lors que César, Chef des Romains,
Vint conquérir cette Province,
J'en estois le souverain Prince,
Tout s'y gouvernoit par mes mains;
Il m'assiégea dans cette Ville,
Ma défense fut inutile,
Il fallut céder au Vainqueur.
Ce ne fut pas manque de cœur;
Les Ennemis avoient fait bréche,
Et déjà montoient à l'assaut.
J'y fus transpercé d'une Flèche,
En les repoussant comme il faut;
Je demeuray mort sur la place,
J'avois, de peur d'une disgrâce,
(Voyant venir les Ennemis)
Dans un lieu sûr mon Trésor mis,
Sans le déclarer à personne.

Et c'est luy que le Ciel te donne.
Allons, Tutpin, viste, debout,
Say-moy, mais remarque bien tout;
Le Phantôme part sans remise,
Et Turpin le suit en chemise.

Il commençoit d'estre chagrin,
Apres un quart-d'heure de marches;
Enfin ils passent sur une Arche,
Et se trouvant dans un Jardin,
Vois-tu, dit l'Esprit à Turpin,
Où se joignent ces deux Allées?
C'est là que depuis tant d'années
Est un si grand nombre d'argent.
Que tu dois en estre content.
Puis que le Ciel te le destine,
Rens grace à la Bonté Divine;
Je tens, dit Turpin, grace à Dieu
Des bontez qu'il me fait paroistre;
Mais, Sire, comment reconnoistre
Où gist un si rare bienfait?
Comment? Laisses-y ton Bonnet.

L'Esprit gagne une autre Avenue,
Et Turpin le suit teste nuë.
Voila, dit-il, un autre endroit,

Que peux-tu croire que ce soit?
 Turpin, je te jure foy d'Ombre,
 Que c'est del'or en tres-grand nombre;
 Il est caché dessous nos pas;
 Demain matin ne manque pas
 De venir faire cette prise;
 Fais dans ce lieu creuser un trou.
 Fort-bien; mais comment conoistre où?
 Comment? Laisse-y ta Chemise.
 Il le fait, & reste aussi nu,
 Que quand au monde il est venu.
 Passons, dit le défunt Monarque;
 Passons dans cet autre détour.
 Vois-tu l'endroit que je te marque?
 Turpin, dès la pointe du jour
 Viens-y; ce sont mes Piergeries,
 Autrefois de moy si chéries,
 Perles & Diamans tres-beaux;
 Tu les trouveras à monceaux.
 Hé! comment remarquer la place?
 Je suis tout nu, le froid me glace;
 Comment pouvoir.... fais-y caca.
 Il fit ce qu'on luy commanda.
 Apres, l'Esprit le ramena

Dans son Lit aupres de Silvie.
D'un long & tranquille sommeil
Cette Avanture fut suivie,
Il dormit jusques au Soleil.

Enfin pourtant il se réveille,
Et sa honte fut sans pareille,
Quand tout remply de son trésor,
A son Epouse qui sommeille,
Voulant parler d'argent & d'or,
Il s'apperçeut avec surprise
Qu'il avoit fait dans sa Chemise,
Ou si vous voulez, dans son Lit,
Le caca que je vous ay dit.

Voulez-vous que je vous étaie
Sur ce sujet quelque Morale?
La Morale s'entend assez;
Les Contes qu'on fait des Phantômes,
Et dont on feroit bien des Tomes,
Sont visions d'Esprits blessez.



SSS2S:S2S:SSSSS'S2S

LE MESME CONTE

Mis en Vers par M^r de la Barre
de Tours.

I'Amour, l'Avarice, & la Crainte;
Tiennent tous les cœurs enchaînez;
Il n'est point de raison qui n'en souffre
l'atteinte,
Ny de Mortels qui n'en soient entraî-
nez.
Soit que l'on veille, ou que l'on dorme,
Les passions au cœur font entendre leur
voix;
Selon leurs volontez, elles donnent la
forme
A ce Forçat soumis à leurs superbes
Loix.
Mais à quoy bon ce préambule!
Quel rapport peut avoir ma Morale aux
Espris,

On bien aux visions? Un Conte ridicule
En a quelquefois plus appris
Que les plus beaux Sermons; on en a des
exemples

Bien fréquens & fort amples,
Et je n'ay pas le premier entrepris
De me servir d'un Conte afin de vous
instruire.

Disons donc que la Nuit un Avare en
Trésors

Songe toujours; l'Amant qui tout le jour
soupire,

Voit sa Belle en dormant; enfin par leurs
ressorts,

Comme je dis, les passions maîtrisent
Les coeurs & la raison. Que ces petits
cervicaux,

Ces Songe-creux, qui tirent des Tom-
beaux

Des Spectres enchaînez, s'instruisent,
Et ne nous preschent plus leurs fades
visions,

Unique effet des passions,
Dont leur foible raison trop souvent est
atteinte.

L'on ne peut revenir depuis que l'on est mort;

*Si vous ne me croyez sur mon simple rapport,
Consultez-en l'Amour, l'Avarice, &
la Crainte.*

83

*Un gros Bourgeois de Lile en Flandre,
Ventru comme l'est tout Flamand,
Avare, aimant le Vin, & tout autre élément*

*Qu'on a coutume de répandre
Par le gosier, ne trouvoit point d'égal
En tel mestier, id est, bûvoit à toutes outrance.*

*Un soir (non pas sans répugnance,
Il falloit qu'il se trouvast mal)*

*Ayant pris un repas frugal,
Il mit au Lit son Excellence.*

*A peine fut-il dans les draps,
Que son vuide cerveau se trouva en embarras.*

Il perce les Forests, traverse la Campagne,

du Mercure Galant. 37

(D'esprit s'entend.) Il passe d'un plein
saut

Toutes les Mers, il prend Paris d'affant,
Abat des Forts en France, en batit en
Espagne.

De plus, comme l'Esprit humain
En peu de temps fait beaucoup de chez
min,

De la Campagne il revient à luy-
même.

Qu'y trouva-t-il? illusions,
Resve fâcheux, selon les passions
Pendant le jour qu'il poussoit à l'ex-
tréme.

Son appétit mignon est celuy des Trésors;

Pluton qu'on dit estre si riche,
Fit des Enfers sortir un de ses Morts
Pour faire au Flamand une niche.

Le Spectre en entrant fit grand bruit;
Car il estoit chargé de chaînes.

Ses yeux ardens & creux, montroient les
tristes peines

Qu'il enduroit dans l'éternelle nuit;
Son teint pâle & défait, où la mort estoit
peinte,

Ses pieds, ses mains sans chair, ses regards menaçans,

*Sa démarche, ses airs, sa plainte,
Ses soupirs ensouffrez, ses sanglots languissans,*

*Rendoient du Flamand l'ame atteinte
De la plus vive crainte
Qui jamais attaqua les sens.*

*Le Flamand contempla quelque temps
la posture*

De ce triste Habitant de l'infernal Manoir.

La frayeur le saisit, & pour ne le plus voir,

Avec sa main tremblante il prend la Couverture,

S'enfonce dans les Draps, met ses talons au cri,

*Se fait petit, ne soufle pas, se cache,
Croyant que du Phantôme il n'est pas appercû;*

Mais à quoy bon? Il n'est personne qui ne s'cache

Qu'un Esprit voit bien clair, quand il vient de là-bas.

Cet Esprit donc la Couverture arrache,
Et prend le Flamand par le bras,
Luy disant de le suivre, & de ne craindre
pas;

Car c'est pour faire ta fortune,
'Ajontoit-il, sans moy tu travailles en
vain,
Suy-moy, je te mettray dans l'unique
chemin

D'en trouver une,

Et qui ne sera pas commune.

Un pareil mot rend les Poltrons hardis,
Le Mortel le plus sourd se raffine l'oreille,
Et le plus endormy volontiers se réveille.

Qui ne s'gait pas ce que je dis?
Le bon Flamand couvert de sa scule
Chemise,

Et de son seul Bonnet de nuit,
Dans des lieux souterrains accompagne
l'Esprit,

Et d'une maniere soumise,
Ecoute tous ce qu'il luy dit.

Dans certain Caveau, voisin d'une
Mazure,

Q. d'Avril 1684.

H

L'Esprit s'arreste, & parle ainsi.

Souviens-toy bien de l'endroit que voicy.

Aujourd'hui, Soleil levé, sans parler, ny rien dire,

Tu te transporteras icy,

Et pour peu que ton cœur aspire

A tout l'or que Pluton retient sous son empire;

Viens-y bêcher, tu l'as. J'y viendray; grand-mercy,

Dix le Flamand cessant d'estre transy.

Laisse-là ton Bonnet, de peur de te méprendre,

Ajouta le Phantôme, en marquant cet endroit.

Tu pourras y venir tout droit.

Si nostre Homme obéit, vous pouvez le comprendre.

Suy-moy, Mortel, luy dit encor l'Esprit.

Le Flamand suit,

Et dans une Cave voisine

Il est conduit.

Tiens, vois-tu cette Pierre? elle cache
une Mine,

Ou d'argent tu verras plus de trente
Lingots,

D'argent batu quarante Pots,
Plusieurs Buffets de Vaisselle bien fine,
Bajoires, Patagons, Piastres, Ecus
François....

Que fçais-je encore? Ah combien je
vous dois,

Monsieur l'Esprit, s'écrioit le pauvre
Homme!

Que de *De profundis!* Ah, bon Dieu,
quelle foinine

Je donneray pour qu'on chante pour
vous!

Je veux qu'un jour vostre Feste l'on
chomme,

Je vous procureray le repos le plus doux
Qu'Ame puisse goûter, car c'est la
moindre chose....

Cà finissons, icy m'arrêter trop je n'ose,
Les momens sont comptez que je passe
avec soy,

H ij

*Répond l'Esprit. Pour marquer cette pause,
Dépoüille ta Chemise, & la mets-là,
suy-moy.*

*Le bon Flamand obéit, & suit l'Ombre,
Qui le mena dans un endroit moins sombre,*

Voisin d'une petite Court.

*L'Ombre ayant fait un demy-tour,
En montrant un Pavé, s'expliqua de la sorte.*

*Ecoue-moy, Flamand,
Pour toy ma tendresse est bien forte,
Icy tu trouveras Rubis & Diamant,
Améthiste, Berille, Eftathoule, Topase,
Viens-y bêcher demain. Le Flamand
en extase,*

*Ne craignit plus, il fit des complimentens
Assez mauvais, ainsi qu'en Flandre on
en sçait faire.*

L'éloquence n'est pas naturelle aux Flamands.

*Une petite affaire
L'embarrassoit extrêmement;*

*Le Bonnet marquoit l'or; la Chemise,
l'argent;*

*Comment marquer les Pierreries,
Choses par luy bien plus chéries
Que tout l'argent & que tout l'or?*

*Car sans Bijoux, quel cas feroit-on d'un
Trésor?*

*Helas! Monsieur l'Esprit, faites-moy
donc la grace.*

De supléer à mon défaut.

Que faut-il donc que je fasse?

Comment m'en souvenir tantost?

*Tu n'as qu'à chier là, luy dit l'Ombre
en colere.*

*Comment, chier? Je n'oserois. Ma-
raut,*

*Veux-tu donc chier là? Voyez le beau
mystère.*

*Hé viste donc. Que tu fais l'empes-
ché!*

*Monsieur l'Esprit, ne soyez point
fâché,*

*Je vay chier, de peur de vous dé-
plaire.*

Jamais endroit ne parut mieux marqué,
Tant largement le Flamand fit l'affaire.

Lecteur, tu paroistrois choqué.
De tels propos faut-il que je réponde,
Et doit-on m'accuser, si l'Esprit est immonde?

Finissons. L'exploit fait, cet Esprit disparaît,

Le Flamand vint au Lit, ou tout au moins le crût.

Son allégresse est n'importeille,
Son Epouse dormoit; Allons, qu'on se réveille,

Pour chercher un Trésor, s'écria-t-il tout haut.

Un Trésor, dit la Femme à ce mot en surfaut!

Dason Epoux alors elle s'approche,
Et croit déjà tenir le Trésor dans sa poche.

Que n'a-t-elle la main dessus!
Aussi bien de Trésor toute Femme est friande.

du Mercure Galant. 95

Elle s'approcha tant, qu'elle ne douta
plus

*Du Trésor; ce n'est pas celuy qu'elle
demande.*

*Le bon Flamand rêvant, avoit fait son
caca*

*Au beau milieu du Lit. Quelle horreur,
quelle peste,*

Quel infame Trésor voila!

*L'Epouse fuit, le Mary se leva,
L'un & l'autre s'en vont sans demander
leur reste;*

Ainsi l'Histoire alla.

*Finissons court, aussi-bien l'Avanture
Sent un peu mal; mais au surplus,
Que chacun prenne pour abus
Que toute Creature.*

*Ayant subys les rigueurs du trépas,
Revienne encor; je sçay qu'il est plus
d'une Histoire*

*Qui prouve des Esprits le retour icy-bas;
Quiconque en aveu, peut le croire;*

*Pour moy qui n'en vis onc, je ne le croiray
pas.*

25525:522555:25252

B I L L E T.

Puis que vous voulez absolument, Madame, que je vous dise mes sentimens sur les qualitez que je souhaiterois à une Amie, je vous satisferay, dans l'espérance que vostre amitié corrigera les defauts que vous trouverez dans mon raisonnement. Je vous diray donc que je veux qu'il y ait une grande conformité d'humeur & de naissance. Je veux que cette Personne soit complaisante, mais d'une complaisance si bien réglée par le jugement, qu'elle n'ose s'opposer

à mes volontez , sur des choses qui pourroient me faire tort ; qu'elle soit capable de l'amitié la plus tendre, par laquelle elle soit portée à entrer dans mes intérêts , de maniere qu'ils luy deviennent aussi chers que les siens propres. Je souhaite qu'elle soit d'un âge plus avancé que moy ; car pour le conseil il faut avoir de l'expérience. Comme je me propose de me conformer sur cet exemple , je veux que l'humeur de cette Personne ne soit point trop enjouée , mais plutôt un peu mélancolique , fort douce, mais sans mollesse , modeste sans scrupule , sage sans affectation, franche sans ingénuité , penétrante , adroite & fine ; penétrante , pour deviner quelquefois

Q. d'Avril 1684.

I

mès sentiments sans que je m'ex-
plique ; adroite & fine , pour
scavoir les pensées des autres à
mon égard , afin que j'en puisse
profiter. Je veux qu'elle soit un
peu sévère , c'est à dire , qu'elle
m'examine de bien près , & qu'
elle ne me laisse passer aucune
faute sans m'en avertir ; mais je
veux qu'à cette occasion elle se
serve de toutes ses vertus , pre-
mièrement de sa douceur , pour
me dire les choses d'une manière
qui me force à les recevoir com-
me je dois , quand mesme je n'y
aurois aucun pechement ; de son
esprit , pour me parler agréable-
ment , afin que mon plaisir & mon
intér. st éstant joints ensemble ,
ce qu'elle me dira puisse faire
plus d'impression sur moy. Je sei-

sois bien aise , s'il se pouvoit,
qu'elle n'eust aucun Amant , ou
du moins qu'elle ne l'aimast pas ;
car j'ay pour maxime de ne me
point confier aux Gens qui ont
avec d'autres une plus grande
liaison qu'avec moy. Je croy, Ma-
dame , qu'il y auroit beaucoup
à ajouter à ce que je viens de vous
dire ; mais puis que ce Papier doit
paroistre devant vous , je vous
prie de le finir , & de me croire .

Vostre tres-humble Servante,

J. B.



*Voicy ce que j'ay reçeu d'Explica-
tions sur les Enigmes de Mars, dont
les Mots estoient l'Enigme, & le
Fuseau. Vous vous souvenez que
toutes les deux estoient de l'illustre
Madame de Salier, Viguiere d'Alby.*

I ij.

I.

La première Enigme du mois,
Me mes, Galant Mercure, en une peine
extrême;

Et si ce n'est l'Enigme même,
J'y renonce pour cette fois.

DIEREVILLE, du Pontlevesque.

II.

Pour moy, j'admire le talent
Du divin Mercure Galant;
Plus je le voy, plus je l'estime.

J'enay pas comme il peut arriver
Qu'il vous mette à la main l'Enigme,
Et qu'on ait peine à la trouver.

Le même.

III.

C'est une Enigme déguisée,
Que la première de ce mois;
La seconde, un Fuseau, je luy donne ma
voix,
Ou jeserois fort abusée.

LA BELLE NOURRITURE.

IV.

A Lcidon m'a promis le Mercure
Galant;

Comme il sçait qu'en me l'apportant

Il me donne un plaisir extrême,

Je croy qu'il n'y manquera pas.

Je sçauray ses secrets ; fust-ce l'Enigme
mesme,

J'en veux débrouiller l'embarras.

La Belle à l'Anagramme,
Libre d'amour, de la
Ruë du Bac.

V.

A Peine ay je achevé de lire vostre
Enigme,

Dont le stile est fort & sublime,

Que je crois avec vérité

Penétrer son obscurité;

Car dans son langage suprême,

Où bien je suis trompée, ou c'est l'Enigme
mesme.

SYLVIE, du Havre.

I iij

VI.

Tous mes soins bronc avant l'eau,
Si ta seconde Enigma est autre qu'un
Fuseau.

Il est d'une méthode assez rare & nou-
velles;

Mais qu'on ne l'estime pas moins,
Estant l'Ouvrage d'une Belle,
Qui des plus accomplis mérite bien les
soins.

La mesme.

VII.

Qui est ce foible & ce menu,
Qu'on dit sans cesse agir pour peu que
l'on le serre,
Qui presque en tous coins de la terre
Par ses emplois est bien connu,
Et dont la Fortune se jouë,
Qui voit souvent tourner la Rouë,
Quelquefois vêtu proprement,
Et puis tout nud dans un moment,
Qui rient de l'inconstance humaine,
Qui tan'ost on délivré, & tantost on
enchaîné?

N'est-ce pas un Fuseau, que le Sort incertain

Fait changer dans un tour de main?
L'Exilée de la Ville, Françoise.

VIII.

UNe Enigme ne peut se faire sans lumiere,

Elle n'est plus Enigme alors qu'elle est au jour;

L'obscurité fait toute son amour;
Peu connoissent l'Enigme, & l'expliquent entiere.

L'Enigme cache un rien sous des Mots merveilleux,

L'Enigme en Tableau plaist aux yeux;
Au Mercure Galant l'Enigme est en usage.

Si l'Enigme n'est rien du tout parmy les Dieux,

Elle ne laisse pas de parler leur langage.

Je ne saay par quel art elle se peus changer,

I iiii

104 Extraordinaire
L'Enigme me surprit dès que je l'eus
connue;
J'avois là cette Enigme, & l'avois fort
bien vuë,
Mesme avant que de la chercher.
L'EPINAY-BURET.

I X.

A MADAME LA VIGUIERE D'ALBY.

Quand je te vois parler le langage
des Dieux,
Par Enigmes ravir & l'esprit, & les
yeux,
Je suis forcé de dire; ô l'Héroïne accorte!
Mais quand je vois d'ailleurs & Que-
nouille, & Fuséau,
J'ajoute avec raison; Elle est la Femme
forte,
Que le Sage cherchoit; c'est un Fruit
tout nouveau.

LE BERGER DE COTENTIN.

X.

M Erveille! en peu de temps j'ay
deviné l'Enigme
Qu'une Illustr'e nous a proposée en ce
mois,

Ayant dès la troisième Rime
Découvert le Mot cette fois.
J'admire cependant le gentil stratagème
De ce Génie industrieux,
Qui déguisant l'Enigme même,
Nous veut faire chercher ce qui nous
faute aux yeux.

GYES.

X I.

UN Esprit merveilleux a donné la
lumière
A l'Enigme du mois qu'on dit bâir le
jour,
A qui la nuit est toute son amour,
Que peu connaissent toute entière,
Dont la forme d'un Estre étrange &
merveilleux
Etonne l'esprit, & les yeux,

Extraordinaire
 Qu'on voit chez les Mortels à présent
 en usage,
 Mais dont l'obscurité n'entre point chez
 les Dieux,
 Quoy que parlant en Vers, elle en ait le
 langage;
 A cette Enigme on s'en que l'Art a pu
 cacher,
 Dont l'on sera surpris quand on laura
 connue,
 De ceux qui l'aiment sera veüe,
 Même avant que de la chercher.

LA JOLY-BORQUINETE.

XII.

Alliez moissonner des Lauriers,
 Genereux & vaillans Guerriers,
 Sur nos fiers Ennemis, sans craindre que
 la Parque
 Ficione trancher le cours
 Des vos jours:
 Elle sçait respecter LOUIS nostre Ma-
 narque,
 Et lors que vous suivrez ses pas,

N'en redoutez point le trépas,
Elle vous quittera pour laisser la victoire,
Et la glaire

Vous accompagner en tous lieux,
Et pour prolonger vostre vie,
Elle montera dans les Cieux,
Où malgré sa rigueur elle sera ravie
D'employer tous ses soins pour grossir le
Fuscan

Qui vous éloignera pour longtemps du
Tombeau.

ARCIDOR, du Havre;

XIII.

C'En est fait, je tiens vostre Enigme,
Illustré de Saliers, pour qui j'ay tant
d'estime.

Hé, qui n'en auroit pas découvert le vrai
sens?

Elle est spirituelle, & de plus forte obu
scure;

Mais ne voyez-vous pas que le Seigneur
Mercure

Le découvre aux plus innocens?

Ainsi, quand on auroit moins d'esprit
qu'une Beste,

On ne pourroit pas l'ignorer,
Puis que le Mot est à la teste,
Qui vient d'abord se déclarer.

Le mesme.

XIV.

Vous pourrez bien voir contre
vous
S'emporter d'un juste courroux
Celle qu'on ne croit pas moins belle
Que galante & spirituelle.

Je croy qu'elle ne peut apprendre qu'à
regret,
Que vous ayez, Mercure, éventé son
secret.

Il me semble que c'est avoir commis un
crime,

D'avoir rendu public le Mot de son
Enigme,

Vous, qui jusqu'à présent poroissiez si
discret.

Le mesme.

22:22222555252252

SIXIEME PARTIE
DU TRAITE'
DES LUNETTES,
DEDIE' A MONSIEUR
LE DUC DE BOURGOGNE,
Par M^r Comiers d'Ambrun, Preost
de Ternant, Professeur des Mathéma-
tiques à Paris.

Nous avons démontré dans le XIX. Tome du *Mercure Extraordinaire*, comment se forme l'image de l'objet sur la Retine dans le fond de l'œil. Nous avons nommé *Vue naturelle de l'objet*, l'image dépeinte sur la Retine, lors que les rayons de lumiere éma-

110 *Extraordinaire*
nez ou refléchis de chaque point
de sa surface , viennent directe-
ment sur l'œil , sans traverser au-
cun corps diaphane , autre que
l'air dans lequel se trouvent l'œil
& l'objet. Nous avons appellé
Vue artificielle de l'objet , lors que
ses rayons de lumière , après avoir
souffert refraction , & s'estre rom-
pus , & détourné en pénétrant les
verres sphériquement travaillez ,
& qu'on met entre l'objet & l'œil ,
viennent par les rayons de leurs
pinceaux optiques , ou pointes des
cones renversez de leur radiation
au derrière de l'humeur Cristal-
lin , former chacun leur peinture ,
& tous ensemble l'image entière
de l'objet sur la Retine , qui est
l'organe formel de la Vision , non-
obstant le dire de *Bartholomæus*

du Mercure Galant.

Torrinus dans son *Parnassus Triceps*, seu *Musarum Afflatus Physiatriorum thematici*, imprimé à Turin en l'année 1657. lequel dans la page 270. dit, *Principium visionis instrumentum, non est Aranca, aut Resina, sed Choroïdes Tunica, que nisi opaca omnium primo lumini ingredienti obſtit.* Ce que le docte M^r Mariote de l'Académie Royale, des Sciences, a crû démontrer par une belle & curieuse expérience, que la Vision de l'objet cesse, lors que son image tombe sur l'épanouissement du nerf optique, où la Choroïde n'est pas étendue ; ce qu'il expliqua au long dans le *Journal des Scavans* du Lundi 17. Septembre 1668.

A quoy j'ay répondu dans la 232. page du XIX. Tome du *Mer-*

cure Extraordinaire ; Que la Tunique Choroïde , matte , noire & fuligineuse , sert au derrière de la Retine , à arrêter sur la Retine les rayons qui peignent l'image des objets ; & comme le nerf optique , n'est pas au milieu de l'œil , mais un peu plus haut , & à côté tirant vers le nez , les rayons de l'image de l'objet , tombant en cet endroit sur les filaments hérissez du nerf optique , n'en peuvent faire qu'une impression confuse , & bien différente de celle qu'ils font sur les fibres de la Répine , qui sont couchez à plat , & recouverts par derrière de la Tunique Choroïde , de mesme qu'une glace de Miroir , de son étamûre ou feuille d'étain imbibée d'argent-vif.

Pour m'expliquer de la manière que se fait la Vision, je dis avec Keppler, dans sa Dioptrique de 1611. *Quemadmodum omnis sensus externus perficitur receptione & impressione, passione scilicet; cum imprimitur ei quod sentit, species rei externae: & hoc passio sensio dicitur. Sic etiam in cerebro cuiuscumque animalis est aliquid, quidquid sit, quod communis sensus dicitur, cui imprimitur species instrumenti visorii affecti, hoc est picti à luce rei visibilis.* Car voir, n'est que sentir la Retine affectée d'une telle & telle manière par l'image des objets.

Nous avons démontré, qu'en l'année 1285. on avoit commencé en Europe de se servir de Bezicles, qui sont les Lunettes ou simples

Q. d'Avril 1684.

K

Binocles, les plus utiles & les plus nécessaires, puis qu'elles ressuscitent la veüe aux Vieillards, mettant l'objet au foyer convexe de leur Bezicle, parce qu'ils ont besoin d'en recevoir les rayons paralleles, de mesme que si l'objet estoit tres éloigné, & rendent la veüe distincte aux Miopes de tout âge, qui ont la veüe si courte, qu'ils ne peuvent voir distinctement que les objets qui sont fort proches ; c'est pourquoy ils ont besoin de Bezicles dont les verres soient concaves des-deux costez, ou du moins plan-concaves, dont le diametre de la concavité soit égal à la distance qu'ils lisent & voyent tres distinctement un objet, d'autant qu'ils ont besoin de recevoir des rayons des objets sen-

éblement divergents, de même que si l'objet estoit très proche, afin que le grand angle de la réfraction retardant leur réunion ou foyer, porte la pointe du pinceau optique de la radiation de chaque point de l'objet, jusqu'à sur la Retine.

Nous avons prouvé dans le XXI. Tome du *Mercure Extraordinaire*, qu'il y a plus de 1790. années que le Roy Ptolémée II. dit *Euergetes*, avoit sur le Phare d'Egypte un très-excellent *Telescop*, où Lunete de longue-vue; & qu'en Europe le secret des Lunettes commença à estre divulgué il y a du moins 150. ans, puis qu'en l'année 1542. *Hieronymus Fracastorius* au Chapitre 8. de son Livre *De Homocentricis*, parla-

K ij

en ces termes, *Per duo specilla ochlaria si quis perspiciat, alteri supre posito, majora multò, & propinquiora videbit omnia.* En l'année 1549.

Porta, Gentilhomme Napolitain, parla encore plus nettement du secret des Lunettes. Voici ses termes, tirez du 17. Livre *Magia Naturalis.*

Si lentes multiplicare noveris, non vereor quin per centum passus minimā litteram conspiceris, ut ex una in alteram majores reddantur caracteres.

Qui id rectè sciverit accommodare, non parvum nanciscetur secretum. Et il ajoute *Concavo longè parva vides, sed perspicuè, convexo propinqua, sed turbida, si utrumque rectè componere noveris, longinqua, & proxima & majora & clara videbis.* Pouvoit-il parler plus intelligemment ?

En 1609. Jacques Metius d'Almarie en Hollande , ayant étudié Porta , fit travailler des verres par un Lunetier nommé Jean Lyppensein , de Midelbourg en Zelande , lequel ayant observé que Metius pour les éprouver , éloignoit peu à peu le verre convexe du verre concave , qu'il tenoit tout-contre l'œil , fit le lendemain pour soy , de semblables verres , qu'il ajusta dans un tuyau , &c. Le bruit de l'effet de ces Lunettes porta Keppler à composer sa Dioptrique , qui fut imprimée en 1611. porta aussi le grand Galilei Florentin , d'en rechercher les raisons & les proportions ; il fut encore si adroit à travailler les verres , qu'on nommoit indiféremment Lunettes de Hollande , &c

Lunetes de Galilei , celles dont le verre estoit concave. Fontana Napolitain , dans son Livre des Observations Celestes , imprimé à Naples en 1642. dit s'estre servi dès l'année 1608. d'une Lunete seule avec deux verres convexes.

Le R. P. Rheita , Capucin Alleman , ayant , comme il dit dans le 4. Livre de son *Oculus Enoch & Eliae* , mis en pratique en l'année 1642. ce que Keppler avoit enseigné dans sa Dioptrique , commença à faire des Lunetes à deux verres convexes , par lesquelles on voit en même temps cent fois plus d'étendue de Païs , qu'avec une Lunete de même longueur , dont le verre oculaire est concave. C'est pourquoi dans une Lettre datée de Cologne ,

ipso die trium Regum sacro, rapportée dans la 1588. page du *Mathesis Biceps* du tout savant Evesque Caramuel, dans le *post scriptum* Rheita écrivit les termes suivans, *Sed quod monere volui, non possunt novi illi Iovis satellites ullo modo Telescopio, sive tubo communi videri, sed optimè Telescopio novo & mirabili modo nuper à me reperto, in dupla & ultra proportione objecta amplificante.*

Du Nom de l'Inventeur du plus petit Microscope.

J'E dis que l'Invention des plus petites Lunettes, que nous appelons Microscopes simples, qui ne sont composez que d'un seul globule de verre, dont la gros-

seur n'excède pas celle d'un grain de millet , & que l'on fait très-faisilement à la pointe de la flamme d'une bougie , est due à la France , puis qu'en 1653. le R. P. Magnan , de l'Ordre des Minimes , a dit dans le 4. Tome , chap. 17. prop. 19. pag. 1737. de son *Curcus Philosophicus* , imprimé à Tholose en l'année 1653. *Expertus ego sum , efficiens ad lucernam globulos perfectos vitreos , veluti milii granula , vel paulò minores in usum Microscopii , quo vel ipsum pulicis unguem trabali cernas magnitudine.*

Nous avons démontré dans le XXI. Tome du *Mercure Extraordinaire* , que les *Bezicles* sont des *Binocles simples* , & que l'invention , ou plutôt la réduction en ratiq[ue] des Binocles compos[ez] de

de deux Lunetes de longue-veüe d'égale force, est deüe à *Daniel Cherez*, tres-sçavant & tres expert Artiste, qui en l'année 1625. les présenta au Roÿ, & en publia par écrit la construction.

Le R. P. *Antonius-Maria de Rheita*, tres-sçavant, & tres-reli-gieux Capucin Alleman, grand Prédicateur & Mathematicien, réussit de mesme que Cherez dans la construction des *Binoces* de toute longueur. Il en enseigna la construction dans un Livre in folio, plein de doctrine & de vertu solide, qu'il intitula *Oculus Enoc & Eliae*, imprimé à Anvers en l'année 1645. dans lequel en la page 336. au Chapitre *Oculus Astropicus Binoculus*, il rend raison du Titre général de son Livre.

Q. d'Avril 1684.

L

Hujus, dit-il, Oculi Enoch & Elias
Binoculum Telescopium, quod ejus
ope ad Magnalia Dei, et si remotissi-
ma à nobis, in *cælo elongata*, non
amplius semicæco, sed novo modo
ambobus oculis quasi praesentia spec-
tanda inducamur, instruamurque. Et
dans la page 355. il ajoute ce que
depuis en l'année 1655. mille Sça-
vans reconnurent tres-veritables,
lors qu'il passa à Paris, à Lyon, à
Thurin, & de là en Italie. Voicy
ses termes, *Tali profecto Binoculo à*
nobis confecto, objecta duplo, triplo,
imò quadruplo majora, lucidiora atque
clariora conspeximus, quam per tubum
monoculem; & certè nisi ipsimet ex-
pertifissimus, quod scribimus utique
scribere pudcret, quod ad praxim re-
ducta non subsisterent.

Les Binocles du P. Rheïta, &

leur construction, estoient choses si connuës dans toute l'Europe, que Petrus Borellus, dans son Livre *De vero Telescopii Inventore*, imprimé à la Haye en 1655. au second Tome ou Partie, en la p. 22. fait ce Titre, *Oculus Astropicus Binocularis, seu praxis, modusque brevis, facilis ac novus, pro Telescopio Bino-
culo parando, exactissimè conficiendo,
poliendo, & debita proportione con-
jungendo.* Et dans la page 33. au Tit. *De confectione Tubi Binoculi*, donna doctement, ce que vingt ans apres l'Autheur des *Visions Parfaites*, des années 1677. & 1681. a publié dans une tres-ample *Morologie* de deux Volumes in folio.

Les Binocles du Pere Rheita estoient si connus & commus à

L ij

Turin il y a plus de 25. ans, que Bartholomeus Torrinus, dans son *Parnassus Triceps*, imprimé à Turin en l'année 1657. dans la page 304. au Tit. *De Oppugnatione*, dit, *No's Telescopio ex nupera Patris Rheita inventione muniti ; ultra quatuor milliaria, diu nocturne, sine contradicto, aut Grphis, legendum dabitur, quod amico velis significare ; hostis verò circumstans non percipiat.*

Les Binocles du Pere Rheita estoient si connus en Allemagne, que le R. P. Schot, Jésuite, dans le premier Tome de son Livre intitulé *Magia universalis Naturae & Artis*, imprimé en l'année 1657. en fait plusieurs Chapitres. Le premier est dans la page 493. *De Telecopii Binoculi origine, ejusque Authore.* Dans ce Chapitre il dit

hautement, *Anthonius igitur Maria de Rheita*, *vir eque religiosus ac doctus, mihi que familiariter notus.... alterum socium Tubo monoculo adiunxit, & quidem fælicissimo ausu, fæliciorique successu, ut mecum fater coguntur quotquot ejus rei experimentum sumpserunt ; talis quippe inter hunc & priorem est differentia, qualis esse communiter soles in se Monoculum & Binoculum hominem.*

Le même Autheur, dans le Chapitre *De insignibus hoc tempore Telescopiorum Artificibus*, dans la page 496. dit, *Ioannes Vvisel, Augustae Vindelicorum, instructus à Rheita, facit tubos, tam Monoculos quam Binoculos.* Enfin parlant encore du P. Rheita, il ajoute, *non tantum in ea arte excellit, eamque scriptis tradidit, sed alios etiam, cum*

*Extraordinaire
humanissimus sit, sine invidia non
paucis communicavit.*

Les Binocles du Pere Rheïta estoient tres - connus en l'année 1660. puis que le P. Baltazar Conrard Jésuite, dans une Lettre écrite de *Glacia* le 7. Janvier 1660. & rapportée par le P. Gaspar Schot dans la 857. page de son *Technica curiosa*, imprimé en 1664. porte ces termes , *De distantiis ob-
jectorum per tubum metiendis, sine
dubio Rheïta Capucinus id voluit ten-
bare per tubum duplicatum. Voco eum
per quem uterque oculus hominis simul
& sensu transpicere potest.*

Les Binocles du Pere Rheïta, & leur construction, estoient choses si connuës dans toute l'Europe, que le R. P. André Tacquet Jésuite, l'un des plus doctes Ma-

thematiciens du siecle , parlant
du P. Rheïta , dans la 313. page
Astronomia lib. 7. num. 37. imprimé
à Anvers en 1668. dit hautement,
Constat hunc Virum multum opere in
tubis concinnandis posuisse.

Les *Binocles* du Pere Rheïta
estoirent si connus en Allemagne,
qu'en l'année 1668. M^r Dalencé,
à présent Secrétaire du Roy, étant
à Visbourg , reconnut par mille
expériences la bonté d'un Binoc-
cle de 14. pieds de longueur, que
M^r l'Electeur de Mayence luy
avoit prêté.

Les *Binocles* du Pere Rheïta
estoirent tres-connus dans toute
l'Europe , puis que le R. P. De-
chales , Jésuite , dans le second
Tome de son *Mundus Mathematicus*, imprimé en l'année 1674. dit

L iiiij

dans la 673. page , Pater Rheita insigne Telescopium Binoculum circumferebat, cuius longitudo erat decem circiter palmorum. Et comme le R. Pere Dechales estoit sçavant , il enseigna leur construction en peu de mots : Les-voicy dans la page 672. *Fiant igitur duo Telescopia omnino similia , quae conjungantur ita ut sint sibi invicem paralleli , & distent cùdem quâ oculi distantiam . Duo ita posse illa disponi , ut uterque oculus unicum objectum videat..... Expertus sum in Telescopio duorum pedum , & certum est , distinctius incomparabiliter & majus , & vicinus objectum apparere ; & quod mirum est , non duo Telescopii gemini foramina videbantur , sed unicum , &c.*

Nonobstant toutes ces anciennes

nes & authentiques preuves de l'ancienneté des *Binocles*, l'Auteur des *Visions Parfaites* de l'an 1681. nous veut faire acroire qu'il en est l'Inventeur, & nous dit, *Da mihi Iudicem qui mihi credas, & ego convincam*; mais les Scavans n'ont pas ajouté plus de foy où il se fait Juge de sa propre cause, qu'au R. P. le Moyne, lequel dans une affaire où il n'avoit point d'intérêt, en l'année 1666. dans la 496. page de l'*Art des Dévises*, a écrit en termes tres-formels, & mesme réitérez, *Que l'invention du Telescope est due à M^r Hugens de Zulichen.*

*De la Proportion précise du Verre
Objectif au Verre Oculaire.*

Pres la bonté de la matière & du travail du Verre Objectif, & sa juste ouverture , il faut encore que la longueur de son Foyer solaire soit dans une déterminée Raison avec la longueur du Foyer de son verre oculaire , afin que la Lunete fasse voir avec clarté & distinction l'apparence de l'objet , le plus augmentée qu'il est possible. Le P. Scheiner a cru que l'on ne pouvoit déterminer que par expérience , la Raison que doit avoir l'oculaire à son objectif.

Petrus Borellus , dans son Livre *De vero Telescopii inventore*, impr.

mé à la Haye en 1655, apres avoir dans la 11. page nommé *Chorez*, & le R. P. *Rheïta* entre les plus illustres Scavans, qui avec Messieurs *Hevelium Polonois*, Guillaume *Menard*, Estienne *Bressieux de Grenoble*, & *Chalamon Conseiller au Parlement d'Aix*, ajoute qu'autrefois M^r *Ferrier d'Auvergne* fit à M^r *Descartes* une Lunete *decem pollicum, quo ex quatuor lencis pollicem aquare herbula videbantur.* Je crois que ces pouces valoient des pieds.

Le R. P. *Rheïta*, dans son *Oculus Enoch & Eliae*, imprimé en 1645. n'ayant peut-être pas fait réflexion qu'à mesure que les Lunettes sont plus longues, on doit augmenter la Raison de son objectif à son oculaire, afin qu'elle

augmente davantage l'apparence de l'objet , & toujours avec clarté & distinction , donna dans une longue Table la même proportion de 40. à 1. de tous les verres objectifs à leur oculaire ; ainsi les plus longues Lunettes n'augmenteroient que 40. fois l'apparence de l'objet , de même que la Lunete d'un objectif d'un pied Romain de Foyer , auquel il donnoit un oculaire , dont la longueur du Foyer n'estoit que de 5. parties d'un pied Romain ; & à un verre objectif de 40. pieds il donnoit un verre oculaire d'un pied. Cette grande Lunete aurroit le seul avantage de faire voir l'objer 746496. fois plus éclairé , à cause de 14. pouces & demy d'ouverture de l'objectif de 48.

pieds , laquelle contient autant de fois 64. qui est le quarré de huit lignes de diamètre , qu'on donne au plus excellent verre objectif d'un pied , & personne n'ignore que les surfaces des cercles sont entre elles comme les quarrez de leurs diamètres .

Je n'ay trouvé bonne cette proportion de 40. à 1. que pour l'objectif de trois pieds & demy de Foyer , ou de 480. lignes , auquel je donne un oculaire de 12. lignes & 4. cinquième , qui augmente 40. fois l'apparence de l'objet . C'est pourquoy dans mon Livre de la Nouvelle Sience de la Nature & Présage des Cometes , imprimé à Lion en l'année 1665. j'écrivis dans la page 486. les termes suivans , *Puis qu'un verre oculaire , sans*

plus il est d'un moindre Focus , tant plus il agrandit l'apparence des objets , en la rendant en échange plus troublé , il faut garder certaine proportion entre les Focus des verres , laquelle proportion ne consiste point icy en une rigueur de Mathematique , puis qu'elle commence d'estre bonne depuis un jusques à trente - cinq & quarante . C'est à dire , que si le Focus du verre oculaire est d'un pouce , le Focus du verre objectif doit estre de trente - six jusques à quarante pouces . Et dans la page 497. je parle en ces termes , Toute la perfection de nos grandes Lunettes consiste en quatre verres ; un objectif & trois oculaires , lesquels oculaires peuvent aussi tous trois estre d'un même Focus . Le Graculus perpétuel de Phédre , a dit douze années apres moy la

mesme chose dans la 140. page de sa *Vision parfaite*, imprimée en l'année 1677. Voicy ses termes, *Pour monter l'oculaire de quatre verres convexes, qui redressent excellem- ment l'espece tres-augmentée & tres- distincte pour servir aux objets de la terre, les trois derniers verres peu- vent bien estre tous trois égaux, & estre en proportion avec leur objectif, comme 1. à 36. 38. ou 40. au plus.* Le Lecteur jugera par ces termes, combien il a scû exactement copier en l'année 1677. ce que j'ai vois publié en 1665.

M^r Hevelius, dans la 11. page de la *Selenographie*, imprimée en l'année 1646. apres avoir remarqué que si le verre oculaire est trop aigu, c'est à dire de trop petite longueur de foyer, l'appa-

rence de l'objet est fort augmentée, mais qu'elle paroist trouble, sombre & peu éclairée ; & au contraire, si l'oculaire est trop obtus, c'est à dire de trop long Foyer, l'apparence de l'objet est fort claire & distincte, mais peu augmentée, se contente de dire, *Media quedam proportio harum lensium est eligenda, quam usus & quotidiana experientia unumquemque docabit.*

Ce dire de M^r Hevelius me porta en l'année 1652. estant pour le service du Roy au Fort de l'Ecluse sur le Rhône, à reconnoître pas expérience mille fois réitérée, le verre oculaire convexe le mieux proportionné à son objectif, pour voir l'apparence des objets dans la plus grande aug-

mentation possible , accompagnée de la distinction des parties, & d'une admirable gayeté de lumiere, & clarté.

Le verre objectif de la plus courte de mes Lunetes d'épreuve, avoit 5. pieds, ou 60. pouces, ou 720. lignes de longueur de Foyer solaire , & avec 18. lignes d'ouverture , & son oculaire de 14. lignes de longueur de Foyer solaire, faisoit paroistre l'objet tres distinct & bien éclairé , en augmentant 51. fois & 3. septième l'apparence naturelle du Diamètre de l'objet , parce que les 14. lignes du Foyer de l'oculaire sont autant de fois contenues dans les 720. lignes du Foyer de l'objectif.

Le verre objectif de la plus lon.
Q. d'Avril 1684. M

gue de mes deux Lunettes d'épreuve avoit 20. pieds ou 120. pouces ou 1440. lignes de longueur de Foyer solaire , & avec deux pouces de diamètre d'ouverture , & son oculaire de 18. lignes de longueur de Foyer solaire, augmentoit avec clarté & distinction 80. fois l'apparence naturelle du diametre de l'objet , parce que 18. est contenu 80. fois dans 1440.

De la proportion des verres de mes deux Lunettes tres excellentes , j'ay tiré geométriquement la proportion des verres pour toutes les autres Lunettes.

THEOREME.

*Comme la longueur de 250. lignes
Est à la longueur de 14. lignes.*

Ainsi la longueur de 1800. lignes, plus la longueur du Foyer solaire du verre objectif réduite en lignes,

Est à la longueur requise du Foyer solaire de son verre oculaire.

Pour bien demontrer & bien comprendre ce Theoreme, voyez la premiere Figure de la Planche VII. Supposons avoir porté sur la ligne indéterminée ♡ Y depuis A en B 720. lignes, longueur du Foyer du verre objectif de la plus courte de mes deux Lunettes fondamentales, & avoit élevé la perpendiculaire B C de 14. lignes, longueur du Foyer de son verre oculaire.

Supposons aussi d'avoir porté sur la même ligne depuis A en D la longueur de 1440. lignes du Foyer solaire du verre objectif

M ij

de la plus longue de mes deux Lunettes fondamentales, & avoir élevé la perpendiculaire $D\ E$ de 18. lignes longueur du Foyer solaire de son oculaire.

Suposons encore la ligne droite indéterminée $\not\parallel C. E Z.$ tirée par les points $E. C.$

Il faut en premier lieu connoître en nombres la ligne $\not\parallel A.$ Pour cet effet supposons la ligne $C. F.$ parallelle à la ligne $B. D.$ Donc $C. F. 720. D. F. 14.$ & par conséquent $F. E. 4.$

Les triangles rectangles $E. F. C.$ & $E. D. \not\parallel$ sont équiangles. Donc par la 4. du vi. d'Euclide, ils ont les costez proportionnels, donc par analogie.

$$E F. F C :: E D. D \not\parallel$$

$$4. 720 :: 18 324.$$

Donc $D \frac{1}{2} 3240 - DA 1440 = A \frac{1}{2}$
1800. Donc $A 1800 \times AB 720$
 $= B 2520.$

PROBLEME.

Estant donné un verre objectif de 15. pieds, ou 180. pouces, ou 2160. lignes de longueur de Foyer solaire, trouver la longueur du Foyer solaire de son verre oculaire. Voyez la *Figure 2.*

Supposons avoir porté depuis *A.* en *G.* la longueur de 2160. lignes, & avoir élevé la perpendiculaire *G H.* elle sera la longueur requise, que vous connoîtrez par cette analogie.

$\frac{1}{2} B. BC \dots \frac{1}{2} G. GK.$

2520. 14..3960. 22.

Ou par cette autre Analogie.

$\ddagger D. D E .. \ddagger G. G K.$

$3240. 18 .. 3960. 22.$

On peut encore avoir la même longueur $G K$. par cette Analogie
Fig. IV.

$B D. F E .. B G. H K.$

$720. 4 .. 1440. 8.$

Donc $B C. 14 \ddagger H K. 8. G H = 22.$
lignes, longueur du Foyer du verre oculaire pour le verre objectif de 15. pieds de Foyer.

Divisez $A G. 2160.$ longueur du Foyer du verre objectif de 15. pieds, par $G H. 22.$ longueur du Foyer de son verre oculaire, l'exposat sera 98. $\ddagger 1.$ onzième. Donc par cette Lunete, la veüe artificielle du diamètre de l'objet sera avec distinction & clarté 98. fois plus grande que l'apparence du même diamètre de l'objet par

la veüe naturelle ; & la surface du mesme objet paroistra augmentée du moins 9604. car les surfaces des Bazes des cones visuels estant des cercles, elles sont entre elles en Raison doublée de leurs diamètres ; c'est à dire, comme les Quarrez de leurs diamètres, *par la 2. proposition du douzième Livre d'Euclide.*

Par la mesme voye des triangles proportionnels, vous trouverez qu'à un verre objectif de 20. pieds de foyer, il faut un oculaire de 20. lignes de foyer, avec lequel l'apparence du diamètre de l'objet, augmentera 110. fois & 10. treizièmes.

Que si au mesme verre objectif de 20. pieds de foyer, vous donnez un oculaire trop foible,

c'est à dire trop obtus, ou de trop grande sphéricité & longueur de foyer, comme par exemple de 5. pouces, ou 60. lignes, la Raison des foyers de ces deux verres estant comme de 48 à 1. l'apparence du diamètre de l'objet n'augmentera que 48. fois. C'est pourquoy si l'objet est fortement illuminé, comme la Lune, Vénus, Mars, Périgées, &c. Si vous n'étrezisez par un carton d'une ouverture moindre de trois pouces de diamètre, qui est celle que doit porter avec distinction ce verre de 20. pieds, s'il est d'un travail exquis; la trop grande lumière ébranlant fortement les fibres de la Retine, leurs Voisines s'en ressentent, & la vision ne peut estre distincte. De plus,

le

le trop de lumiere offense la Re-
tine , laquelle estant trop échau-
fée & rarefiée , resserre beau-
coup l'ouverture de la prunelle ,
& les parties de l'œil estant dans
une situation violente , la vision
ne peut estre distincte ny ferme ,
& on ne peut observer agreable-
ment , ny pendant un temps su-
fisant , si par des anneaux de car-
ton noir on n'étreſſit l'ouverture
de 3. pouces de ce verre objectif
proportionnellement à la force
de l'illumination de l'objet .

Comme un excellent verre ob-
jectif de 25. pieds de foyer , qui
doit porter trois pouces & qua-
tre lignes d'ouverture , suffit pour
faire toutes les observations des
Astres , en luy donnant un ocu-
laire bien proportionné . Vous

Q. d'Avril 1684.

N

trouverez par l'une des trois Analogies cy-dessus expliquées, que son oculaire doit avoir deux pouces & demy ou trente lignes de longueur de foyer solaire, & que cette Lunete augmentera avec clarté & distinction 120. fois le diamètre de l'Astre, & par conséquent 144000. fois son disque.

Par les mêmes voyes, vous trouverez pour un objectif de 30. pieds, un oculaire de 34. lignes, qui augmentera 127. fois le diamètre de l'Astre.

Pour un objectif de 35. pieds, un oculaire de 38. lignes, qui augmentera 132. fois & 12. dixième.

Pour un objectif de 40. pieds, un oculaire de 42. lignes, qui augmentera 137. fois & 1. septième.

Pour un objectif de 45. pieds,
un oculaire de 46. lignes, qui
augmentera l'apparence du dia-
mètre de l'astre 140. & vingt
troisièmes.

PROBLEME.

*Par les mesmes voies des Trian-
gles proportionnels, vous trouverez
la longueur du Foyer du verre ocu-
laire, pour tout verre objectif, dont
la longueur du Foyer est au dessous de
dix pieds. Voyez la Figure III. de
la Planche VII.*

Ainsi estant donné à un ob-
jectif de 7. pieds ou 84. pouces
ou 1008. lignes, pour trouver son
oculaire.

Supposez avoir porté depuis
A. en L, la longueur de 1008. li-

N ij

gnes, ou depuis *B.* en *L.* 288. lignes, & avoir élevé la perpendiculaire *L M.* elle fera la longueur du Foyer de l'oculaire requis, que vous connoistrez en nombres par ces analogies.

Car $\frac{A}{B} = 1800$. $\frac{A}{L} = 1008$.
 $= \frac{B}{L} = 2808$. Donc

$\frac{B}{L} = \frac{A}{M}$.

$2520 : 14 = 2808 : 15$.

Divisez *AL* 1008. longueur du Foyer de l'objectif de 7. pieds par 15. & 3. cinquièmes, longueur du Foyer de l'oculaire, le quotient 64. & 8. treizièmes, indique que cette Lunete augmentera 64. fois & 8. treizièmes l'apparence naturelle du diamètre de l'objet.

Pour un objectif de 4. pieds, un oculaire de 13. lignes & 1. cinquième, qui augmentera par con-

séquent 43. fois & 7. onzièmes
les diamètres apparens des ob-
jets.

Pour un objectif de 3. pieds, ou
36. pouces, 432. lignes, un ocul-
aire d'un pouce ou 12. lignes &
2. cinquièmes, cette Lunete aug-
mentera par conséquent 34. fois
& 26. trenteunièmes, l'apparence
naturelle du diamètre de l'objet.
Voicy l'opération.

¶ B . B C . . ¶ N . N O .

2520. 14 . . 2232. 12. ¶ 2. 5^e

c'est à dire 2. cinquièmes de ligne.

Pour un objectif de 2. pieds
de longueur de Foyer solaire, un
oculaire d'onze lignes & 3. cin-
quièmes de Foyer, qui augmen-
tera par conséquent avec clarté
& distinction 24. fois & 24. vingt-
neuvièmes, l'apparence naturelle

N iij

150 *Extraordinaire*
du diamètre de l'objet.

Pour un objet d'un pied de longueur, un oculaire de dix lignes & 4 cinquièmes, qui augmentera par conséquent 16. fois & 4. onzièmes, avec clarté & distinction, l'apparence naturelle du diamètre de l'objet.

Méthode tres-facile, de faire tres-promptement, sans Tour, sans Ecuelles, & sans aucune Machine, les Verres Objectifs des plus longues Lunettes.

JE ne repéteray pas ici ce que je dis en l'année 1665. dans mon *Traité des grandes Lunettes*, qu'il est difficile de rencontrer des grandes lames de verre, ou fragmens

de Miroirs , dont une superficie soit bien plane : & encore plus difficile de rendre l'autre superficie parfaitement sphérique, particulièrement lors qu'il faut que ce verre plan convexe soit seulement d'une tres grande sphère, au dessus de 15. ou 20. pieds de longueur d'Axe.

Je n'examineray pas ici ce que l'illustre M^r Hooc, à présent Secrétaire de la Société Royale d'Angleterre , proposa en l'année 1666. dans sa docte & très curieuse *Micrographie* , pour travailler les Verres de toute longueur de Foyer.

Je ne rapporteray pas ici les deux Machines pour travailler les Verres Coniques, que M^r Hevelius publia en l'année 1673.

N iiii

Je n'interpréteray pas icy le *Circinus sphæricus pro Telescopiorum Lentibus tornandis & poliendis*, de M^r Campani, imprimé à Rome en 1677. dédié à nostre grand Monarque , le Dieu Mars de ce siècle.

Vous trouverez icy en la Cartelle, Fig. I. la construction d'une tres-petite machine , & de peu de coust , pour travailler la convexité des verres objectifs d'un tres-long & déterminé Foyer solaire Elle consiste en un bois. bien , fort & épais , & creusé bien sphériquement , qui soit par exemple segment d'une sphère de 10. pieds d'axe.

La piece H. doit estre un seg-

ment solide de la mesme sphere; la Barre *K M.* est une partie de l'axe; *M.* est la Molete, au dessous de laquelle est le verre v. bien cimenté, &c.

Tout cela sont Machines; & outre la difficulté de leur construction dans la précision requise, l'Ouvrier ne peut empêcher que la Lame de verre estant mince, ne ploye pas dans le travail, & qu'estant détachée du ciment, ne fasse ressort, & ne change sa figure; que si la lame du verre est suffisamment épaisse pour résister au travail, elle aura été surchargée à la Fournaise; ainsi elle aura différens lits, &c.

La maniere suivante, qui est par la chaleur du feu, est mille fois plus facile, & plus sûre. Elle

a encore cet avantage , qu'on peut tout à la fois faire plusieurs verres objectifs , même pour les plus longues Lunettes , de 10. 20. 30. 50. & 100. pieds de longueur.

Le R. P. Pardies , si célèbre Professeur des Mathématiques au Collège de Clermont , n'ayant témoigné avoir admiré ma Clepsydre hermétique ment scellée à Jet d'eau perpétuel , chez M^r Hubin , Emailleur Ordinaire du Roy , qui l'exécuta en Verre il y a douze ans , ainsi qu'elle fut depuis encore décrite dans le *g. Journal des Scavans* du Lundy 11. May 1676. me demanda si ce que j'avois écrit en l'année 1665. dans la 489. page de mon *Traité de la façon de faire les grandes Lunettes à 3. & à 4. verres convexes* , c'est à dire si le

moyen d'avoir tout à coup les verres convexes , à la réserve du poly , en prenant dans le creuset de la Verrerie , la matière du verre avec des tenailles creuses, m'avoit réussi. Je luy dis que je n'estois pas content de mon expérience ; mais que par tout on pouvoit par le moyen du feu, faire facilement les verres objectifs des plus longues Lunettes, sans travailler leur surface sphérique. Ce R. P. qui estoit doué d'un esprit sublime & penetrant , eut bien-tôt pensé à ce moyen. Voyez comme il s'en expliqua en 1673. dans la 143. page de *la Statique*. Apres avoir remarqué que les surfaces étendues horizontalement se courbent & se font convexes en bas; Il ajoute , Peut-estre que cecy seroit

de quelque utilité pour les Lunettes, car l'on pourroit par ce moyen faire des Verres Elliptiques, & Hyperboliques, ou Paraboliques : Sans doute, ajoute-il, plus aisément, & peut-être plus exactement que par les autres inventions qu'on a essayées jusques ici. Car si apres avoir posé bien horizontalement une glace bien polie, & assez mince, sur une plaque de fer percée en rond, on trouvoit le moyen de souffler dessus avec violence, en faisant venir le souffle d'un petit trou d'en haut, tandis qu'avec la flamme on fondroit le verre pardessous. On donneroit à ce verre à-peu-prés la figure Elliptique, qui feroit un Miroir admirable pour un Microscope. Que si au lieu de souffler pardessus, on trouvoit le moyen de succer avec violence pardessous, le verre prendroit à-peu-

prés la figure Hyperbolique. Quand on trouveroit toutes ces souffleries autant difficiles que la grande soufflerie pour faire l'or, les verres qui en proviendroient seroient inutiles. Car cet Autheur n'a pas fait réflexion que *la flame fondant*, comme il dit, *le verre pardessous*, y mesleroit sa fumée ; & de plus cette superficie abaissée seroit irrégulière, à cause de l'irrégularité de sa flamme, & de sa force ; & de plus, cette superficie seroit toute scabreuse, & par conséquent il seroit du moins autant difficile qu'auparavant à luy donner la figure requise, avec un beau poly. Cet Autheur ne dit pas un mot de la nature de l'autre surface du verre, qui sera creuse. Devoit-il ignorer qu'un

158 *Extraordinaire*
verre qui a ses deux surfaces pa-
ralleles ou concentriques, ne pro-
duit aucun effet ? Supposant en-
core, que la figure Elliptique,
ou Hyperbolique, ou Paraboli-
que , peut servir aux verres des
Lunetes, pour réunir également
les rayons émanez des points la-
téraux de l'objet , l'autre surface
doit-elle pas estre sphérique? &c.
Voicy donc

*La véritable Maniere de faire
les Verres Objectifs des plus
longs Telescopes.*

SOit proposé pour exemple,
à faire un Verre plan - con-
vexe de 50. pieds de longueur de
Foyer solaire. Puis qu'un excel-
lent verre de 50. pieds de Foyer,

doit souffrir avec distinction de l'apparence des objets, une ouverture de 57. lignes ou de quatre pouces & trois quarts de diamètre. Coupez du débris d'une glace de miroir, une rondelle *A.* *Fig. I.* qui ait environ 5. pouces & demy de diamètre. Tracez avec la pointe d'un diamant, mis à une jambe du compas, la circonference d'un cercle qui ait pour le moins 5. pouces de diamètre. Ayez un cilindre creux de fer ou de fonte, ou du moins de terre à Potier, de 2. ou 3. pouces de hauteur, & du moins de 5. pouces de diamètre en son ouverture, comme on voit en la *Figure II.* Ce cilindre doit estre coupé sur le tour bien perpendiculairement sur son axe, comme

on voit dans son profil *Fig. 3. & 4.* Mettez vostre cilindre sur une pierre à feu , ou sur une lame de fer, ou rondelle de fonte bien unie & bien mise à niveau ; apres quoy mettez vostre verre *A.* cōme pour couvercle sur le cilindre creux, *Fig. 3. 4. & 5.* en sorte que son centre soit sur l'axe ; ce qui arrivera lors que le cercle tracé avec la pointe de diamant sur le verre, conviendra avec le cercle du creux du cilindre. Couvrez le tout du moufle ou pot de terre *Fig. 5.* qui apuyera sur la rondelle de métal , mettez du sable bien lavé tout autour de la jointure, & puis de cendres , sur lesquelles mettez tout autour & pardessus le moufle, des charbons qu'allumerez , & lairrez éteindre le feu

de soy-mesme, & refroidir le tout. Suivant le degré de feu , vostre verre sera plus ou moins affaissé, & la surface convexée sera pardessous , & la creuse ou concavée , pardessus , comme en la Fig. VI. Applanissez par le travail la surface qui estoit creuse & enfoncée, & vous aurez vostre verre objectif plan convexe en estat de de servir dans la Lunete.

Nota, Qu'un plus grand degré de feu fera que le verre s'affaissera davantage , & ra courcira par conséquent la longueur du Foyer.

2° Qu'il est par conséquent moralement impossible d'assurer de quelle longueur sera vostre verre au sortir du fourneau.

3° Que si vostre verre n'a pas bien porté à niveau sur le cilin-

Q. d'Avril 1684.

O

dre , il aura comme deux Foyers , & doit par conséquent estre rentré.

4° Qu'en applanissant la surface concavée , on peut décentrer le verre.

5° Qu'il faut éviter en le poussant de longueur pour l'applanir , qu'il ne reste des rayes longues sur sa surface plane.

Ce Secret d'avoir des Verres Objectifs pour les plus grandes Lunettes , est sans dépense. Les Curieux pourront se satisfaire par leur propre expérience. Et pour leur donner un témoignage authentique du bon succéz de cette Méthode , je me contente de nommer icy l'illustre *M^r Gallet* , Prevost de S. Syphorien d'Avignon , très-connu & estimé des

dre , il aura comme deux Foyers , & doit par conséquent estre rentré.

4° Qu'en applanissant la surface concavée , on peut décentrer le verre.

5° Qu'il faut éviter en le poussant de longueur pour l'applanir , qu'il ne reste des rayes longues sur sa surface plane.

Ce Secret d'avoir des Verres Objectifs pour les plus grandes Lunettes , est sans dépense. Les Curieux pourront se satisfaire par leur propre expérience. Et pour leur donner un témoignage authentique du bon succès de cette Méthode , je me contente de nommer icy l'illustre *M^r Gallet* , *Prevost de S. Syphorien d'Avignon* , très-connu & estimé des

plus grands Astronomes, qui m'a assûré y avoir réussy. Son témoignage suffit, car il en vaut un cent d'autres parmy les Doctes.

COMIERS, Prevost de Ternant,

On donnera la suite de ce Traité dans les suivans Mercures Extraordinaires.



O ij

SS2S:SS22SS:2S22SS

*SENTIMENS
sur toutes les Questions du
XXV. Extraordinaire.*

Si la simple Estime est préférable à l'Amour, entre deux Personnes qui se doivent épouser.

DE l'estime on passe à l'amour,
Quād l'un & l'autre est légitime;
Mais rarement par un sage retour
De l'amour on passe à l'estime.



Cela se comprend aisément,
Tout ce qu'on estime est aimable;
Mais en amour il en est autrement,
Souvent ce qu'on aime est blâmable.



Il est vray que l'esprit, aussi bien que le cœur,

Peut se tromper sur le mérite;
Mais plus facilement il connoît son erreur,
Et cesse plûtoſt sa poursuite.



Quoy qu'il en soit, dans un bon Mariage,
Où le mérite seul doit faire l'union, •
L'estime sur l'amour doit avoir l'avantage,
Et ne pas écouter nostre inclination.

Si ceux qui nē sont point vrays
Amis , peuvent estre
Amans fideles.

J'Aprens , charmante Iris, avec étonne-
ment,
Que vous avez choisi Tircis pour vostre
Amant;
Tircis , l'ingrat Tircis , le plus lâche des
Hommes,
Et qui doit faire horreur dans le siecle où
nous sommes.
Croyez-vous que ce cœur si traître à l'a-
mitié,
Ne soit en vous aimât perfide qu'à moitié.

Et que pour vous l'amour change son caractère?

Quand on manque à la Sœur, on manque bien au Frere.

*On n'est dans cet état jamais lâche à demy,
On est perfide Amant, comme infidele Amy.*

Ce sont les mesmes Loix, ce sont les mêmes peines,

Et l'Amant & l'Amy portent les mêmes chaînes.

Tous-deux à leur devoir fortement attachez,

Tous-deux de la constance également touchez,

D'un véritable Amant, & d'un Amy fidèle,

Voila quelle doit estre & l'ardeur & le zèle.

Mais lors qu'à l'un ou l'autre on manque impunément,

On n'est ny bon Amy, ny véritable Amant.

S'il faut qu'à mon exemple, Iris, vous soyez sage,

Apprenez de Tircis l'infamie & l'ou-
trage.

Je veux bien à sa honte en faire le récit,
Et vous prouver par moy ce que je vous
ay dit.

Si-tost que je le vis, Iris, je le confesse,
Mon cœur prit pour ce Traître une forte
tendresse;

Il me charma d'abord, & dans ces pre-
miers feux

Je ne reconnus pas cet Esprit dangereux.
L'amitié m'eut bien-tost mis sous sa dé-
pendance.

Il obt apres cela toute ma confidence;
Maistre de mon esprit, de mon cœur, de
mon bien,

Je devins son Amy, sans qu'il devint le
mien.

Ce Fourbe jusqu'au bout cacha son ar-
tifice;

Il feignit de m'aimer, de me rendre ser-
vice;

Et par defoibles soins me tenant dans l'er-
reur,

Je crus innocemment estre seur de son cœur.

Mais lors que la fortune eut traversé ma vie,

L'Ingrat craignit les maux dont elle fut suivie;

*Et pour les éviter, il rompit tous les nœuds
Qui l'attachoient à moy, tant que je fus heureux.*

*Contre mille sermens d'une amitié jurée,
Qui me la promettoient d'éternelle durée,
Je la vis comme un songe en l'air s'évanouir,*

Et je la perdis même avant que d'en jouir.

Trop heureux mille fois, quand commençant de naître,

Si mon cœur prévenu l'eust laissé disparaître,

Sans chagrin, sans aigreur, & sans ressentiment;

Mais je croyois encor qu'il m'aimoit tendrement,

Foible & lâche panchant d'une ame trop sensible,

Qui toujours en aimant rend sa perte infaillible!

Tet

du Mercure Galant. 169

Telfut à mon égard vostre nouvel Amant.
Craignez à vostre tour un pareil traitem-
ment.

Toute vostre beauté, vos attraits, & vos
charmes,

Contre cet Inconstant seront de foibles ar-
mes.

L'amour a des dégoufsts que n'a pas l'a-
mitié,

Et ce cœur dégousté deviendra sans pitié.

O Dieu ! charmante Iris, prévenez cet
outrage,

Songez à quels malheurs cet amour vous
engage,

Evitez les dangers où je vous vois courir;

Tircis est un ingrat, pouvez-vous le sou-
friy?

Un infidele Amy, comme Amant ne peut
plaire.

Hé quel fond vostre cœur y peut-il jamais
faire?

Ecoutez mes avis pour la dernière fois.

Qui manque à l'amitié, qui viole ses
Loix,

Q. d'Avril 1684.

P

170 *Extraordinaire*
D'un véritable Amant, n'a point le ca-
raëtere,
Et doit estre bany de la Sœur & du Frere.
Si on peut avoir en même temps
de l'Ambition & de l'Amour,
sans que l'une de ces passions
affoiblisse l'autre.

De tous les Héros que l'amour
A soumis avec plus de gloire,
César, Jule César, doit bien paroître au
jour,
Comme le plus fameux qui soit dedans
l'Histoire.

(3)

Brave entre les plus grands Guerriers,
Et toujours couvert de Lauriers,
Contre Caton, contre Pompée,
Sa belle ame est toute occupée.
Cependant je me trompe ; il a d'autres
desirs.
Et tout brillant de gloire on l'entend qui
soupire.

Un noble orgueil l'anime, il prétend à
l'Empire;
Mais il soupire après l'amour & ses plai-
sirs.

¶

Hé-bien, auprès de Cleopatre
Il aura des momens plus doux.
César est amoureux ; la Reyne l'idolâtre,
Et ne l'expose point à des Rivaux jaloux.
Oùy ; mais l'ambition qui toujours le do-
mine,
Malgré tous ces plaisirs réveille son grand
cœur;
Puis qu'il a de Pompée entrepris la ruine,
Il renonce à l'amour, pour en estre vain-
queur.

¶

Que l'on me die en cet exemple,
Où l'amour est plus fort, où la gloire est
plus ample?
A ces deux mouvemens également soumis,
César comme il faut les assemble,
Vainqueur de ce qu'il aime, & de ses En-
nemis.

P ij

¶

*A son ambition il accorde l'Empire,
A son amour deux Reynes à la fois;
Mais ce qui fait que je l'admire,
C'est qu'il soumet l'Univers à ses Loix,
Lors que pour elles il soupire.*

¶

*On peut donc conserver deux fortes pas-
sions,
Et les tenir toujours dans la même ba-
lance,
Lors qu'à nos inclinations,
Elles ne font point violence;
Mais quand à nostre volonté
L'une ou l'autre devient contraire,
Ce seroit estre temeraire
De croire les tenir dans cette égalité.*

¶

*Et suivant cette Question,
Si l'on veut que sans préjudice
Nostre ame quelquefois unisse
Et l'amour & l'ambition,
Il faut que la Nature y concoure avec elles;
Et pour lors la sagesse & le tempérament*

Dans cette union mutuelle
Les conservent parfaitement.

Sur l'Origine de la Poësie.

ON dit que la source des Vers
Vient du Maître de l'Univers,
Et que la Poësie est dans son origine
Un saint antouiasme, une fureur divine.
Ovide a crû qu'un Art si charmant & si
doux
N'estoit autre qu'un Dieu qui résidoit en
nous.
Et l'Orateur Romain, que dans la fan-
taisie
Comme un souffle divin entroit la Poësie;
Que ce noble transport ne venoit que des
Cieux,
Et que c'estoit enfin le langage des Dieux.
Je ne m'étonne plus, qu'Apollon dans la
Fable
Ait esté l'Inventeur de cet Art admirable,
Et que Jupiter même ait de nombres di-
vers

*Réglé la Poësie, & composé les Vers;
 Puis que le Souverain de toute la Nature
 Echauffa les Hébreux d'une flâme si pure,
 Lors que jadis Moïse animé par sa voix,
 Chanta si dignement & sa Gloire & ses
 Loix;*

*Lors que David charmé de toutes ses mer-
 veilles,*

*Par ses divins accens enchaînoit les oreilles;
 Et lors que Salomon dans ses Chants
 amoureux*

*Surpassa les Latins, les Grecs & les Hé-
 breux.*

*Mais je n'ay ny le temps, ny la voix assez
 forte,*

*Pour pousser plus avant un Discours de la
 sorte.*

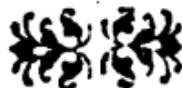
*Aux Poëtes fameux je laisse ce sujet,
 Dont ces Vers seulement serviront de
 projet;*

*Et me réserve enfin à discourir en Prose
 Sur cette Question qu'aujourd'huy je pro-
 pose.*

R E' P O N S E
Sur l'usage du Chapeau.

*G*alant Critique du Chapeau,
*V*ous ne dites rien que de beau,
*E*t de bonnes raisons vous apuyez la chose.
*P*uis que vous souhaitez sur ce Sujet nou-
veau,
*Q*ue chacun librement son sentiment pro-
pose,
*J*e suis de vostre avis tout net,
*E*t contre les Chapeaux j'opine du Bonnet.

DE LA FEVRERIE.



P iiiij



DE L'ORIGINE
DES JEUX.

O Vous qui ne passez le temps
 Qu'à rechercher vos passetemps,
 Jouant à quitte, ou bien à double,
 Sans vous embarasser du trouble
 Qui suit inévitablement
 Le jeu, ce cher amusement,
 Du moins quand on a fait sur table
 Une perte considérable
 Qui vide la bourse & la main,
 Et remplit l'ame de chagrin;
 Permettez qu'en ce lieu je fasse
 Dans le langage du Parnasse
 La fidelle Relation
 De la premiere Invention
 Des jeux, en ce temps où des choses

On cherche la source & les causes;
Certes Mercure fait fort bien
De nous fournir cét Entretien.

Il est parlé chez Herodote,
Ecrivain qui par fois radote,
Quoy qu'assez bon Historien,
Que cét au Peuple Lydien
Qu'il faut rapporter l'origine
Des feux, car en temps de famine
Ce Peuple pressé de manger,
Et n'ayant pas de quoy gruger,
Ny de quoy chasser la colere
De son affamé mézentere,
Qui commençoit déjà dit-on
A s'expliquer en Bas-Bretom
S'avisa (*Vision Comique*)
De mettre le Jeûne en pratique.
Ainsi donc, ces Gens là jeûnoient,
Puis le lendemain ils mangeoient ;
Mais le jour de leur abstinence
Se passoit en feux comme en dance,
Et le jour qu'ils ne jouoient pas
Se passoit à faire un repas,
Et c'est dans cette alternative

Que chacun d'eux crooit Qui vive?
C'est du regne du Prince Athis
Qu'en usage le Ieu fut mis.

On rapporte de Palamede,
Prince Grec & non Prince Mede,
Des Jeux de Cartes & de Dez,
Dont tant de Gens sont obsedez,
Et qui desolent tant de bourses,
Qu'il trouva leurs premieres sources,
Et deterra l'invention
Etant au Siege d'Ilion,
Ilion Ville tres-Illustre,
Dont la Guerre abbatit le lustre,
Et mit en feu les batimens,
Aprés un Siege de dix ans,
Par la Politique maudite
D'un certain Transfuge hyppocrite.
En effet comme les Soldats
Tous les jours ne se barroient pas,
Pour desennuyer la milice
Qui sans employ s'adonne au vice,
Et se per par l'inaction,
On les mit comme en faction
Dans des Jeux, ce qui d'ordinaire

Est propre à Gens qui n'ont que faire,
Et qui sont ravis en tout lieu
De s'ébatre ; En effet le Jeu
Est une espece de bataille ;
On y va d'estoe & de taille,
Et chacun y fait de son mieux
Pour se rendre victorieux,
Par justice vindicative,
Et mesme souvent il arrive,
Dont force Gens restent surpris,
Que celuy qui prenoit est pris.

Iuste Lips en ses Saturnales,
Qui peuvent passer pour Annales,
D'un style plein d'entendement,
Nous a décrit exactement
Les combats des Amphitheatres,
Où tant de Peuples Idolâtres
Sousmis à l'Empire Romain,
Alloient d'un spectacle inhumain
Avec beaucoup de complaisance
Admirer la magnificence,
Se faisant (quelle impieté)
Un plaisir de la cruauté,
Un Jeu d'une action barbare ;

Et ce n'est pas chose fort rare
 De voir tant de saerez Docteurs
 Déclamer contre les Acteurs
 De ces sanglantes Tragedies
 Qui finissoient par Incendies;
 Car après qu'on avoit longtemps
 D'un détestable passetemps
 Repù sur la cruelle Arene
 Les yeux d'une Troupe inhumaine:
 Sur un Bûcher pyramidal
 Composé d'un bois de sandal,
 Dont on faisoit maintes buchettes,
 On posoit les corps des Athletes,
 Ces Gladiateurs enragez.
 Qui s'étoient l'un l'autre égorgez.
 Voila le Jeu diabolique
 Qui jadis étoit en pratique.

On a vu dans l'Antiquité
 Des Jeux de toute qualité,
 Pour amuser l'esprit des Hommes
 Comme encore au temps où nous sommes.
 Il en faut nommer quelques-uns
 Des plus connus, des plus communs;
 Les Neméens & les Istmiques,

Les Floraux & les Olympiques,
Ou toute la Gréce accourroit
Pour sçavoir qui le prix auroit;
Et qui pouvoit avoir la gloire
D'y remporter quelque victoire,
S'estimoit aussi grand Seigneur
Qu'un Monarque ou qu'un Empereur.
On a vû dans ces Jeux de Gréce
Des Meres mourir d'allegresse,
Voyant retourner leurs Enfans
Victorieux & triomphans,
Portant en teste une Couronne;
Tant il est vray qu'une personne
Qui possede l'impression
D'une excessive passion,
Peut, & sans mesme qu'elle y pense,
Expirer par sa violence.
Ainsi qui veut longtemps durer,
Doit ses passions moderer..

Des Jeux qu'on nommoit Olympiques,
Dint les Festes étoient publiques,
Et faisoient tante d'Admirateurs,
Cinq Freres furent les Auteurs,
Mortels hardis, Gens de prestance,

Gens de crédit, Gens d'importance,
 Gens bien faits, enjouez aussi,
 Qui se chargeoient peu de soucy,
 Car de soucis une fataille
 Ne peut payer un sol de taille,
 Et pour peu qu'on ait de chagrin,
 De folie on a plus d'un grain.
 Voila de l'humaine misere
 Le véritable caractère.
 Ces Freres ayant le bonheur
 D'estre tous de semblable humeur,
 Et d'avoir une ame assortie
 D'une exemplaire sympathie,
 Ietterent les beaux fondemens
 De ces grands divertissemens.
 Or ces cinq Freres, tous habiles,
 Reçurent le nom de Dactyles,
 Etant unis dans leur dessein
 Comme les cinq doigts de la main.

Au reste, à ces Jeux Olympiques,
 Plus agréables que Tragyques,
 Se transportoient de toutes parts,
 Hommes, Femmes, Jeunes, Vieillars,
 Filles, Gargons, Gens de pratique,

Gens de Robbe, Gens de Boutique,
Gens de cœur, Gens de Cabinet,
Gens propres à faire un Sonnet,
Une Elegie, une Anagramme,
Un Idille, ou quelque Epigramme,
Car chacun indiféremment;
Ayme le divertissement;
C'est là le poids que nous procure
Le panchant de notre nature.

Pour aller là de tous côtéz,
On trouvoit des commoditez,
Littieres, Machines volantes,
Bons Chariots, Chaises roulantes,
Des Carrosses bien suspendus,
Des Estafiers bien entendus,
De beaux Vêtemens de lounage
Pour soutenir son personnage.
Ajoutez à ce que je dis
Des Auberges à juste prix,
Où chacun sans grande dépense
Aloit ravitailler sa panse,
Et certainement sans cela
On n'auroit pu trouver pied-là,
Car sans provision de bouche—

L'Homme est plus morne qu'une souche.

Les exercices de ces Jeux

Si superbes & si pompeux

Où l'on n'épargnoit point la bourse,

Estoient & la Lutte & la Course,

Le Ceste, le Disque, & le Saut.

Disons ce que dire il en faut,

Pour en donner une notice

Qui les Curieux éclaircissent.

Le Ceste estoit certain combat

Qui se faisoit avec éclat,

Ou d'une fureur excessive

Qui passe l'imaginative,

Presens deux cens mille témoins.

On se battois à coups de poings,

D'où s'ensuivoient mille blessures,

Des yeux pochez, des meurtrissures,

De mortelles contusions,

Sans parler des confusions

Que recevoit dans sa défaite

Un pauvre miserable Athlette,

Qu'un Gantelet ensanglanté

Avoit vilainement gâté.

Le Disque estoit certaine Pierre,

Dont, & mesme par toute terre,
Un compas de juste grandeur
Avoit mesuré la rondeur.
Il estoit plat, il estoit large
Comme est d'un grand Livre la marge,
Bien plus étendu toutefois,
Il me semble que je le vois
Etant perché sur une selle,
Fait en maniere d'escabelle,
On le lâchoit un pied en l'air
Aussi haut qu'il pouvoit aler.
L'Auteur du traité des Couronnes
Dont l'Ouvrage en beautez foisonne,
En parle avec tant de bonheur,
Que j'y renvoie le Lecteur.

La Course estoit une carriere
Qui fermoit à double barriere,
Qu'on parcourroit de bout en bout,
Sans Juste à corps & sans Surtout,
Sans se charger de lourdes bourses;
Malheur à qui pour cette course
Qui devançoit les Aquilons,
Eut en les mules aux talons,
Il falloit courir sur la terre

Q. d'Avril 1684.

Q.

*Aussi vaste que le Tonnerre
 L'espace de douze cens pas,
 Sans témoigner que l'on fust las.
 Certes les Hommes Asmatiques,
 Les Gouteux, les Paralytiques,
 Et les foibles, n'avoient pas lieu
 De prétendre au prix de ce Jeu,
 Aussi dans les Jeux Olympiques
 On voyoit peu de Pulmoniques.*

*La Lutte estoit comme un duel
 Où par un effort mutuel
 Un gros Compere, un gros Athlette,
 Tâchoit au son de la Trompette,
 A force de reins & de bras,
 De jeter son Rival à bas,
 Sçachant que de cette victoire
 Dépendoit l'éclat de sa gloire,
 Et que sa réputation
 Se tiroit de cette action.
 Quand la force estoit inégale
 Dans cette Lutte martiale,
 L'un bientôt l'autre terrassoit,
 Et dessus son ventre passoit;
 Montrant par cette contenance*

Imperieuse à toute outrance,
Et fière s'il en fut jamais,
Qu'il estoit Maître du champ : mais
Quand égale étoit la partie,
Et si justement assortie,
Qu'aucun n'avoit rien d'arrêté
Qui put flater sa vanité,
Ou charouiller son insolence,
La victoire étoit en balance,
Et souvent même il arrivoit
Que bonnement on ne s'avoit
Dans un esprit tranquille & calme,
A qui des deux donner la Palme.
Parfois s'étant bien colletez,
Poussez, battus, frapez, heurtez,
On les voyoit tomber ensemble
Vainqueurs & vaincus ce me semble,
Sans pouvoir se rien reprocher,
Que s'ils pouvoient se racrocher
Par crocs en jambes & détorsez
Ils employoient toutes leurs forces
A refaire un nouveau combat
Dont le succez eust plus d'éclat.
Effectivement dans la suite

Q ij

*Si terrible estoit leur conduite,
Que ne pouvant se pardonner,
Ny même se décramponner,
D'un d'eux la vie estoit bornée
Avant le cours de la journée.*

*Pour ce qui regarde le Saut,
Les uns sautoient de bas en haut,
D'autres du haut en bas, n'importe,
Comme il plaisoit à la cohorte
De ces Barbons judicieux
Qui pour lors présidoient aux Jeux,
Et déterminoient par parcelles
Un certain nombre de semelles
Qui falloit remplir en sautant,
Et cela presque en un instant.
C'est-là qu'on montroit sa prouesse,
Et de ses membres la souplesse,
Car ce Jeu bien executé
Dépend tout de l'agilité
Il falloit passer par ces Piques,
Pour pouvoir aux Jeux Olympiques,
Parmy le monde & les Guerriers,
Moissonner beaucoup de Lauriers.
Ceux qui fondèrent près d'Oympe*

Ces Jeux, n'estoient pas Porte-quimpe,
Mais des Preux, des Demy-Héros,
Qui n'aimoient guere le repos;
Habiles dans l'Art de bien boire.

Leurs Noms sont couchez dans l'Histoire.
Les voix; mais n'en doutez pas.

Hercule, Peonée, Idas,
Le fort Jasius, Epimede,
Beau comme un second Ganimede,
Ces cinq Instituteurs des Jeux
Ont fait jadis bien parler d'eux.

Les Jeux Pithians ou Pithiques,
Qui passoient pour tres-magnifiques,
Furent instituez, dit-on,
Pour la défaite de Python,
Serpent craint comme le Tonnerre,
Qui désoloit toute la Terre.

Apollon en fut le Vainqueur,
En perçant ses flancs & son cœur
D'une Flèche bien acerée,
Qui fut heureusement tirée.
On se doit donner le loisir
D'honorer ceux qui font plaisir.

Les Jeux Neméens, dit l'Histoire,

*Se faisoient dans la Forest Noire,
 Au sujet d'un Lyon affreux
 Que vainquit le bras généreux
 D'Alcide, l'admirable Alcide,
 Guerrier sur tout autre intrépide,
 Que la Victoire pas à pas
 Suivit jusqu'au jour du trépass.
 Dans des peines inconcevables,
 Et des travaux infatigables.*

*Que diray-je des Jeux Floraux,
 Qu'annonçoient de jeunes Hérauts?
 Dans ces Jeux impurs & profanes
 On voyoit maintes Courtisanes
 Courir, le Flambeau dans la main,
 Au scandale du Genre Humain;
 Car elles parcouroient les Ruës
 Comme des Folles, toutes nuës,
 Avec des gestes indécens,
 Qui choquoient l'esprit & les sens.
 Flora, Courtisane fameuse,
 Et d'une beauté dangereuse,
 De qui la grande qualité
 Ne fut jamais la Chasteté
 Est celle qui fut l'Inventrice.*

La Patronne , & la Protectrice
De ces lubriques passetemps.
Après cela dans d'autres temps,
Ces spectacles d'incontinence,
Ces Jeux si remplis de licence,
Du' une Infame avoit établis,
Furent de tout point abolis,
Et l'on condamne leur memoire
Comme on condamne le grimoire;
Car qui ne condamneroit pas
Ce qui met l'honneur au trépas,
Ce qui blesse les yeux modestes,
Ce qui fait des effets funestes?
Pourtant on fit grace à Flora,
Comme Déesse on l'adora,
Et sous ce titre de Déesse
Elle eut des Autels dans la Grèce.
Mais voyez quelle illusion
Pour couvrir la confusion,
Et le deshonneur de sa vie,
Digne de pitié non d'envie,
Malgré ses impudiques mœurs,
On la fit Déesse des Fleurs,
Pour honorer cette femelle.

Sans doute moins bonne que belle,
 On établit des Jeux ruraux,
 De son nom appellez Floraux.
 Ces Jeux, où se trouvoit d'emblee
 Une fort nombreuse assemblée,
 Se faisoient au Mont Quirinal,
 Où maintenant maint Cardinal
 Visite la Maison Papale,
 Qui de Rome la principale,
 Loge aujourd'huy la Sainteté
 Où logeoit l'Impudicité.

Omettrons-nous les Jeux Istmiques,
 Jeux éclatans, Jeux pacifiques,
 Que l'on celebroit dans l'endroit
 De la Grèce le plus étroit,
 Où la terre est toute restringie
 Par deux mers auprès de Corinthe.
 Certain Heros de qualité
 Que respecta l'antiquité,
 Prince d'honnête portraiture,
 En fit la premiere ouverture.
 Ce Prince étoit de grand renom,
 Et Thesée estoit son vray nom,
 Cet invincible Roi, d'Athènes

Pour

Pour qui l'on a fait tant de Scènes,
Imitant les Arcadiens,
Inventa les Jeux Istmiens,
Pour honorer le Dieu Neptune,
S'imaginant que sa force
Sa Couronne & tout son terrain
Dépendoient de ce Dieu marin.
Aussi c'étoit sur le rivage
Que l'on jõoit son personnage,
Et que chacun à qui mieux mieux
Tâchoit de contenter les yeux
D'une celebre populace,
Qui venoit là prendre sa place,
Pour satisfaire avidement
Son curieux emportement.
Thesée au reste estoit un Homme
Qui valoit l'Empire de Rome
Pour sa bravoure & ses hantes faits.
Car il ne s'épargnoit jamais
Lors qu'il faloit livrer sa teste
Au péril de quelque Conquête,
Effuyer des travaux divers,
Purger de monstres l'Univers;
Aussi ne fit-on point scrupule

Q. d'Avril 1684.

R

De l'appeller second Hercule.
C'est ce Conquerant, (ce dit-on),
Dans la plaine de Marathon
Qui tua le Taureau de Gette
Qui mettoit par tout la disette.
C'est luy qui d'un Sanglier affreux
Dont les crocs étoient dangereux
Par une force sans seconde
Défit heureusement le monde,
C'est ce Monarque glorieux
Qui de son bras victorieux
Vainquit en Guerre des Bellone,
Le veux dire les Amazones,
Ces Guerrieres dont la fierté
Soutenoit l'extrême beauté ;
Puis prit leur Reine pour épouse,
Qui seule en valoit au moins douze.
Mais passons au Jeu des Echets
Peu connu des Porte-crochets,
Et tâchons d'avoir connoissance
De sa primitive naissance.
Ce Jeu nous vint des Indiens
Gens plaisans, grands Comédiens,
Faiseurs de tours de passe-passe

Bouffons de la premiere Classe,
Que Bacchus vainqueur terrassa.
Des Indiens ce Jeu passa
Aux Persans, Peuple d'humeur fiere,
Dont l'inclination altiere
Ne laissoit pas de temps en temps
De chercher de beaux passetemps.
De là ce Jeu vint en Europe
Séjourna chez le Prince Eutrope.
Puis visita les Othomans,
Idolâtres des Talismans ;
Quoy qu'il en soit, son origine
Merite bien qu'on l'examine.

Qui dans l'Histoire du passé
Se trouve tant soit peu versé,
Sur d'affurez témoins peut dire
Que dès le temps du haut Empire
Ce Jeu parut entre les mains
Des plus qualifiez Romains.
Chacun sçait par mer & par terre
Qu'Auguste au retour de la Guerre
A ce Jeu qui le délassoit
Son bel esprit divertissoit.
Autant en fit Muce Scevole

*Grand Augur, Homme de parole,
De qui toute l'Antiquité
Respecte la fidélité.*

*Le Triquetrac est du même âge;
Et Petrarque en blâme l'usage
Comme d'un ridicule employ
Qui n'a rien que d'absurde en soy.
Pour moy, je le trouve un peu sombre
Aussi bien que le feu de l'Hombre.*

*La Paume, ce feu violent,
Peu propre pour un Homme lent,
Estoit aussi du temps d'Auguste,
Empereur adroit & robuste.
Comme il avoit le bras nerveux,
Ce feu répondoit à ses vœux,
Et son adresse sans pareille
S'y faisoit connoître à merveille.
Il est des Gens de qualité
Douez de telle bableté,
Que quoy qu'on dise ou que l'on fasse,
Il n'est rien qui les embarasse.
On a beau les pousser à bout,
Leur esprit éclate par tout;
On a beau leur rompre en visière,*

Rien ne résiste à leur lumiere,
D'ailleurs amateurs des beaux Arts.
Tel fut le second des Césars,
Qui dans le Jeu comme à la guerre
Mettoit son Ennemy par terre,
Heureux en Guerre, heureux en Paix,
Toujours vainqueur, vaincu jamais.

On dit aussi que Marc-Aurelle,
Prince d'assez bonne cervelle,
Souvent au Jeu de Paume alloit,
Et qu'à la Paume il excelloit,
Faisant des coups d'aiz & de grille
D'une maniere si subtile,
Qu'un Tripot restoit enchanté
Des traits de sa dexterité.

Ayant touché les Feux profanes
Visitez par Aristophanes,
Il faut parler des feux sacrez
Au Dieu Tout-puissant consacrez.
Telle estoit jadis la démarche
De David dansant devant l'Arche,
Et jouant du Psalterion
Aussi doctement qu'Arion,
Et cela par une allegresse

R iij

Que luy suggeroit sa tendresse
 Et sa forte inclination
 Pour l'amour du Dieu de Sion.
 Michol, Princesse d'esprit mince,
 Ayant boufonné sur ce Prince;
 Dieu de son mépris irrité
 La punit de sterilité,
 Faisant voir par là qu'une Femme
 Doit toujours au fond de son ame
 Porter respect à son Mary,
 Pour montrer qu'il en est chéry.
 J'épuiserois tout un Volume
 Si j'abandonnois à ma plume
 La liberté d'articuler,
 De nombrer, & de calculer,
 Tous les feux dont jusqu'à notre âge
 Le monde a pratiqué l'usage,
 Et ceux-là mesme que l'amour
 De la Nouveauté, met au jour.

Petrarque, le sçavant Petrarque,
 Dans son Traité des Feux remarque
 Que c'est quelque monstre d'Enfer,
 A peu près comme Lucifer,
 Monstre d'orgueil & de malice.

du Mercure Galant.

109



*Monstre de ruse & d'avarice,
Qui le premier les inventa,
Dont ensuite l'homme il tenta,
Rendant son ame intéressée ;
Mais adoucissons sa pensée,
Et loin de tout déguisement
Declarons notre sentiment
Sans flater culotte ny juppe,
Qui souvent sont du feu la Duppe.*

*L'Homme de travail harassé,
Succombe, s'il n'est délassé
Par quelque passetemps honneste ;
Mais il se doit bien mettre en teste
Qu'il faut dans ce délassement
Bannir du Jeu l'attachement ;
Car si l'on en fait son étude,
Son charme, son inquiétude,
Sa totale application,
Ce n'est plus recréation,
C'est tremblement, gehenne, & tortures ;
Le Jeu dégenere en nature,
Et l'on n'a plus assez de cœur
De résistance & de vigueur,
A quelque Livre qu'on s'aplique,*

R iiij

*Quelque Morale qu'on pratique,
Pour combattre avecque succez
Ce que l'on aime avec exercez
Une habitude inveterée,
Rendant l'ame toute ulcerée.*

*I'exhorté avec soumission
Les Ioüeurs de profession,
De quitter l'humeur brélandière
Avant que d'entrer dans la bière,
Pensant que pour gagner les Cieux
Tous les momens sont précieux,
Et que du temps à qui tout cede
La perte est un mal sans remede.*





*SI L'EAU MINERALE,
en quelque manière qu'elle
soit prise, est utile ou danger-
reuse.*

Les Eaux Minérales, qui sont des Eaux de source chargées de Minéraux , fournissent une belle matière pour un discours de Medecine ; car les Minéraux leur impriment des proprietez aussi différentes , qu'ils sont différens entr'eux. Mais pour expliquer cette question avec le moins de confusion que je pourray , je remarqueray les diverses matières , qui entrent dans la

composition de ces Eaux , afin qu'on en developpe mieux les propriétés , & qu'on en voye plus clairement les opérations sur ceux qui les prennent. Cependant avant que de découvrir les matières , dont les Eaux Minérales empruntent toute leur vertu je diray quelque chose de leur source , & de leur chaleur.

Les Eaux de pluie , qui coulent au travers de la Terre , ont accoutumé après leur chute de s'amasser en de petits ruisseaux , qui font les Fontaines ; car , à mesure que ces Eaux pénètrent la Terre , elles s'avancent toujours selon la pente , que leur propre pesanteur leur donne. C'est pourquoy on les voit ordinairement réjaillir au dessous des

lieux , où elles tombent. Ainsi, il est aisé de s'imaginer comment les Eaux des Fontaines deviennent Minérales , puis qu'en passant au travers de la Terre, elles peuvent dissoudre , & entraîner les Minéraux qu'elles rencontrent & qu'elles lavent.

Mais il n'est pas si aisé de trouver la cause de leur chaleur, parce que l'endroit de la Terre, que les Eaux Minérales parcourent , les rafraîchit plutôt qu'il ne les échaufe , & l'on peut juger par les Glacières que la partie basse de la Terre est naturellement froide. Cependant cette cause n'est pas si cachée qu'on ne puisse la découvrir ; & si l'on pense à l'action qui résulte du mélange des Sels, à qui les Chy-

mistes ont donné les noms d'Acide & d'Alcali, on conjecturera avec assez de certitude que la rencontre de ces deux Sels dans les Eaux Minérales, est la cause de leur chaleur , .parce que ces Eaux s'échaufent apparemment comme l'Eau commune , sur laquelle on jette de la Chaux vive, ou comme l'esprit de Vitriol, qu'on mesle avec l'huile de Tartre faite par défaillance.

Si l'on vouloit dire quelque chose de plus précis sur la chaleur qui naist à la rencontre de l'Acide & de l'Alcali , on diroit que l'Acide est un Sel serré & compacte, dont les Angles sont pointus & tranchans, & que l'Alcali au contraire est un Sel spongieux , dont les pores sont garnis

de corpuscules de feu , semblables à ceux , qui se cramponnent aux métaux & aux autres matières , qu'on calcine avec un feu violent. Après les idées que je donne de ces deux Sels , j'expliqueray peut-être assez nettement l'effervescence , & la chaleur qui se fait à leur rencontre. Ainsi , quand on se les imagine tous deux nager dans une même liqueur , on voit bien qu'ils ne peuvent éviter de se choquer. C'est pourquoi au moment qu'ils viennent à se heurter , l'Acide ne manque pas de fourrer ses pointes dans les pores de l'Alcali , & d'en faire sortir par conséquent tous les petits corps ignées , qui s'y étoient cachet. D'où vient que ces corpuscules remuans

prennent aussitôt l'essor , & s'é- lancent avec vitesse dans toute la liqueur, où ils excitent la cha- leur & l'effervescence , qui se re- marquent ordinairement dans les Eaux , où l'on met de ces sortes de Sels. Si on demande à cette heure pourquoy les Acides chaf- sent les corpuscules ignées des niches qu'ils s'étoient faites au- paravant dans les Sels Alcali , je répondray que cela vient de ce que les pores de l'Alcali ont plus de rapport & de proportion avec les pointes des Acides , qu'avec les corpuscules de feu. C'est pourquoy ces dernieres substan- ces sont contraintes de ceder aux Acides , qui sont les plus forts. Mais recherchons présentement les moyens qu'on employe pour

ſçavoir les diverses matieres, qui entrent dans la composition des Eaux Minérales.

Quand on veut découvrir la nature des corps , qui font toute la vertu des Eaux Minerales , il ne faut que les distiler dans des Alambics , ou y mesler de certaines matières , ou de certaines liqueurs ; par exemple, on s'assûre entierement que l'eau d'une Fontaine Minerale tire toute sa vertu du Nitre , lors qu'on en fait doucement évaporer cinquante ou soixante pintes , & que le Sel , qui reste au fond de la Cucurbite , prend feu aussitôt qu'on le met sur les charbons ardens.

De la même sorte , on conjecture qu'il y a du Vitriol dans une Eau Minerale , de ce que le

Sel qu'on en tire est astringent. Mais on voit sur tout la vérité de cette conjecture, quand on y fait infuser de la poudre de noix de galle ; car si l'Eau se teint d'une couleur , qui tire sur le noir , il ne faut point douter que cette Eau ne soit Vitriolée.

Il est clair aussi qu'une Eau Minerale est chargée de sel Armoniac , s'il se fait un grand détachement de Sels volatifs, quand on y messe de la Chaux vive , ou du Sel fixe de Tartre ; parce qu'il en arrive la même chose , quand on fait la distillation de l'esprit urineux du sel Armoniac ; car alors, si l'on n'étoit pas prest à boucher la Cucurbite , quand on y a mis une fois du sel de Tartre avec une

dissolution de sel Armoniac , on courroit risque d'estre suffoqué , parce que le sel de Tartre s'incorpore aussitot avec le sel Acide du Sel Armoniac . De là vient que les Sels volatifs du sel Armoniac délogent avec une vitesse surprenante pour faire place au Sel de Tartre , qui est un plus fort Alcali .

C'est encore par le mélange des liqueurs , qu'on découvre le Souphre dans les Eaux Minerales ; car si l'Eau blanchit , & qu'elle exhale une odeur désagréable , après qu'on a versé dessus de l'esprit de Vinaigre , ou quelque autre Acide , on s'assure bientot que cette Eau est chargée de Souphre , comme la Chymie nous le démontre dans

S

les préparations qu'elle fait du Souphre doré d'Antimoine , & du Magistere de Souphre.

Je pourrois encore rapporter de nouveaux moyens pour reconnoître , si une Eau est impregnée d'autres Mineraux que ceux , dont on vient de parler ; mais il n'est peut- estre pas besoin d'en dire davantage sur ce sujet , puis que la plûpart des Eaux Minerale s sont imbûës de Nitre , de Vitriol , de sel Armoniac , ou de Souphre . Ainsi sans m'étendre davantage sur les premières notions , qu'il faut avoir des Eaux Minerale s pour en bien connoître la vertu , je passeray à l'examen de le question , si l'Eau Minerale , en quelque maniere qu'elle soit prise , est utile ou dangereuse .

Tout le monde fçait les précautions qu'on fait prendre aux Malades , quand ils font aux Eaux ; car on les purge toujours immédiatement avant qu'ils les prennent pour éviter le danger, où ils seroient exposez , s'ils ne commençoient par là ; on leur ordonne aussi d'aller tous les matins après Soleil levé boire de l'Eau à la Fontaine mesme , & ensuite on leur conseille de se promener durant une heure. Malgré toutes ces précautions , il arrive pourtant quelquefois que ces Eaux font du mal aux uns, quoy qu'elles fassent du bien aux autres. Mais pour expliquer ces effets différens, parlons des Eaux, dont j'ay déjà fait mention , & voyons d'abord comment elles font utiles,

Bien que les Eaux que le Nitre rend Minerales fassent souvent du bien , il n'est pourtant pas aisé de pénétrer comment elles viennent à bout de quantité de Maladies , comme sont les affections hypocondriaques & nephretiques, la Colique, l'Hydropisie , la Cacochymie &c. Il ne feroit pourtant pas impossible de rendre raison de leurs opérations , si l'on s'apliquoit auparavant à reconnoître ce qui forme ces indispositions. C'est pourquoi l'ouverture des corps ayant appris que la cause ordinaire de ces maladies vient d'obstructions causées par des Accès impurs , il faut voir si les Eaux Nitreuses sont capables de rompre ces obstructions , qui

entretiennent ces maladies.

Il n'y a pas de doute que le Nitre n'ait la propriété de déboucher les obstructions, qui ont été causées par les Acides ; car quand on verse une dissolution de Nitre sur du sang ou sur du lait , qu'on a précipité auparavant avec des Acides , cette dissolution Nitreuse dissout les coaguls ou les grumaux de sang ou de lait , & remet ces liqueurs dans leur premier état. Mais, parce que les obstructions ne viennent souvent que du sang ou des autres humeurs , qui se grumele et se caillent à cause des Acides ; qui y prennent le dessus , il est clair que le Nitre a la propriété de déboucher les obstructions.

S'il falloit examiner en quoy consiste cette propriété, on reconnoîtroit qu'elle vient de son Alcali, qui n'a pas tous ses pores remplis d'Acides, comme il paroit, quand on verse de l'esprit de Vitriol sur le Nitre; car il s'éleve de ce mélange une fumée & des vapeurs, qui ne se formeroient jamais, si l'Alcali du Nitre estoit tout à fait rempli d'Acides.

Outre cette propriété qu'a le Nitre de se faire jour au travers des obstructions, qui se sont formées dans les viscères, il a encore celle de purifier le sang, & de le rendre plus animé, comme il purifie & ranime la flâme du feu, quand elle est obscure & peu vive. De là vient que c'est

un excellent diuretique, car il relâche & subtilise la masse du sang, quand elle est trop serrée & trop épaisse, il convertit aussi en une matière mollassé les sables & les pierres des reins à peu près comme l'esprit de Nitre les dis-sout.

Si j'entreprenois de marquer comment les Eaux Minerales guérissent les maladies en particulier, je n'aurois jamais fait, car cette entreprise demanderoit de longs discours sur chaque maladie ; mais après avoir montré en general comment les Eaux Minerales Nitreuses peuvent oster la cause de plusieurs maladies, je me contenteray de montrer seulement comment les Vitriolées sont capables de la même chose.

Les Eaux Vitriolées , & sur tout celles qui participent du fer, sont peut-être aussi propres que celles dont je viens de parler , à déraciner quantité de maladies : car elles ont la propriété d'ouvrir les conduits , de fortifier les parties , & d'affoiblir les mauvais sucs , qui sont dans l'estomac & ailleurs. C'est pourquoi elles sont excellentes dans la jaunisse , dans cette espece d'hydropsie , où toute l'habitude du corps est inondée de ferositez ; on les emploie encore utilement dans les pâles couleurs , qui font trouver aux Filles le Son , le Sable , & la Chaux d'un bon goût.

Si on veut sçavoir d'où leur viennent toutes ces proprietez , on

on les trouvera sans doute dans le Souphre & dans le Sel de Vitriol ; car, quand les Eaux Vitriolées ont été une fois digérées, & que le levain de l'estomac a desuni les Souphres d'avec les Sels Vitrioliques, ces deux principes sont aussitot chariez par les voyes ordinaires dans la masse du sang, où ils agissent à leur maniere ; c'est à dire que le Souphre de Vitriol dégagé de toute autre matiere s'enflame instantanément dans les poumons à la rencontre de l'esprit de l'air. C'est pourquoi la flamme du sang se fortifie, & se releve de la langueur, où la jaunisse, & l'hypochondrie la mettent. Quant au Sel Vitriolique, comme il a de l'astriction, il retrecit les parties

Q. d'Avril 1684.

T

qui se relâchent , & entre autres les extremitez des Arteres , quand elles sont trop ouvertes . De là vient que les Eaux Vitriolées sont fort bonnes dans les Hémorrhagies , & dans la Leucophlegmatie .

Quant aux Eaux qui sont imbûës de sel Armoniac , elles ont une propriété qui leur est commune avec les Eaux Nitreuses ; car le Sel Armoniac qu'on met sur du sang en releve la couleur , & en dissout les grumaux , aussi bien que le Nitre . C'est pourquoi ces Eaux sont bonnes pour quantité de maladies , que les Eaux Nitreuses guérissent ; parce qu'elles rompent comme elles les obstacles , qui s'opposent à leur cours , & qu'elles détrui-

sent les aciditez impures , qui mettent souvent tout en desordre dans nos corps. Que le Sel Armoniac ait la propriété de détruire les aciditez de nos corps, cela paroît dans le combat qu'il fait, quand on le mesle avec l'esprit de Vitriol : car l'effervescence qui en resulte est une marque certaine qu'ils se pénètrent l'un l'autre , & que l'esprit de Vitriol par conséquent perd sa première qualité.

Outre ces proprietez qu'ont les bains , dont le Sel Armoniac fait toute la vertu , ils ont encore celle de pousser les impuretez du corps par les sueurs , pourvû qu'ils rencontrent des matieres Alcali ; car ils agissent alors comme fait le Sel Armoniac ,

T ij

quand on en prend dix ou douze grains dans du boüillon , après qu'on a autant avalé de Sel de Tartre resous ; & c'est ce qui est cause que ces bains sont souvent capables de venir à bout de quantité de maladies fâcheuses , comme sont la Paralysie , la Cacochymie , le Scorbut , la Palpitation de cœur &c.

Il faut à cette heure que j'examine comment les Malades boivent avec succez des Eaux Minerales sulfurées. Quand je recherche la maniere dont elles agissent , je remarque d'abord qu'elles donnent au sang de quoys ranimer sa flâme , lors qu'elle est presque éteinte. C'est pourquoys ces Eaux sont excellentes dans toutes les maladies , où le sang

n'a point de vigueur ; & c'est ce qui fait qu'elles soulagent ordinairement les Hydropiques , les Phthisiques , & les personnes , qui ont les pâles couleurs.

Les Bains Sulfureux ont encore d'autres qualitez , qui les rendent propres à guérir une infinité de maladies : car ils adoucissent non seulement l'acrimonie des Sels Alcali , mais ils rompent encore , & rendent inutiles les pointes des Acides , comme les expériences suivantes le démontrent. Si l'on dissout du Souphre commun dans une lessive , on remarque en même temps que le Sel de la lessive n'a plus l'acrimonie qu'il avoit auparavant ; on peut faire la même observation sur l'eau forte,

T iiij

qu'on mesle avec du Souphre vif, ou avec du Souphre commun ; & quoy qu'il ne resulte de ce mélange qu'une petite effervescence, cependant l'Eau forte perd beaucoup de sa corrosion. Ainsi , il est clair que les Eaux Minerales Sulfurées adoucissent les Sels tant Acides qu'Alcali , & qu'elles ostent par conséquent les liaisons dépravées, qu'ils causent dans le sang & dans les autres humeurs ; & cela est cause qu'on prend ces Eaux ordinairement avec un heureux succez dans les maladies où ces Sels ont le dessus , telles que sont la Phthisie, la Toux , le Rhumatisme, la Lienterie & les autres.

Bien que je n'aye pas fait mention jusqu'icy de la vertu purgative

tive, qui accompagne souvent les Eaux Minerales, & entre autres les Vitriolées ; cependant il est certain que cette qualité est ce qui les rend souvent tres-salutaires : car elles fermentent par là le sang & le suc nerveux , qui se trouvent après en état de se défaire de leurs impuretés ; elles piquent aussi en même temps la Tunique nerveuse des intestins, & en avancent le mouvement Peristaltique ; c'est pour cela que les Eaux Minérales purgatives dégagent les Malades de plusieurs impuretés , que les autres auroient de la peine à dissiper.

Après avoir montré comment les Eaux Minerales operent pour le soulagement & l'utilité des Malades , il est juste que je fasse

T iiiij

présentement quelques réfle-
xions sur le danger, qu'il peut y
avoir à les prendre. Quand les
Malades ont leur Mézenterie
plein d'obstructions, qui résistent
au déplacement des matières,
qui les causent, il est à craindre
que les Eaux Minérales n'avancent
la fin de leur vie, parce
qu'alors elles ne peuvent couler
par les voies ordinaires, telles
que sont les Veines lactées. C'est
pourquoy elles sont contraintes
de se faire de nouveaux chemins
au travers des Vaisseaux, & d'i-
nonder par conséquent toute la
capacité du bas Ventre; de là
vient qu'elles causent souvent
des Hydropisies mortelles. Aussi
ceux qui vont aux Bains, doi-
vent cesser de prendre des Eaux,

dés qu'ils s'aperçoivent qu'elles ont de la peine à passer.

Mais quoique les Veines lâchées ayent leurs tuyaux libres & ouverts pour conduire sans aucun empêchement les Eaux Minerales jusques dans la masse du sang , cependant après s'estre meslées avec cette liqueur , il leur arrive quelquefois qu'elles n'ont presque pas d'issuë par les urines ny par aucune autre voie. C'est pourquoi elles sont contraintes de s'échaper à travers les chairs , & de se porter dans toute l'habitude du corps , où elles causent de différentes fluxions , qui sont les origines de nouvelles maladies.

Quand les Eaux Minerales refluent ainsi du sang dans les vif-

ceres, & dans l'habitude du corps, cela vient souvent de ce que les Reins ou les Ureteres sont bouchés par des sables. Mais il y a encore bien d'autres causes, qui les retiennent dans le corps, puis que les expériences anatomiques ont montré que les Reins, les Ureteres & la Vessie n'ont quelquefois rien qui s'oppose au courant des urines, ou des Eaux Minérales ; quoique pourtant les Malades ayent les chairs pénétrées de serositez, ou qu'ils soient mesme morts de quelque difficulté d'urine. Ainsi il arrive quelquefois que la retention d'urine ou des Eaux Minérales a d'autres causes que le calcul.

Quand on recherche les autres causes, qui retiennent les

Eaux Minerales dans le corps, on voit bien , de ce que le sang fournit aux reins toute la matiere des urines, que c'est luy qui péche , & qui ne donne pas aux Reins toute la serosité qu'il faudroit ; mais parce que le vice, qui gâte alors le sang , consiste dans la tissure trop relâchée ou trop serrée de ses principes , il faut voir en peu de mots comment les Eaux Minérales font du mal en ces rencontres.

Si l'on s'applique d'abord à pénétrer pourquoys les principes du sang se relâchent trop, comme on le voit dans l'Anasarque , & dans les Fluxions , on ne sera pas longtemps à reconnoître qu'un Sel Acide; qui domine sur tous les autres principes du sang , en

est la cause ; car les Acides qu'on verse sur le sang relâchent toujours ses Elemens & les rendent tout sereux. Ainsi, puis que l'Anasarque & la plûpart des Fluxions viennent d'un Sel Acide, qui l'emporte sur les autres principes du sang , il est sans doute que les Eaux Minerales, qui participent des Acides seroient à ces Malades comme du poison, parce qu'elles éloigneroient encore plus leur sang de son état naturel.

Si on examine à cette heure la tissure trop serrée du sang ; & qu'on sache que cette tissure dépend d'un Sel fixe , qui le crochete avec ses matieres Sulfurées & terrestres , je ne doute point que les Eaux que les Sels

fixes rendent principalement Mi-
nérales , ne soient propres à ac-
croître sa viscosité , & ne dé-
truisent encore plus son tempé-
rament. Ainsi on voit par là
qu'il y a fort à examiner la na-
ture des maladies , aussi bien que
celle des Eaux que les Malades
prennent ; car sans cela on fait
prendre souvent mal à propos
des Eaux Minerales aux Ma-
lades , & cela fait qu'on juge ces
Eaux comme mauvaises , quo-
que pourtant elles ayent des pro-
prietez admirables pour empor-
ter plusieurs maladies.

*Les Madrigaux suivans ont esté
faits sur les deux Enigmes du mois
d'Avril , dont les Mots étoient un
Rabat & une Medecine.*

I.

Mercure, dont la plume est sagrante
& sensée,
Souffrez qu'à vos Ecrits j'ajoute ma
pensée.

Avez-vous trouvé dans Tollet,
Ou dans quelqu'autre Autheur plus ré-
cent que Tibulle,
Qu'il vous est permis sans scrupule
De prendre les Gens au Collet?

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

II.

Eviter l'aimable entretien,
Et fuir les beaux yeux de Lucine,
C'est de l'amour la Medecine;
Mercurie, vous le saurez bien.

LEGER DE LA VERBISSONNE.

III.

Inconstance du temps, & de l'esprit
humain!
Ce qui plaist aujourd'huy, ne nous plaist
pas demain.

Cependant, d'où vient que la mode
De ne porter plus de Collet,
Ne paroist point changer? qu'auroit-il
d'incommode,
Ou de ridicule, ou de laid?
D'où vient qu'il n'est plus en usage?
C'est qu'il est d'un Sçavant, ou bien d'un
Homme sage,
Le plus convenable ornement,
Et qu'estre l'un ou l'autre, est chose dif-
ficle,
Le sçavoir, la sagesse, étant meuble
inutile
Chez la plûpart des Gens. Dons, sans
étonnement,
La mode des Collets paroist estre bannie.
Sans espérance de retour,
Si ce n'est au Théâtre, & pour la Mom-
merie,
Pour qui l'on a bien plus d'estime &
d'amour.

GYGES.

Delicats & friands, vous qu'un
Boüillon chagrine,
Et qui n'avez jamais cherché
Que vostre goust partout, avec la Me-
decine

Volontiers vous feriez marché
Que tout ce qui paroist flaveur, doux,
agréable,
Fust quand il vous plairoit un Remede
loüable,
Et qu'en ne sentant que des Fleurs,
Ou des plus suaves odeurs,
Vous pûssiez mettre hors ce qui vous est
nuisible,
Vous passer de saignée & de purgation,
Tant chacun de vous est sensible
A ce qui vous dégouste, & ne semble pas
bon.

33

Lâches, que la santé, ce trésor de la vie,
Touche moins que les autres biens,
Qui prenez tant de peine, & cherchez
les moyens

De faire vostre envie,
Souvenez-vous que Dieu n'a point
mis le bon goust,
Ny le plaisir, dans les meilleurs Re-
medes.
Soit de l'ame, ou du corps, ces Medecines
laides,
Qui vous donnent tant de degoust,
Demandent du courage; & la delicateſſe,
De tous vos appetits marque vostre moleſſe.
Sachez que la ſante vaut bien qu'on
faffe efforts;
Aussi l'on voit ſouvent ce qui mene à la
Je veux dire la Maladie, (mort,
(Ce cruel Bourreau de la vie)
Vous abbatte, faute d'avoir
Surmonté vostre répugnance.
Quand on le veut assez, on trouve le
pouvoir,
En fe faisant un peu de violence.
Qui veut bien le Remede en bonne oc-
casion,
Tire un beauteux effet de fa précaution.
Le même.

Q. d'Avril 1684.

V

V.

Quoy! je me laisserois piquer jus-
qu'au sang; moy
J'avalerois l'amer; étrange & dure Loy
De la cruelle Medecine!
Non, je déteste sa doctrine;
Avec du Lait, du Sucre, & du Vin seu-
lement,
Je veux en faire plus que tout médica-
ment
De Medecins, d'Apoticaires,
Que je ne croy pas salutaires.

EX3

Sensuel, tout ce que tu dis
Montre bien que sur toy tu n'as point de
puissance,
Que tu ne gagneras jamais le Paradis,
Où l'on ne peut entrer que par la Peni-
tence.
Pour la santé de l'ame, il faut bien plus
d'efforts,
Que pour avoir celle du corps.
Avec si peu de cœur, qui combat pour la
Gloire

Comme toy, ne sçauroit remporter la victoire.

Le mesme.

V I.

DEpuis que les Collets sont remis à la mode

*Par un Arrest du Parlement,
Voyez le Mercure Galant,
Il n'est pas jusqu'à luy qui ne s'en accommode.*

DIEREVILLE, du Pontlevesque.

V II.

DEpuis que j'adore vos charmes,
Je ne fais, belle Iris, que répandre des larmes;

Mais j'espere bientost gouster quelque douceur,

Et que contre un Amant vous serez moins chagrine.

Mercure, pour purger vostre méchante humeur,

Vous a fait une Medecine.

Le mesme.

V ij

UN jour un certain Personnage,
Homme en apparence fort sage,
Qui toujours alloit en Rabat,
Soit Conseiller, soit Avocat,
Soit Abbé, fort peu vous importe;
Il estoit un de ces trois-là.
Or cet Homme estoit fait de sorte,
Qu'il falloit estre au Qui-va-là,
Quand on le voyoit à la Porte.
At tous momens il badineoit,
C'estoit le foible de son ame;
Et s'il rencontrroit Fille, ou Femme,
Fort rarement il l'épargnoit.
Dans son jeu pourtant fort honnête,
Et plus importun qu'indiscret,
Ne cherchant guère le secret,
Ny rendez-vous, ny iesté-à-teſſe.
Un jour donc qu'il se trémouffoit
Aupres d'une agreable Fille,
Fort égrillarde & fort gentille,
Et qu'un peu trop il l'agassoit;
Ab, j'ay trop eu de patience,
Dit-elle, en se jettant sur lui,

Il faut que l'on s'ache aujourdhuy
Comment je punis qui m'offence;
Rabat, Manchettes, en auront,
Vos cheveux mesme en pâtiront.

Une si soudaine entreprise
Interdit le Badin galant,
Qui n'estant plus si frétilant,
Regarde avec grande surprise
Son équipage gaudronné,
Pitoyablement chiffonné.

Alors nostre Belle plus fiere
Reculant trois pas en arriere,
Le salua fort humblement,
Et luy dit assez plaisamment,
Je ne jôrray pas davantage,
C'en est assez pour un débat,
Nous reviendrons au badinage,
Mais allez changer de Rabat.

DE LA BARRE, Sr de
Courtevoye.

I X.

UN Remede autrefois me sembloit un
tourment;
Mais je change de sentiment

*En faveur du Galant Mercure,
Et je ne pourrois, sans murmure,
Estre privé de celuy qu'en ce mois
Il nous présente; & sans estre aux abois,
Ny craindre de faire la mine,
Je cours apres sa Medecine.*

C. HUTUGE, d'Orleans,
deimeurant à Metz.

X.

*I*l faut tomber d'accord que le Rabat
accole
Et baise les Gens quand il vole,
Que c'est luy qui devint autrefois si com-
mun,
Qu'il estoit en tous lieux l'ornement de
chacun,
Que depuis quelque temps la Mode va-
riable
Dans les emplois de Mars l'a rendu
méprisable,
Qu'on eut pour le quitter motifs à ce
mouvans,
Et que s'il se console enfin dans sa dis-
grace,

C'est qu'il conserve encor sa place
Chez la plus grand' part des Sçavans.

ALCIDOR, du Havre.

X I.

CE qui prend sa vertus de Climats
diferens,
Qui marche rarement sans qu'un Docteur
l'approuve,
Qui porte le dégouft par tout où l'on la
trouve,
Qui vers des Lieux secrets fait retirer
les Gens,
Qui les sçait faire mettre en plaisante
posture
Pour luy donner passage, & tant que cela
dure,
Qui les fait grimacer, l'eau tombant de
leur yeux,
C'est une Medecine, on ne peut croire
mieux.

Le mesme.

X I I.

EN verité, Seigneur Mercure,
 Vous prétendez me faire injure.
 Moy, je porterois le Colet?
 Vrayment je suis vostre Valet.
 L'on ne voit guère qu'à mon âge
 On se mette en tel équipage,
 Si ce n'est quelque Enfant de Chœur;
 Mais à vray dire, mon humeur
 Veut que je vive d'autre sorte.
 Dire comment, peu vous importe.
 Qu'il vous suffise maintenant
 De sçavoir que vostre présent
 Pourroit estre un jour mon affaire;
 Mais bouche close de cecy,
 Car à dix ans parler ainsy.
 L'on diroit que je dois me taire.
 Quand vous me ferez nécessaire,
 Ne m'apportez pas un Rabat
 Qui sente l'Homme en Célibat.

Je. J. COUTARD, âgé
 de dix ans.

XIII.

Mercure n'est plus Messager,
Il néglige la Cour Divine,
Pour embrasser la Medecine,
Nous ordonnant de nous purger.

CARRIERE, de Vitré
en Bretagne.

XIV.

Vous voulez m'attraper, Mer-
cure,
Mais en fait de Rabat je suis comme
ancien.

Depuis plus de dix ans que je porte le
mien,

Voyez si par vostre peinture
J'en connus bientost la figure;
A quoy sert un Rabat qui n'est suivi
de rien?

XV. (Apoticaires,

Vous, qui pour enrichir quelques
Faites tout par avis d'Hypocrate
& Galien;

Vous, qui consimez vostre Bien
En Medecines, en Clistres,

Q. d'Avril 1684. X

242 Extraordinaire
Apprenez aujourd' huy qu'un Flacon
d'un bon Vin
De Saint Laurens, ou de Bourgogne,
Fait bien mieux une rouge trogne
Que le Sené d'un Medecin.

XVI.

De ton Rabat, Mercure, on se tient
honoré;
Mais ton autre présent doit estre censuré,
Ton action est trop mesquine,
En nous voulant embarrasser.
Pour moy, j'en ay l'humeur chagrine,
Qu'un Dieu veüille ainsi s'abaisser
A donner une Medecine.

AVICZ, de Caën, Rue
de la Harpe.

XVII.

Mercure, dès le temps de mon ban-
nissement,
En il me fallut vider, comme on dit, hors
la Ville,
Pour une chose autant honorable qu'u-
tile,

Ma santé demandoit un bon Médicament,

Ou quelque bonne Medecine

Assez forte, & qui déracine.

Une de vostre main a si bien opéré,

Que j'en ay l'effet désiré,

Je ne suis plus incommodée;

N'importe qu'en raillant de moy, l'on
dise icy,

*Qu'une Femme jamais ne fut si bien
vuidée,*

*Je m'en trouve assez bien, j'en ay peu
de soucy.*

**L'EXILEE de la Ville
Françoise.**

XVIII.

Si nous croyons le Dieu Mercure,

SQui fit la Mode, je vous jure,

La Cravate est pour le Soldat,

Et pour le Sçavant, le Rabat.

**L'EPINAY-BARET, de
Vitré en Bretagne.**

XIX.

AH, bon Dieu, la cruelle injure
 Que vous m'avez faite, Mercure!
 Je ne puis vous la pardonner.
 Estoit-ce pour m'empoisonner,
 Que vous venez à la sourdine
 M'apporter une Medecine?
 Je n'en ay jamais pris avec facilité,
 Mon cœur pour ce Remede a trop de ré-
 pugnance;

Hélas! il bondit, quand j'y pense.

SYLVIE, du Hayre.

XX.

Vous voulez distinguer, Mercure,
 Par vostre Kabat les Sçavans;
 Mais je connois des Ignorans
 Qui le portent, je vous assure.

CARRIERE, de Vitré
 en Bretagne.

XXI.

Quand il faut prendre Medecine
 De la main de Monsieur Purgon,
 Je fais plus d'une heure la mine,
 Craignant que ce ne soit poison.

du Mercure Galant. 245

*La couleur en est effroyable,
Enfin je la prens à regret;
Mais Mercure lui seul a trouvé le secret
De m'en donner une agreeable.*

*L'aimable Brune à l'Anagramme,
Je renonce à téter, de la
Rue du Mail.*

XXII.

*A H, je vous tiens par le Rabat,
Mercure Apoticaire, à la teste mutine;
Nous allons voir un beau Sabat,
Si vous ne me donnez visite une Medecine.*

*L'ANGELY, de la Bande
joyeuse.*

XXIII.

*J'avois besoin de Medecine,
J'en pris hyer au matin d'une Source
divine,
Et ce fut de la part du Mercure Galant.
D'autres me rendent foible, & celle-cy
conforte;
Elle estoit douce, elle estoit forte,*

X iii

Sans avoir rien de violent.

Il en est bien peu de pareilles,

Il n'a point fallu de Sergent

Pour la faire passer, elle a fait des merveilles,

Et j'ay de quoy pour mon argent.

LA BELLE NOURRITURE.

XXIV.

VOS Enigmes, Galant Mercure,
Ne donneront point la torture.

On en trouve les Mots sans y resver long temps;

Le Rabat est celuy qu'on donne à la première;

La Medecine aussi qu'on estime au Printemps,

Peut estre l'autre Mot qu'on donne à la dernière.

DE NEUVILLE.

XXV.

BElles, qui prenez mants Clisteres

Pour vous conserver le teint frais,

Quitez-moy vos Apaticaires,

Et courrez chez Mercure, il a de grands
Secrets.

Outre qu'il fert à peu d'affais,
C'est que toutes les Medecines
Sont faites de Drogues si fines,
Qu'on diroit que pour vous ce Dieu les
fait exprès.

Le Geographie parfait de
la Rue des Noyers.

XXVI.

Pour un Dieu galant, délicat,
Mercure a fort mauvaise mine
De venir en petit Rabat
Faire icy le Cruciflè avec sa Medecine,
NICAISE CALOTIN, Mouton
de la Doucette de la Rue
de Bétizy.

XXVII.

Q'voy que je ne sois pas du nombre
des Sçavans,
Le ne veux point changer la Mode
De porter de Collets, elle est bien plus
commode.

X iiiij

S'ils vous baissent aux moindres vents,
 Les Cravates font encor pire,
 Lors que le vent les fait voler;
 On est enveloppé, même sans qu'on res-
 pire,
 Vous vous sentez toujours affubler, aveug-
 ler.
 Laissons donc aux Soldats ces Nappes
 racourcies,
 Dont on pare la gorge; & ces grands
 Tabliers
 à la Noblesse, aux Cavaliers,
 Les Cravates pour moy seront toujours
 bannies.

GYGES.

XXVIII.

Certain expert Tailleur d'une Ville
 estimée,
 Fort adroit, vigilant, de grande renom-
 mée,
 Ne prenant, disoit-il, que ce qu'on lui
 bailloit,
 Et toujours le double tailloit,

Sans qu'on s'en apperçût, tant il avoit
d'adresse,

Fut un jour de Fête à confesse

A certain Pere Jacobin,

Qui connoissoit le Pelerin;

Dites tous les pechez de vostre conscience

Qui sont en vostre connoissance.

Qui ne s'examine pas bien,

Fait pis que s'il ne faisoit rien,

Luy dit plusieurs fois ce bon Pere,

Qu'il croyoit sans raison commode assez
pour luy;

Mais en l'interrogeant, il luy perça
l'Ulcere.

N'avez-vous point du bien d'autrui?

C'est surquoy les Tailleurs doivent faire
revenüe.

Non, non, répond le Penitent;

Qui d'estre ainsi fouillé n'estoit pas trop
content,

Tout ce que j'ay de reste, on le jette à
la Rue,

J'ay purgé ma Boutique avant que de
venir,

C'est dont je vous assure, & le peux maintenir.

Et moy, dit le bon Pere, ayant pris Me-decine,

Je suis fort bien purgé de l' Absolution

Quel la facilité destine

A des Gens comme vous sujets à caution.

Cherchez donc bien qui vous la donne,

Et sans restituer, celuy qui vous par-donne.

Le mesme





LETTRE
DE M^r COMIERS
DOCTEUR EN THEOLOGIE,

Prévost de Ternant, Professeur des
Mathématiques à Paris.

*Contenant des Reflexions sur les
changementz de la surface de la
Terre. Et la facile Construction de
toutes sortes de Cadrans Solaires,
par un seul point d'ombre, ou par
deux points d'ombre, sans connoi-
tre la Declinaison de la Muraille,
ni l'Elevation du Pole.*

L'Horologeographie, ou la
Science de faire des Ca-

drans & Montres solaires , Fixes ou Portatives, a toujours fait dans la Theorie & dans la Pratique, une des plus agreables occupations de l'Esprit , & de la Main des plus Sçavans , pour montrer au doigt & à l'œil , ce que la divine Astronomie a de plus relevé , *Grande quod docet umbra nabit.*

Ils rendent visibles les heures courantes de la durée du jour naturel que les Grecs appellent *Niktimeron*. Et ces 24 heures égales Astronomiques commencent d'un midy à l'autre , & sont représentées sur les plans par les Sections des grands Cercles qui partant des Poles divisent l'Equateur en 24 parties égales.

Ils rendent visibles dans le Ca-

Cadran Babilonien les heures passées depuis le lever du Soleil : & dans le Cadran Italique, ils montrent les heures écoulées depuis le coucher du Soleil du jour précédent où les heures qui restent jusqu'à la 24 de son coucher.

Ils montrent dans le Cadran Judaïque les douze heures qui partagent toujours également la durée de chaque jour artificiel ou Solaire depuis qu'il se lève jusqu'à ce qu'il se couche, le midy étant toujours à six heures. C'est pourquoy J. C. le Soleil de Justice dit à ses Disciples en Saint Jean chap. II. verset 9. *N'y a t'il pas douze heures au jour.* Ces heures appellées Planétaires par les Chaldéens, sont encore en usage dans l'Eglise qui les appelle Heu-

res Canoniales. Tous les Chrétiens s'en sont aussi servi du moins jusques en l'année 540 , puis que S. Benoist regla sur ces heures le Service Divin , & l'Exercice des Religieux. *Prime, Tierce, &c.*

L'Horologeographie qu'on appelle aussi *Gnomonique* à cause de l'Stile à plomb dont la pointe qui est en l'air represente le Centre du monde , scait-lier le temps par des liens d'ombre. Elle regle icy bas sur terre toutes les dé-marches du Soleil, elle luy donne pour Barrierès ou Tropiques deux lignes Hyperboliques , elle mesure la durée de tous ses mou-vemens , & tout cela d'une ma-niere tres-surprenante , puis que c'est par deux choses toujours conttaires , toujours directement

opposées , & si incompatibles , que toute la force de la Nature , & toute l'adresse humaine ne pourront jamais réunir , l'Ombre & la Lumière , puis que *non cedit Umbra Soli. Luminis umbra fugax , fugitivi luminis index.* Tellement qu'un point d'ombre produit toutes mes merveilles , si le Plan est éclairé du Soleil : ou bien au contraire sur un Plan ombragé , par l'image du Soleil reflechie par la seule superficie d'un morceau de miroir plan détamé & bien depoli en sa surface inferieure posée sur un Plan bien Horizontal , & pour éviter la diversité de l'inclinaison de ce morceau de verre , je me suis autrefois servi du Mercure versé dans un trou fait dans la pierre d'ap-

puy de la Fenêtre. J'ay aussi fait des Cadrans Solaires sur un Plan ombragé, faisant passer les rayons du Soleil par un petit trou fait en une des ardoises, de la partie du couvert qui avance hors de la muraille avec ces mots

*Umbrosi Phæbus plani dam secta
penetrat,
Seque, sumaque suo Lumine pingit
iter.*

Il est pourtant vray que toute cette belle Science est fondée sur un principe tres-faux. Que la pointe du Stile, soit le centre du mouvement annuel du Soleil, ou de l'Ecliptique que le Soleil semble parcourir au tour de la Terre, puis que la substance fluide & materielle du Soleil, qui depuis 5633 ans fluë & refluë incessam-

ment au Centre de l'Univers ,
comme les Rivieres dans la Mer ,
y fit par son amas pour la pre-
miere fois le quatrième jour de
la Creation , ce que la Sainte
Ecriture dans le chap. 43. vers. 2.
de l'Ecclesiastique , appelle le
Vaisseau admirable , & que l'ess-
ignorans appellent impropre-
ment le corps solide du Soleil .

Ce grand & merveilleux flambeau
Sans qui la Terre est un sombeau .

Ce brillant Roy de lumiere ,

Par un flux & reflux de sa pure
matiere ,

Est luy - misme le Trône où luit la
Majesté ,

Du Dieu dont il tient sa clarté .

*La chute precipitée de ces tor-
rens de lumieres , qui passent con-
tinuellement par le Centre des*

Q. d'Avril 1684.

X

l'Univers communiquent moins de leur mouvement, sur les Mers qui sont vers le Tropique d'Hiver, & au contraire font plus d'effort, & d'impression de leur mouvement acceleré sur la surface solide des terres qui sont sous le Tropique d'Esté & élèvent davantage notre terre & son tourbillon, de mesme qu'un Jet d'eau jette en haut & y soutient une Boule creuse de bois ou de métal. Ainsi cette année 1684. le Jeudy 29. Juin avant midy, la Terre étant au 8. degré, 4. minutes, & 59. secondes, & 20 troisièmes du Capricorne, le Soleil nous paroitra Apogée au mesme degré & minute de l'Ecrevisse. Et avancera chaque année d'une minute, 1. seconde, & 10. troi-

siémes , mais il y a bien lieu de croire que l'élevation du Pole &c le mouvement de la progression de l'apogée varie l'éloignement de la Terre, laquelle change aussi de Centre de gravité estant toujours inégal , par la différente impression de mouvement que luy communique le poids du courant de la lumiere solaire , & suivant que par les inondations la surface de notre Globe change de nature , par les fables & terres que les Rivieres charrient dans la Mer . C'est pourquoy la superficie de la terre augmente en un endroit , & celle de la Mer en un autre .

C'est ainsi , au dire même de Senéque , que la Mer est devenue Terre-ferme dans l'Egypte , par le

Y 2

limon, & par les terres que le Nil y a continuellement apporté lors de ses inondations qui commencent régulièrement le 17. de Juin, & augmentent pendant 40 jours, & décroissent pendant 40 autres jours. Et le Phare qui est maintenant joint à la Terre-férme, en estoit éloigné, du temps d'Hommère d'une journée de Navire vogant à pleines voiles. Paris a été pleine Mer, ce que l'on conclut d'une Digue pleine de toute sorte de coquillage. La Mer couvroit autrefois la Hollande, la Zelande & la Gueldre. Saint Louïs pour son voyage du Levant s'embarqua à *Aigues-mortes*, qui est maintenant éloigné de deux lieues de la Mer, & Fréjus d'une demi lieue. On voit encor

à présent dans des Rochers à demi lieüe de *Salon de la Crau* en Provence, quoy que dans un lieu éminent ; & dans un Rocher en l'Abbaye de Mont-major à un quart de lieu d'Arles des grands anneaux de fer qui servoient à attacher les Cables des Barques &c.

La Mer en échange a par ses inondations diminué la surface de la Terre-ferme , a séparé la Sicile de l'Italie, les Isles de Ceylan , & les Mâldives de l'Inde. La Mer sumergea autrefois de grands territoires dans la Thessalie , ce qu'elle a fait de notre Siecle dans la Frize, Holſace , & ailleurs. La Mer Baltique couvre à présent la fameuse ville *Vineta*. Thales , Aristote , & Sénèque dans le 7. des Questions

262 *Extraordinaire*
naturelles chapitre 5. assure que
la Mer inonda les villes de *Burim* & *Helicem*, dans le fein de
Corinthe, *Quaram in alto vestigia*
apparent, comme dit Pline au
Livre 2. chap. 92. ce qu'Ovide
avoit aussi assuré dans le 15. de
ses Metamorphoses

Si queras Helicem & Burim Achae-
cas urbes,

Invenies sub aquis. Et adhuc osten-
dere nauta,

Inclinata solent cum mænibus oppi-
da mersis.

Il y a 2184 ans, que les Prê-
tres d'Egypte disoient à Solon
d'Athènes ce que Platon rapporte
dans le Dialogue qu'il a intitulé
Timée: Que par les anciennes
traditions il avoient appris qu'au-
trefois tout contre Gibraltar il y

avoit une Isle nommée *Atlantide* plus grande que l'Asie & l'Afrique ensemble, & que par un horrible tremblement de terre , & par un deluge de 24 jours elle abîma & fut couverte de la mer. Personne n'ignore qu'en l'année 1497. *Americus Vespuvius* Florentin en ayant découvert le reste, luy a donné le nom d'*Amerique*, où est la Riviere *Suriname*.

La terre a des Cavitez immenses, c'est pourquoy Senéque *quest. natur. lib. 3. cap. 16.* disoit, *Abrupti in infinitum hiatus qui sapè illapsas urbes receperunt & ingensem in altum ruinam condiderunt.* Enfin les eaux de la Mer venant à percer la croûte ou voute des Abimes centraux de la terre, s'y abîmeront , & lairront la surface

d'e la terre seiche & aride , &
pour lors conformément à la
Prophetie d'Isaïe chap. 30. ver-
set 26. *La lumiere du Solcil sera*
sept fois plus forte ; C'est pour-
quoy comme dit Saint Jean dans
le chap. 16. verset 8. de l'Apoca-
lypse. Le Soleil affigera les Hom-
mes par chaleur & feu. Voicy les
termes Latins *Æstu magno & igni.*
Et pour nous indiquer le *Quando*,
il parle ainsi des sept jours de la
semaine de la durée du monde,
Quinque ceciderunt, unus est, & al-
ter, qu'étant jeune je croïois de-
voir finir en l'année 1666. à con-
ter depuis la Mort de Jésus-
Christ, nondum venit.

Revenons à nos Cadrans So-
laires, bien que l'Excentricité de
la terre, soit la cause que le mou-
vement

vement apparent du Soleil emploie presque huit jours de plus au deça de l'Æquateur depuis l'Equinoxe du Printemps, à celuy d'Automne, que de celuy-cy au premier, & que la durée des heures sont plus grandes en Esté qu'en Hyver, ce que l'on reconnoit par les Horologes à Pendules, neanmoins, *Cum de minimis non caret Praetor*, le Cadran Solaire mesure le temps & sert à regler les Horologes sonans ; & sans estre Chaldéen, c'est à dire Astrologue il marque le moment de la naissance & de la mort de tous ceux, qui pendant que le Soleil luit, viennent ou sortent du monde, car comme dit le Livre de la Sagesse, *Umbra transitus est tempus nostrum*. En effet,

Q. d'Avril 1684. Z

si un Cadran Solaire sçavoit parler à tous ceux qui regardent quelle heure il est , il donneroit ce salutaire avis , *Forsan ultima tibi* , car comme dit Horace , *Mors ultima linea rerum.*

Ancienneté des Cadrans Solaires.

Depuis qu'Hermes Trime-giste eut observé , que le *Cynocephalo* animal sacré à Serapi Dieu des Egyptiens , urinoit par intervalles égaux vingt - quatre fois par jour , on a toujours divisé chaque jour naturel , & chaque jour artificiel en parties égales qu'on a appellé Heures . Ovide dans le second des Métamorphoses décrit le Soleil dans son Trone ayant au four de soy les

heures en distances égales.

*In solio Phæbas ... & posita spatiis
æqualibus Hora.*

Comme les Egyptiens appelloient le Soleil *Horus*, ils en ont tiré le nom d'*Heure*, qu'Homère dans le 5. des Iliades appelle les Gardiennes des portes du Ciel. C'est pourquoy les Romains ayant divinisé *Narsilia* Femme de *Quirinus* l'appelloient *Hora*, c'étoit la Déesse de la jeunesse qui luy faisoit des sacrifices, & son Temple étoit toujours ouvert.

Le Livre de *Job* le plus ancien de tous les Livres fait mention du mot d'*Heure* au chap. 10. verset 14. Et dans l'*Exode* au chap. 9. verset 8. on trouve ces mots *demain à cette même heure*. Le Deu-

*Extraordinaire
teronome au chap. 28. verset 57.
parle des enfans nez à la même
heure.*

La Sainte Ecriture nous apprend dans le Livre de Ruth, qui fut la meilleure Bru du monde, de la belle Noëmi, au chapitre 2. vers. 14. que Booz étant avec les Moissonneurs, dit à la Moabite Ruth *Quando hora vescendi fuerit,
veni huc & comedere panum, & in-*
tinge bucellam tuam in aceto.

Tobie au chap. 14. vers 14. lors qu'il eut frotté les yeux de son pere aveugle avec le fiel d'un Poisson. *& sustinuit quasi dimidiam ferè horam,* luy fit recouvrer la vûë en luy arrachant de l'œil la membrane de la tache.

Le Roy Achas est le premier qui dans Jerusalem ait fait une

Montre Solaire qui marquoit les douze heures, leurs demi & leurs quarts d'heures, comme on conclut du quatrième Livre des Rois au chap. 20. verset 11. C'étoit une Montre verticale, & en temps d'Hyver, lors que ce Roy vit. après midy l'ombre de la pointe du style retrograder de dix lignes ou degrez que les Hebrews appellent *Mahaloth*, & partant il marquoit les quarts d'heures. Les Scavans connoiront ce que je dis, & que *umbram ascendere & crescere idem est, nam umbra dum hieme post meridiem crescebat in plano verticali, descendebat.*

Anaximenes Milesius Disciple d'Anaximendre & de Thales est le premier, au rapport de Pline lib. 2. cap. 76. qui fit à Lacede-

Z iiij

270 *Extraordinaire*
mone un Cadran Solaire qu'il appella *Sciatericon* du mot Grec d'ombre : longtemps après l'usage en vint à Rome , comme dit Pline *lib. 7. cap. 60.* C'étoit l'office des enfans d'annoncer l'heure. Bientot on vit par tout tres grande quantité de Cadrants Solaires dans Rome , du temps de Plaute qui mourut au dire de Ciceron en la 149. Olympiade , & la 570 année de la Fondation de Rome , c'est pourquoy dans la *Bæotis* qui est l'une des 41 Comedies perduës de Plaute , le Parasite , peste contre l'Inventeur des Heures & des Cadrants.
Ut illum Dii perdant , primus qui Horas reperit ,
Quique adeò primus statuit hoc Solarium ,

Qui mihi comminuit misero articulatim diem.

Nam me puero uteruſ hic erat Sola-
rium.

Ubi iſte monebat eſſe, niſi cum nihil
erat.

Nunc etiam quod eſt, non Eſtur, ni
Soli lubet.

Iſaque adco oppletum eſt oppidum
Solariis

Major pars populi aridi roptant
fame.

Il y a encore bien de Parasites
dans ce Siecle , de même que
chez les Persans. *Quibus*, com-
me dit Ammian Marcellin lib.23.
Venter unicuique pro ſolario eſt. Et
qui vivent en bêtes au dire d'Au-
relle Cassiodore , *Variarum lect.*
cap. 26. Belluarum ritus eſt, ex ven-
tris eſurie ſentire Horas. L'un des

Z iiiij

deux Vieillars dont il est parlé dans Daniel au chapitre 13. verset 13. *Anbo ulnerasi amore Susanna*, dit à son Camarade; *camus domum quia Hora prandii est.*

Des passages cottez cy-dessus, & tirez de l'ancien Testament, comme aussi de ce que le Saint Evangile, selon Saint Matthieu au chapitre 27. verset 45. & 46. porte que *Depuis la sixième heure du jour*, qui est en toute Saison l'heure de midy, *jusques à la neuvième*, c'est à dire jusques à trois heures après midy, puis que c'étoit dans le temps de l'Equinoxe que les heures Antiques, Planetaires & Judaiques sont d'égale durée aux heures Astronomiques ou au temps que 15. degrez de l'Equateur employent

à passer sous le cercle Meridien. Toute la Terre fut couverte de tenebres. Et sur la neuvième Heure, c'est à dire à trois heures après midy, Jesus jeta un grand cri, en disant, *Eli, Eli, Lamma Sabacthani.* Comme vous aimez l'étude de la Cabale donnons luy à prefent un demi quart d'heure de temps.

Je dis que *Eli*, que les Hebrews prononcent *Ieli* est le second des 72. noms de Dieu tous terminez en *Ah* ou en *El* que les Cabalistes forment de trois Lettres des 72. contenues dans chacun des 19. 20. & 21. versets, du 14. chapitre de l'Exode, où Moïse a decrit cette miraculeuse Colombe, la Figure de Jesus-Christ. *Qui stetit inter castra Ægyptiorum & castra Israël, & erat*

nubes tenebrosa illuminans noctem.
Cette nuée tenebreuse, qui éclai-
roit le peuple de Dieu pendant
la nuit. Car prennant la lettre
Iod qui est la seconde lettre du
premier de ces trois Versets, &
la lettre *Lamed* qui est la penul-
tième du second Verset, & en-
fin la lettre *Iod* qui est la se-
conde du troisième Verset on
forme le nom *Ieli*. Ils tirent mes-
me ces 72. noms de Dieu, du
nom tres-sacro saint, & par res-
pect ineffable *Iehovah* qui est le
nom propre du Créateur, c'est
pourquoy les Rabins appellent
ce nom *Sem hammeboras*. C'est à
dire expositif, car tous les autres
noms quoy que de quatre Let-
tres sont par rapport aux créatu-
res, comme dans la Genese cha-

pitre 18. verset 3. le nom divin *Adonay*, du verbe *Adon* qui signifie Seigneur. *Daijan* Juge, *Tsadic* Juste & *Hannum* Misericordieux &c..

Revenons à nos *Heures*, partout les passages sus - citez de la Sainte Ecriture tant du nouveau que de l'ancien Testament. Je conclus. 1° Que le nom d'*Heure* a toujours été pris pour une partie du jour naturel , ou pour une douzième partie du jour artificiel qui est le temps que le Soleil demeure chaque jour sur l'horizon. 2° Que les Hébreux , les Grecs , & les Romains divisoiient par leurs Montres Solaires chaque jour artificiel en douze heures égales entre - elles , mais inégales si on comparioit leur durée,

à la durée des heures d'un autre jour : mais que leurs Horologes méchaniques divisoient tous les jours naturels en 24 parties égales qu'ils appelloient heures , ce que je pourrois encore demontrer par Tatius qui explique pourquoi on disoit que dans la Gréce , le Soleil faisoit le jour de 15 Heures au Solstice d'Esté , & de neuf Heures seulement au Solstice d'Hyver.

J'espere que M^r Bernier aussi grand Voyageur que grand Me-decin , & sc̄avant Philosophie corrigera dans la seconde impression de son tres-docte *Abbregé de la Philosophie de M^r Gassendi* , ce qu'il a dit au sujet des Heures dans la 44. page de la *seconde Partie*. Voicy ces termes. Le nom

d'Heure est véritablement ancien,
mais il estoit pris pour Saison, &
ce n'est que depuis quelques Siècles
qu'on l'a pris pour la 24. partie du
jour.

Martial dans la huitième de
son quatrième Livre de ses Epi-
grammes remarque au long quels
étoient les différens exercices des
Romains pendant les 12. heures
de chaque jour artificiel

*Prima salutantes, atque altera con-
tinet hora,*

Exercet rauos tertia canxi dicos.

*In quintam varios extendit Roma
labores.*

*Sexta quies Lassis, septima finis
erit.*

*Sufficit in nonam nitidis octava
palestris;*

*Imperat exstructos frangere nona
thoros.*

Extraordinaire
Hora libellorum decima est, Euphe-
me, meorum;
Temperat ambrosias cum tua cura
d'apes;
Et bonus aetherco laxatur nectare
Cesar,
Ingentique tenet pocula parca manu.
Tum admitte jocos, gressu rimes ire
licenti
Ad matutinum nostra Thalia Iovem.
Ne vous étonnez pas de ce que
Martial donne la qualité d'en-
roué aux Plaideurs du Barrau
Romain, puis que l'Accusateur
avoit six heures pour haranguer,
& le Défendeur en avoit neuf.
Ce que Cnée Pompée reduisit à
deux & à trois heures. Cepen-
dant dans l'ancienne Rome au
recit de ce qui se passoit dans
l'Empire de la Lune, on disoit

tout comme icy ; car les plus grands Hommes , & les plus Gens de bien y furent persecutez. *Furius Camillus* , & *Livius Salinator* à Rome , *Aristide* & *Miltiades* , à Athénes : enfin *Ciceron* & *Socrate* les plus sages , & les plus Gens de bien du monde furent condamnez ; & *Publius Clodius* , le plus méchant de tous les Hommes fut absous par le Sénat ; & les *Livies* & les *Scipions* qui avoient merité tant de Triomphes furent contraints de se parer contre de jugemens violens par un éxil volontaire , ce qui obligea un de leurs Poëtes de dire

• *Ut solvat Corvos notat censura Columbas*

Si vray que dans le 24. chapitre des Actes des Apôtres nous ti-

sons que Tertulle & le grand Prestre Ananias que Saint Paul appelle *Muraille blanche*, persécutoient ce grand Apôtre sous prétexte de Religion. Et le renommé Theogonius grand Hypocrite Arrien & Saducien, & en cette qualité n'écoutant pas Salomon dans le 15. verset du 17. chapitre de *Mise ou des Proverbes* pour obéir à une Dame Hérétique persécuta à outrance le Saint Homme Eustathius pour mettre à couvert un Homme d'iniquité de même profession & art que les 170. Romaines qui furent exécutées en la 423. année de Roine *T. Valerius & M. Claudius Marcellus* étans Consuls. Voyez Theodoret au chap. 20. du premier Livre de son Histoire

Ecclesiastique. Cependant l'ancienne Rome se vantoit comme dit Ciceron *lib. 7. Epist. famil. 30.* que sous le Consulat de Caninius Revillus, *Toto suo Consulatu somnum non vidit, nihil è consule malum factum est, nemo pransus est,* Macrobe vous en dira les raisons en son second & septième Livre.

Je ne suis donc pas surpris, M^r, que le *Mercure Galant* du mois d'Avril 1684, vous ait inspiré le desir de la connoissance des Heures par le Soleil, & puis que vous demandez ce que je pense du Cadran ou Montre Solaire que M^r Crochat a fait à Saint Denis, je vous invite de venir voir dans la vieille Rue du Temple, la superbe & magnifique Maison de M^r Amelot de Biseuil, Maître

Q. d'Avril 1684.

Aa.

282 *Extraordinaire*
des Requêtes , dans laquelle
aprés n'y avoir pû pendant plu-
sieurs heures assez admirer ce
que l'Auteur du Livre intitulé
Description nouvelle de ce qu'il y a
de plus remarquable dans la ville de
Paris , n'a pû dire qu'en gros de-
puis la 144. page , cent sortes de
Chefs d'œuvre des plus sçavans
Maitres de l'Europe en Archi-
tecture, Sculpture, Marqueterie,
Peinture & Broderie , avec une
agreeable profusion d'or & d'azur,
& toute sorte de Cadrans Sola-
ires dans les deux Cours , je vous
y feray encore admirer dans l'in-
terior de la Maison sous un Pa-
villon Royal le *Gallici Solis ex-
cursus* . C'est un Cadran Solaire
sur un grand pari de muraille ; sur
laquelle l'ombre de la pointe d'un

ne Fleur de Lys, marque le jour de la naissance du Roy, & les jours de ses victoires &c. C'est de l'Ouvrage du R. P. Claude Religieux Carme, Aumonier de la Maison, il ne se sert que de la Boussole rectifiée pour trouver la déclinaison de la muraille, & cependant il réussit par tout dans la dernière justesse.

Vous avez, M^r, le goût fin de souhaiter du solide dans toutes vos lectures, & d'apprendre en lisant, & de connoître en voyant. Car comme dit l'Eccles. cap. 39. vers. 39. *Omne opus hora sanctorum ministerabit.* Et bien, M^r, je veux bien vous donner deux ou trois Lettres, tout ce que l'Hotole geographie a de plus beau & de plus scévant, & mesme plusieurs

A a ij

284 Extraordinaire
chooses tres - curieuses qui n'ont
point encore été pratiquées.

Vitreuve le grand Archite^cte de l'Empereur Auguste est à mon avis le premier qui nous ait laissé par écrit la construction des Cadans Solaires ; c'est dans les 8. & 9. chapitres du neuvième Livre d'Architecte, sur lequel Daniel Barbaro Noble Venetien Patriarche d'Aquilée fit de très-doctes Commentaires, qu'il donna au public en Langue Italienne ces années 1567. & 1584.

COMIERS, Prevost de Ternant.
Qui donnera la suite de ce Traité dans les suivans Mercures Extraordinaires.

Voicy deux Sonnets qui ont esté
faits pour M^r le Duc de S. Aignan.
Le titre de chacun de ces Sonnets
vous fera connoître quel en a esté le
sujet.

SUR LE RETOUR D'E
M^r le Duc de Saint Aignan
en son Gouvernement du Ha-
vre.

Dans le temps, où l'on voit l'Invinc-
ible LOUIS
Porter en divers lieux l'affroy de son
Tonnerre,
Et faire justement trembler toute la
Terre,
Par les heureux succès de ses faits
inouïs.



Pendant que les plus fiers se sont évan-
ouis,

Que Luxembourg se rend , qu'Alger
cessé la Guerre ;
Que Gênes de frayeur met bas le Ci-
mèterre ,
L'Illustre Saint Aignan rend nos cœurs
réjouis.

¶

Son retour désiré pendant plusieurs an-
nées ,
Qui va rendre en ces lieux nos heures
... fortunées ,
Ne s'est p'm rencontrer dans la profonde
Paix .

¶

D'une nécessité , dont la Loy nous en-
gage ,
A souhaiter icy qu'on n'en fasse ja-
mais ,
Puis qu'elle ôte à nos yeux ce glorieux
partage .

SUR LE PROMPT DE-
part de ce mesme Duc du
mesme Gouvernement.

LA nuit chasse le jour, du calme naist
l'orage.
Aux plus belles Saisons succede un rude
Hyver,
Et jamais dans le monde on ne peut rien
trouver
Qui soit si bien fondé que le temps ne
l'outrage.

XX

L'inconstance est toujours son plus solide
ouvrage;
S'il donne des plaisirs, c'est pour nous
en priver.
La tristesse est l'écueil où l'on vbit arriver
A la plus forte joye un imprévu nau-
frage.

XX

Grand Duc, nous l'éprouvons en votre
prompt départ,

Un retour agréable où je prens tant de
part,

Nous faisoit espérer un bonheur plein
d'envie.

29

Mais il falloit s'attendre à quelque
grand revers;

Puis que vous ne trouvez rien de doux
en la vie,

Que d'estre auprès d'un Roy qu'admirer
l'Univers..

Je me souviens que vous m'avez
demandé l'explication d'un Chiffre
employé dans le X.XII. Extraor-
dinaire.. L'Aubeur me l'a enfin en-
voyé, & je vous en fais part. Vous
trouverez dans la même Lettre com-
ment 38. 24. 27. 45. 93. veulent
dire , S'il étoit des Amans dif-
crets. C'est un Chiffre qui vous a
embarrassé dans le X.XV. Extraor-
dinaire , & que je ne vous aurois
pas.

pas envoyé, si j'avois sçeu qu'il ne sçauroit estre d'aucun usage, & qu'il seroit impossible à celuy mesme qui l'a inventé, de déchiffrer aucunes paroles chiffrées sur la même invention.

*EXPLICATION DU
Chiffre du XX. Extraordinaire,
qui commence par ces Lettres
D. P. Q. I. T.*

Puisque l'on souhaite d'apprendre le secret du Chiffre qui a été proposé dans le 22. Extraordinaire du Mercure, j'en donneray icy l'explication, par laquelle on verra qu'il est entièrement impossible de le deviner. J'employe pour cette sorte de

Q. d'Avril 1684. Bb

Chifre vingt Alphabets tous différens , me servant des uns & des autres dans un ordre purement arbitraire , que l'on determine à sa volonté , avec la liberté de le changer quand on veut . Au lieu de vingt Alphabets on pourroit se contenter de beaucoup moins , comme de quatre ou cinq , mais la pratique n'en seroit pas tout à fait si assurée , ny guère plus aisée . Les vingt Alphabets dont je me suis servy , sont contenus dans la Table suivante .

1. a b c d e f g h i l m n o p q r s t u x
2. b r m q u d f x l p n o i e s g h c t a
3. c m g l a i o u s h f d q x p n e r b t
4. d q l a n x h g t c p e u m b s r i o f
5. e u a n s m c l f d b r g q o t i x h p
6. f d i x m h s r u t l p e c a q b o n g

7. gfohcfsqb euilptxdanmr
8. hxuglrbqnotcmifadepls
9. ilstfuenb rhxagcpmqdo
10. lphcdtuorgxabfmensqi
11. mnfpblithxdqsaeougrc
12. noderplcxaqshbuitfgm
13. oiqugepmabshxitlcdfn
14. pexmqctigfabrdnuohsl
15. qsfpboaxfcmeutnrhglid
16. rgnsfqdaapeoiluhfxmcb
17. fheribadmnutcogxfplq
18. tcrixoneqsgfdhlmpbau
19. utbohnmpdqrgfsiclaxe
20. xatfpgrsoicmnldbqueh

Le premier de ces Alphabets n'est pas différent de l'Alphabet vulgaire , si ce n'est que pour plus de commodité , j'en ay retranché ces trois Lettres K, Y,Z, dont on se peut presque passer en notre Langue , se servant en leur place de celles-cy Q, ou C, I, S.

Dans le premier Alphabéter chaque Lettre est prise pour elle-même , A pour A , B pour B , C pour C , &c.

Dans le second B est pris pour A , R pour B , M pour C , Q , pour D , &c.

Dans le troisième , C est pris pour A , M pour B , G pour C , &c.

Il en est de même de tous les autres Alphabets suivant l'ordre de la table précédente.

Tous ces Alphabets pouvoient estre formez d'une infinité d'autres manières différentes. J'ay choisi celle-cy pour des raisons qui m'en rendent l'usage plus facile.

Dans le Chifre dont il s'agit , j'ay employé ces différens Al-

phabets suivant l'ordre arbitraire
des nombres que voicy.

13. 8. 13. 9. 20. 17. 14. 20. 7. 9. 2. 5. 10.
7. 11. 19. 2. 6. 8. 3. 5. 1. 8. 14. 19. 10.
21. 5. 9. 7. 7. 5. 16. 5. 2. 2. 6. 5. 3.
7. 9. 7. 9. 10. 9. 10. 11. 15. 10. 10. 5. 18.
5. 7. 5. 13. 10. 11. 13. 7. 10. 2. 11. 4. 14.
18. 8. 9. 8. 5. 19. 13. 16. 15. 5. 19. 7. 7.
23. 11. 15. 10. 2. 20. 2. 13. 9. 2. 7. 6. 11.

Cette suite de nombres mar-
que que je me suis servy du 13.
Alphabet pour la première
Lettre de mon Chifre, du 8.
pour la seconde, du 13. pour la
troisième, du 9. pour la quatrié-
me, du 20. pour la cinquième,
& ainsi de suite. De sorte que
pour en faire l'interpretation, il
faut examiner suivant l'ordre de
ces nombres toutes les Lettres
du Chifre proposé, dont voicy
la copie.

D p q i t d q q a a t i s g f p u l n d s e
 b p q l q x h c d a c t u t p d q m b a t b p
 h s e x d o a f u o f d o a o o u g r q p m p
 t e d c m q i m d l c c u o d h u q g d l l m b.

Faisant cet examen on trouvera que.

D vaut T , dans le 13. Alphabets.

P vaut V , dans le 8.

Q vaut C , dans le 13.

I vaut A , dans le 9.

T vaut C , dans le 20.

D Vaut H , dans le 17.

Q vaut E , dans le 14.

Q vaut S , dans le 20.

Et ayant trouvé de la même façon toutes les autres Lettres de ce Chiffre on verra qu'elles exprimeront ces quatre Vers, qui expliquent l'Enigme du Louïs d'or, employée dans le Mercure d'Avril 1683. au dessous de celle de la Cheminée.

*Ta cache sous ta cheminée,
Galant Mercure, un Louïs d'or,
Comme quelque riche trésor,
Mais ta finesse est devinée.*

Il faut remarquer que celuy à qui on écrit en secret, doit avoir une copie écrite ou dans sa mémoire des nombres dont on a déterminé de se servir pour le Chiffre qu'on veut employer.

Pour peu que l'on considère la nature de cette sorte de Chiffre, on connoîtra évidemment que cet ordre purement arbitraire de divers nombres que l'on choisit à sa volonté, comme sont ceux que j'ay employé icy scavoir, 13. 8. 15. 9. 20. &c. ne scaurait être deviné par qui que ce soit, pourveu qu'on ne le déclare à personne ; cela n'étant pas

B b iiiij

moins impossible, que de deviner les pensées d'une personne qui n'en fait paroître aucun signe extérieur. On voit aussi clairement que l'explication de cette sorte de Chiffre dépend tellement de la connoissance de cette suite de nombres, que sans cela il est absolument impossible de la trouver. Il est donc bien manifeste que ce secret est entièrement impénétrable à tous ceux à qui on n'en voudra pas faire confidence. Je ne doute pas qu'on ne demeure d'accord qu'il ne peut y avoir de Chiffre plus seur que celuy-cy ; Mais on pourra se persuader d'abord que la pratique n'en peut estre que fort longue & beaucoup embarrassée. Cependant le temps que j'y emploie

sans beaucoup d'application, soit pour mettre en Chifre, soit pour déchiffrer, n'est à peu près que quatre fois aussi long que celuy de mon écriture ordinaire la plus prompte , car j'ay observé que pour mettre en Chifre huit vers Alexandrins qui sont de 12 à 13. Syllabes , il ne me faut pas plus d'au quart d'heure, non plus que pour les déchiffrer , & que dans un autre quart d'heure je ne puis faire que quatre copies simples de ces mesmes 8. vers. De plus je crois que si quelqu'un en avoir contracté une plus grande habitude , il s'en acquiteroit encore avec plus de diligence. Si la methode dont je me sers pour cét effet , a toute la facilité que je dis , je ne scaurois néanmoins

me résoudre à en donner présentement l'explication, la trouvant trop longue & trop difficile à faire par écrit.

On a employé dans le X X V. Extraordinaire du Mercure une autre espece de Chifre, dont on propose l'artifice à expliquer. Voicy en quoy il consiste. L'Auteur de ce Chifre fait valoir chaque Lettre suivant le rang qu'elle tient dans l'Alphabet ordinaire comme on voit icy.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15.
16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23.
a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u x y z.

En sorte que A vaut 1, B vaut 2. C vaut 3, &c. Or pour mettre ce Chifre en usage, il n'y a qu'à marquer sur le papier la somme des nombres qui conviennent.

aux Lettres de chaque mot, ainsi qu'a fait l'Auteur à l'égard des Vers suivants.

*S'il estoit des Amans discrets
Comme il est des Chifres secrets,
On verroit peu d'Amans fidèles
Se plaindre avec droit de leurs
Belles.*

38. 84. 27. 45. 93.
46. 20. 42. 27. 66. 85.
27. 101. 40. 49. 69.
23. 75. 29. 63. 9. 71. 52.



Pour mettre en Chiffre le premier mot S'I L , il faut mettre 38, parceque S estant la dixhuitième Lettre de l'Alphabet , elle vaut 18. I vaut 9. & L vaut 11. Et la somme de ces trois nombres 18. 9. 11. vaut 38. il en est de même des autres mots.

Mais l'Autheur de ce Chifre se trompe grandement de croire que cela soit un véritable Chifre, puisque l'on ne sçauoit aucunement s'en servir estant de telle nature, qu'il est impossible à ceux là-mesme qui en sçavent le secret d'en trouver l'interprétation. De sorte que l'Autheur lui-même ne pourroit pas expliquer ce qu'on lui écriroit de cette maniere ; Car ce nombre 38, par exemple qui marque le premier mot du Chifre dont il s'agit, s'explique également bien par une infinité de mots differens, aussi bien que par le mot S'IL, comme ILS, LIS, L'ON, FAIRE, DIEU, LIEN, &c; il en est de même de tous les autres. Or quel

moyen de deviner parmy tous ces mots inombrables lequel doit éstre le véritable que l'on cherche ?

Monsieur Cimeron de Lochau en Bourgogne, a aussi trouvé le secret de ce dernier Chifre, qu'il condamne comme absolument inutile, aussi bien que l'Autheur de cette Lettre. Lors qu'on assiegea Luxembourg, il fit ce Vers Numeral ou Chronologue, qui prophetisoit qu'il seroit pris cette Année.

**Venez Roy Des franCoIS,
LUXEMBOUrg est à VOUS.***

Assemblez toutes ces lettres Numerales, vous trouverez qu'elles font l'Année courante 1684.

M. D.C. L X V V V V. IV.

Le mot de l'Enigme en prose du dernier Extraordinaire estoit les Mis-sives , ou Lettres mises à la Poste. En voicy quelques explications.

I.

Apres avoir longtemps résué,
Enfin finale j'ay trouvé
Et découverte le Pot aux Rosés,
Non sans mon timbre alambiquer.
Que j'aurois à dire de choses,
Si je voullois tout expliquer!

Ex 3

Ces Cousines, ou ces Compagnes,
Qui traversent tant de Campagnes,
Dont si surprenant est le sort,
Sont Lettres qu'on met à la Poste.
A qui souvent on fait riposte,
Et dont il faut payer le port.

Ex 4

Il est vray qu'on les emprisonne,
Qu'en fâche garde l'on les donne,
Qu'on leur cede un Appartement

Obscur, & tout barré de grilles,
Comme on fait à certaines Filles
Qui n'ont pas vescu chastement.

83

On les voit parfois à l'Armée
Sans perte de leur renommée,
Dans une admirable blancheur.
Ces sont Muettes discoureuses,
Et pour estre souvent courrouxées,
Elles n'en ont pas moins d'honneur.

83

Les unes sont devorieuses,
Les autres sont malicieuses,
D'autres sans sel & sans esprit:
Si l'une épanouit la ratte,
Dans une autre l'amour éclate,
Dans d'autres paroist le dépit.

83

On lit l'une avec allégresse,
On parcourt l'autre avec tristesse,
Et dans un assommant chagrin.
La Lettre leue, on la retire,
On l'écartelle, on la déchire,
On la sacrifice à Vulcain.

Pire est encor la destinée
 D'une Missive infortunée;
 Car sans épargner sa pudeur,
 Son intégrité l'on saccage,
 On en fait un vilain usage,
 On la met en mauvaise odeur.

L. BOUCHET, ancien Curé
 de Nogent le Roy.

I I.

Mercure est las de ses emplois,
 Dont presque il change tous les
 mois.

Depuis un temps ne l'a-t-on pas vu
 faire

Celuy d'un Maréchal, & d'un Apot-
 quaire?

Mais ce mois il reprend son employ de
 Courtier.

Il veut suivre cette maxime,
 Que chacun fasse son mestier,
 Aura-t-on pour lui moins d'estime?
 Mais quand il ne seroit qu'un simple
 Messager,

du Mercure Galant. 305

Qu'Homme de Lettres on appelle
On le verra toujours rechercher avec
Zele

En France ainsi qu'en Païs étranger.

LA BELLE NOURRITURE

III.

Courrier infatigable, habile, adroit,
galant,

Jamais a-t-on eu le talent
D'envoyer en tous lieux comme nous
tant d'Epîtres

De si différente façon,
Qu'on reçoit sans chagrin, et sans fâche
mesmes titres,

Qui plus est, sans payer que fort peu de
rancor,

Pour racheter ces Prisonniers?

Vous avez oublié pourtant
Celles que j'aime plus des Lettres fami-
lières.

Je seroix joyeux & content,

Si j'en avois reçeu de mes sœurs

Mercure, vous ne voulez pas,

Vous en auriez trop d'embarras.

Q. d'Avril 1684.

CC

*Et puis c'est rarement qu'on obtient ce
qu'on aime..*

GYGES.

I V.

Tous les Goinfres nom'aiment pas,
Je suis en bute aux Gens d'affaires,
Qui n'aiment que l'argent, & ne font
jamais cas
Que de ce qui conduit le plus vite au
trépas;
Il y mettent leurs soins; & toutes leurs
lumières,
Et sont privés du jour sans quitter l'em-
baras,
Blâmant qui ne vaut point imiter leurs
manières.

Q3

Misérable Païs où je dois me cacher,
Où l'on aime bien plus les œuvres de la
Chair,
Que celles de l'Esprit, si je puis me dé-
fendre
De me trouver jamais
En ce Lieu de discorde, avec des Gens
sans paix,

Je mangerois plutost mon pain avec la
Cendre,
Que de ne pas l'abandonner;
Tant ces Gens de goudron ont voulu m'
loigner..

Un retour desiré m'avoit bien consolé;
Mais un départ m'a desolée;
Toute ma consolation.
Dans ma disgrâce & mon affliction;
Est que vous permettez, Mercure;

Que je vous récrive souvent
Des Lettres qui n'ont rien de fort, ny d'
scavant;
Vous m'accordez beaucoup, sans y trou-
ver d'injure.

L'Exilée de la Ville-franche.

V.

A Greable Berger, dont les Lettres
scavantes.
Ne se présentent à nos yeux;
Que sous un sens mystérieux;
Rieines de matières galantes;
N'estoit-ce pas assez, pour nous embier-
tanasser?

Cc. ii.

*De les avoir voulu tracer
Par un excellent artifice,
Pour l'admirable objet de vos tendres
amours,*

*Sans vouloir prendre le secours
Du Berger Dorilas, & de sa Doralice.
C'est un petit trait de malice
Que j'ay peine à vous pardonner;
Car n'y croyant d'abord qu'un discours
fort sublime,
J'ay trouvé dans la suite une subtile
Enigme*

*Que vous donniez à deviner;
Mais enfin, grâce au Ciel, pénétrant le
mystère,*

*Sans trop me fatiguer l'esprit,
J'ay vu que vos déours marquoient
le caractère
Des Lettres que souvent chacun de nous
écrit.* ALCIDOR, du Havre.

V.I.

*J*E ne suis point surprise, agréable
Mercure,
De vous voir icy-bas en habit de Cour-
riers.

Mais de prendre celuy du plus simple.

Ouvrier,

C'est faire une trop grosse injure

A vostre divine nature;

L'on sait que de tout temps pour ce pre-
mier emp'oy

Vous fustes reconnu par la Troupe ce-
leste.

C'est une qualité qu'aucun ne vous con-
teste,

La possédant de bonne-foy,

Chacun le connoît sur la terre

Pour vous avoir vu dans ces Lieux-

Apporter des Lettres des Cieux

De Jupiter Lance-Tonnerre:

Lors qu'on vous voit pour luy prendre
ces petits soins,

L'on ne vous estime pas moins;

Mais en vous abaissant aux œuvres mé-
caniques,

C'est vouloir exposer vostre honneur aux
Critiques,

A ces Genç qui jamais ne laissent échaper

L'occasion de vous drapper.

MO. Extraordinaire

Songez-y, je vous en convie,
Et profitez, Seigneur, de l'avis de SILVIE
du Havre..

Cette Enigme en Prose a été aussi expliquée par Mademoiselle Marguerite le Vasseur, Fille de M^r le Vasseur, Avocat à Amiens; & par Messieurs de Flessel de Vermolet, aussi d'Amiens, & Diéreville du Ponlevesque.

Le Mot de la première Enigme du mois de May, estoit la Cendre. La première des Explications que je vous en envoie, est sur le mérite de la Dame, qui a réduit ce Mot en Enigme.

I.

Si cette Dame solitaire
A le corps aussi beau que l'esprit immortel,
Sans-doute elle a le don de plaisir,

du Mercure Galant. 31.

Et le plus insensible en doit estre amoureux.

Eust-on un cœur de Salamandre,

Elle peut le réduire en Cendre.

*Avice, de Caen, Ruë
de la Harpe.*

II.

Vous qui courrez apres les Belles,
Et croyez gagner ces Cruelles;
Vous avez beau souffrir, vous y perdez
vos pas;

Plus vous estes constans, plus elles sont
volages;

Elles ne se contentent pas

*Qu'on leur rende beaucoup d'hom-
mages,*

Et c'est trop peu que de l'Encens,
Elles veulent encor, si l'on croit à leur
sens,

De plus funestes sacrifices,

Que l'on souffre de longs supplices;

Et pour tribut de leur beauté,

Elles ont tant de cruauté,

Que mille coeurs réduits en Cendre;

312 "Extraordinaire"
Tout grillez, tout rostis, ne les satisfont
pas.
Voila l'effet de leurs appas.
Qu'heureux est qui les fuit, qui prompt
à se défendre,
D'une amour fatale évite sa prison,
Et consultant bien sa raison,
Pour résister à tant de charmes,
Se met toujours bien sous les armes.

Gyges.

III.

LA VILLE DU HAVRE,
à M^r le Duc de S. Aignan,
sur son départ.

Grand Duc, quand vous partez, à
funeste avanture!
Nous perdons nos beaux jours dès leur
commencement;
Nous sommes des Poissons hors de leur
élément;
Plus pâles, plus défaits qu'un Mort en
Sépulture..

82

Econtez les soupirs de vostre Crea-
ture,

Vous estes icy-bas son tout, son Firma-
ment;

Elle craint de vous perdre, & ce fatal
moment

Est pour elle un fleau des plus grands
de nature.

83

Nostre douteur paroist à voir nostre cou-
leur,

Vostre absence nous ote & courage, &
chaleur,

Foibles comme une Cendre au gré du
vent de l'onde.

84

Quand vous estes présent, il n'est plus
d'Ennemis.

Demeurez donc, Seigneur, ou qu'il nous
soit permis

De vous suivre par tous, & fust-ce au
bont du monde.

Le même.

Q. d'Avril 1684.

D d

IV.

Genes, Ville superbe, on t'a voulue
flater.

De te pouvoir défendre; ah Dieu, quelle
arrogance!

LOUIS surmonte tout, & tu crois ré-
sister;

Toy comme il sçait punir l'orgueil &
l'insolence.

CD
Tu t'es mal conseillée, il falloit con-
tenter

Le plus puissant des Roys, un peu de
complaisance

L'auroit fait ton Amy; tu l'as voulu
buter,

Mais ton sort fera voir l'éclat de sa puis-
sance.

CQ
Combien as-tu souffri d'allarmes, de
frayeurs?

Nas-tu pas attiré sur toy tous ces mal-
heurs?

Et pour les éviter, tu n'avois qu'à te
rendre.

59

N'as-tu pas plus perdu? n'en as-tu pas
regret?

Et ne pouvoit-on pas faire plus qu'on n'a
fait?

T'abatre entierement, & te réduire en
Cendre?

Le mesme.

V.

A Pres les Foudres, les Eclairs,
Et mille prodiges divers
Qui doivent preceder la fin de tout le
monde,

Que deviendra cet Univers,
Et toute sa machine ronde?

Le Firmament estant détruit,
Et mesme en son cahos chaque-Elément
réduit,

Du reste que faut-il attendre?

Mercure, ce Courrier des Dieux,

Nous en fait l'image à nos yeux,

Tout ne sera que de la Cendre.

R AULT, de Rouen:

D d ij

Mercure, n'a-t-on pas sujet de vous reprendre?

Rien n'avance, tout est perdu,

Le pauvre Peuple est abban;

On veut de l'Eau partout, vous donner de la Cendre.

C'est à ce coup que le Ciel est d'airain,
Rien ne le peut flétrir; Cependant les Coupables,

Ces Riches sensuels ayant toujours du Pain,

Les fleaux ne sont-ils que pour les Misérables?

Les crimes des Puissans n'en sont pas corrigéz,

Autant que l'on en voit les Pauvres.
affligez.

LA BELLE NOURRITURE.

V II.

Mon esprit se laissant aller à l'avanture,

Mon cœur qui l'a suivy dans le commencement,

Ne faisoit pas du crime encor son élément;

Mais l'obstination a fait sa sépulture.



*N'estimant, & n'aimant rien que la
Créature,*

*J'offensois chaque jour l'Author du
Firmament,*

*Sans songer que j'eftois en risque à tout
moment*

*De me perdre, en payant le droit de la
Nature.*



*Aux vices, des vertus je donnois la
couleur;*

*Et mes dérèglemens, chéris avec cha-
leur,*

*N'eftoient que trop commes sur la terre
& sur l'onde.*



*Mais triomphant enfin de tous mes En-
nemis,*

*Seigneur, par vostre grace, il m'est encor
permis*

D d iii

C. HUTUGE, d'Orleans,
demeurant à Metz.

VIII.

*F*N vain le Grand LOUIS veut
te donner la Paix,
Ibere trop altier, tu ne la veux jamais,
Tu cherches cent détours afin de t'en
défendre:

*Crains au'il ne se lasse d'attendre.
D'un Héros qui peut vaincre tout,
Tu mets la patience à bout.*

*Tu vois en quel état il a réduit la Flan-
dre*

*Après avoir forcé Luxembourg à se
rendre,*

*S'il veut vaincre dans d'autres Lieux,
Qui pourra résister à son Bras glorieux?*

*Dans tout ce qu'il veut entreprendre,
Il est toujours victorieux;
Il ne sait que trop te l'apprendre,
On en voit tous les jours des exemples
fameux.*

Rens-toy, tu ne peux faire mieux,
Ou son Foudre allumé va tout réduire
en Cendre.

DIEREVILLE, du Pontlevesque
IX.

Quoy, vous vous étonnez de me voir
gros & gras,
Tandis que je me plains, que je meurs
dans ma chaîne?

Nesgavez-vous pas, inhumaine,
Que l'amour est un feu qui ne consome
pas?

Depuis que vos charmans appas
Ont forcé mon cœur à se rendre,
Si l'amour consumoit, helas!
Vous m'auriez venu réduite en Cendre.

Le mesme.

X.

SUR L'HEUREUX RETOUR
de M^r le Duc de S. Aignan
au Havre.

Héureuse Salamandre, * admire
l'avanture
Qui ramène chez toy, dans son com-
mencement,

320 Extraordinaire
Un Héros tout de feu, car sans son élé-
ment

Les Cendres pourroient bien estre ta
sépulture.

(3)

Les Génies t'ont mise au jour comme une
Créature

La plus froide qui fait dessous le Firme-
ment;

L'on ne sauroit te voir cependant un
moment,

Qu'au milieu d'un brasier contraire à ta
nature.

(4)

Mais le grant Saint Aignan, voyant
à ta couleur,

Que ton feu paroiffoit n'avoir plus de
chaleur,

Qu'il estoit presqu'éteint par le froid de
ton onde,

(5)

Pendant que LOUIS vainc ses plus
fiers Ennemis;

Il vient te réchauffer; que ne t'est-il
permis

De le tenir icy jusqu'à la fin du monde?

ALCIDOR, du Havre.

* Les Armes du Havre, sont une Salamandre au milieu d'un Brasier.

XI.

CONTRE LES ENNEMIS
du Royaume, sous le nom
de Titans.

Traçans ambitieux, qui pour troubler
la terre
Eustes assez hardis, par un esprit trop
vain,
De vouloir déclarer la guerre
Au puissant Jupiter, tenant le Foudre en
main;
Si vos coëurs eussent eu quelque chose
d'humain,
Ils devoient redouter ses Carreaux, son
Tonnerre,
Et n'allier pas si-tost avec temérité
Exposer tous vos biens, voÿtre honneur,
Et vos testes,

Qui n'estoient pour ce Dieu que de fôbles conquestes,
 Mais assez pour marquer à la Postérité.
 Que par un vain orgueil, voulant trop entreprendre,
 Insultant le Maistre des Cieux,
 Vous avez mérité d'estre réduits en Cendre
 Par un juste Decret de tous les autres Dieux.

Le mesme.

XII.

AMour, je suis vaincu, tu triomphes de moy,
 Mon cœur est maintenant engagé sous ta Loy,
 Je ne m'en dédis point, il a falu se rendre,
 Quoy que j'eusse juré cent fois de m'en défendre;
 Les appas de Cloris ont en trop de pouvoir

Pour ne pas le réduire en Cendre
 Dès le premier moment que mes yeux l'ont pu voir.

Mais hélas! si le sien ne se trouve point
tendre,

Et que tous mes soupirs ne puissent l'é-
mouvoir,

Où recourir alors, sinon au desespoir?

Le mesme.

XIII.

SUR LA PUNITION
de Génes.

O Rgueilleuse Cité, superbe Répu-
blique,

Qui fais gloire en tout temps de recevoir
la Loy

D'un Peuple qui n'a point de foy,
Et dont l'ambition trouble la Paix pu-
blique;

Génes, dont le renom vole de tous costez,
Pour contenir en toy mille rares beautez,
Faloit-il obliger le Maistre du Ton-
nerre,

L'invincible LOUIS, d'aller mettre
par terre

Tous tes superbes Bâtimens?
Par ton humilité tu pouvois te défendre

*D'estre si tost réduite en Cendre,
Et faire ces justes châtimens;
Mais profites-en bien, & crains cette
Puissance*

Qui peut encor punir la desobeissance.

SYLVIE, du Havre.

XIV.

*C'Est en vain que nos Ennemis
Avec tant de fierté tâchent de se dé-
fendre.*

*Quoy, ne s'avaient-ils pas quelle fen de
LOVIS*

*Les réduira toujours en Cendre,
Fussent-ils grands comme Alexandre?*

HORDE, de Senlis.

XV.

*Vostre Enigme première, en Juin par
avanture*

*M'a fait voir dans sa fin & son com-
mencement,*

*Que donner à penser, c'est tout vostre
élément,*

*En forçant les Esprits, jusqu'à la sé-
pulture.*



*Naitre au feu, craindre l'eau, quel sort
de Créature!
Plus stable, dites-vous, que Terre &
Firmament,
S'ils se pouvoient trouver à leur dernier
moment,
C'est trop jusqu'à ce point de vanter sa
nature.*



*Pour moy, l'étonnement me change la
couleur,
De voir tantost pâlir, & serrér sa cha-
leur,
Certain Estre sujet au vent ainsi qu'à
l'onde.*



*Qui que ce soit au moins, malgré tous
Ennemis,
Je dis qu'aux derniers feux, il ne sera
permis
Qu'à la Cendre de naitre apres la fin
du monde.*

P. CARRIER, de Rouen.

XVI.

CE qui florit sous Alexandre,
Ce que César mit jusqu' aux Cieux,
Ne s'auroit paroistre à mes yeux,
Car je les ay remplis de Cendre.

L'EPINAY-BURET, de
Vitré en Bretagne.

XVII.

BElle & charmante Rosilly,
L'Enigme qu'a donné Mercure ce
mois-cy,
Est, dites-vous, difficile à comprendre.
Vous n'avez qu'à songer au cœur de
mille Amans
Que vous avez réduit en Cendre,
Et vous en trouverez facilement le sens.

L'AMANT FORTUNE, de
la Rue Caslette.

XVIII.

IA première Enigme des deux;
Qu'au mois de May donne Mer-
curie,
Fait suivant la Sainte Ecriture
Cette leçon aux Orgueilleux;

Que tout terrestre Corps est de Cendre
& de poudre,

Qui doit encore un jour en cendre se ré-
soudre,

Mais sans toucher, quant à nos Corps,
La résurrection des Morts;

Car il s'agit par la Foy, qu'il leur faudra
pour être

Heureux, ou malheureux, de leurs cen-
dres renaitre.

LE SOLITAIRE HORTENSE,
de Mayenne.

XIX.

T U me dis, sans cesse, Lisandre,
Que tu brûles d'amour pour mes char-
mans appas.

Sigu'm'en crois, ne brûle pas,
Car l'amour à la fin te réduiroit en
Cendre,

Et tu n'en serois pas plus gras.

L'aimable Brune à l'Anagramme,
Je renonce à téter, de la
Ruc du Mail.

Ceux qui ont expliqué cette même Enigme, sont Messieurs de Flessel de Vermolet, d'Amiens; L'hospital, Lieutenant au Grenier à Sel de Paris; Léger de la Verbissonne; Piet, Grénetier au Grenier à Sel de Nogent; Gaudeloup; L'Abbé du Virré; L'Abbé du Bouëcix; L'Avocat devenu Tantale; Le Chevalier de la Motte; Le Marquis Vandermere; Le Patron Phaëton; Le Solitaire du Jard, de Châlons en Champagne; Mesdames E. de Capagnes de Monbrun, de Boulogne sur Mer; Dautrive, Receveuse des Tailles à Nogent; Madelon Frouais; M. le Vasseur, Fille de M^r le Vassour, Avocat à Amiens; La spirituelle Société de la Rue du Chaume; La jeune Iris, de la Ville de Ham; L'Héritière infortunée; La spiri-

du Mercure Galant. 329
uelle Brune; & l'Ange, Cadette de
Tournay.

Tout le monde s'est rendu sur la
seconde Enigme du mesme mois de
May, que je vous envoay sous le
nom de Clione, Nymphe enjouée,
autrefois de l'Empire de Flore. Vous
le connoistrez par les Vtgs qui sui-
vent.

A LA BELLE CLIONE.

REQUESTE.

NYmphe, sans vous incommoder,
Pourra-t-on bien vous demander,
Si par vostre Enigme Mercure
A cherché seulement à nous faire ressor-
Sphinx n'a jamais tant mis d'Esprits à
à la torture.

Au sens de celle-cy qui pourroit arriver?
Q. d'Avril 1684. Ec

On a beau parcourir tous sens métapho-
riques,

Toutes licences Poétiques,

Nos Oedipes ne trouvent rien,

Et ne devinent point quel est ce Ma-
gicien

Quel l'on dit avoir fait descendre

Ce que l'on cherche tant, des Cieux,

Et par l'effet d'un amour tendre,

Après avoir crevé les yeux,

L'a donné pour Maîtresse à quatre demy-
Dieux;

Je croy qu'on n'a jamais esté si curieux

De sçavoir s'il est vray qu'un cœur de
Salamandre,

Et le sang de Macruse, où chacun re-
connoist

Peu de chaleur, beaucoup de froid,

Puissent bouillir, estre réduits en cendre,

A force d'élangs atroceux

Que la Belle causoit en eux.

Vous dites qu'elle n'est ny prude, ny
coquette,

Laide, belle, vieille, ou jeunette,

Et ne garde pas mesme en cela de mi-
lieu,

Ce qui jamais ne s'auroit avoir lieu.

Voyez où l'on en est, belle Nymphé en-
jouée,

Pour vostre Enigme on à l'éguillotte
nouée;

Ma foy, l'on n'a pu travailler,

Nous sommes tous à bout, c'est assez nous
railler.

Vous qui triomphez tant, montrez donc
la malice

Que vous cachez si bien à nostre infir-
mité;

Donnez de la lumiere à tant d'obscu-
rité,

Et sans craindre qu'on nous punisse
De nostre curiosité,

Contentez-la, Clione, & vous ferez jus-
site.

GYES.

Ce qu'il y a de fort singulier, c'est
qu'en renonçant à chercher le sens

de cette Enigme, tout le monde l'a
trouvé sans l'avoir connu. On a dit
qu'elle étoit inexplicable ; & l'E-
nigme inexplicable, ou qui n'a
point de sens, en est le vray Mot.

QUESTIONS A DECIDER.

I.

Si l'on peut aimer avec plaisir, quand
Son sujet de ne se plus confier à la
Personne qu'on aime.

II.

Si l'on peut garder une forte passion
pour une Personne qu'on est assuré de
ne voir que rarement.

III.

Si une passion qui n'est fondée que
sur la beauté, peut être durable.

Je suis, Madame, vostre très, &c.

À Paris ce 31 Juillet 1624.



